58,907 supp B

OBSERVATIONS

SUR

LES MALADIES DES NEGRES,

LEURS CAUSES, LEURS TRAITEMENS ET LES MOYENS DE LES PRÉVENIR.

PAR M. DAZILLE, Médecin, Pensionnaire du Roi, ancien Chirurgien-Major des Troupes de Cayenne, des Hôpitaux de l'Isle de France, &c.

A PARIS,

Chez DIDOT le Jeune, Libraire, quai des Augustins.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

351258

A MONSEIGNEUR

DE SARTINE,

MINISTRE ET SECRÉTAIRE

D'ÉTAT,

AYANT LE DÉPARTEMENT

DE LA MARINE.

MONSEIGNEUR,

Les Propriétaires dans les Colonies, ces Cultivateurs de denrées autrefois inutiles, maintenant

néceſſaires, qui ont étendu le Commerce de la Nation, & impoſé une eſpece de tribut à l'Etranger, voient trop ſouvent leur eſpérance trompée par la mortalité des eſclaves ; & l'intérêt de l'Etat perd dans ces occaſions en proportion & à meſure que l'intérêt particulier ſouffre.

Les Afriquains, que la cupidité de l'Europe voue à l'eſclavage, ſont la partie de l'eſpece humaine la plus malheureuſe & la plus négligée, malgré leur utilité. L'humanité, l'intérêt perſonnel, la politique, tout invite à la ſecourir.

L'humanité, MONSEIGNEUR, *eh ! à qui ſa voix ſe fait-elle mieux entendre qu'à vous ! Parler en ſa faveur, écrire pour elle, eſt un moyen certain de bien mériter d'un Miniſtre qui, dans d'autres emplois, fut toujours la reſpecter & qui la ſecourut par-tout avec le feu du ſentiment.*

Une expérience ſuivie, une obſervation toujours attentive, m'ont acquis des connoiſſances qui peuvent contribuer à la conſervation de ces êtres malheureux, qui le ſeront moins lorſqu'ils jouiront d'une bonne ſanté, & qu'ils ſeront mieux traités dans l'état de

maladie. Je les donne au Public avec confiance : votre nom chéri les fera rechercher ; & d'après l'expérience, je ne puis pas douter qu'elles ne soient utiles.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, DAZILLE.

LETTRE

DE M. ANTOINE PETIT,

Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, Membre des Académies Royales des Sciences de Paris & de Stockholm, de la Société d'Agriculture, & ancien Professeur Public d'Anatomie & de Chirurgie, & de l'Art des Accouchemens, Inspecteur des Hôpitaux Militaires, &c. à M. DE BOYNES, Ministre de la Marine.

MONSEIGNEUR,

VOUS m'avez chargé de lire le Manuscrit de Mr DAZILLE. Je l'ai fait. J'ai trouvé que cet Ouvrage renfermoit des vues neuves, très-utiles, bien

préſentées, & je ſuis convaincu, MONSEIGNEUR, que ſi l'on met à exécution ce que Mr DAZILLE propoſe, on y gagnera beaucoup ; en conſéquence je crois l'Ouvrage & l'Auteur très-dignes de votre protection.

J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Paris, 27 Février 1772.

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, A. PETIT, D. M. P.

AVERTISSEMENT.

J'Ai tenu des regiſtres exacts des noms & qualités des malades que j'ai traités dans les Hôpitaux du Roi : ces regiſtres contiennent des obſervations circonſtanciées ſur les maladies de chaque individu, ſur les moyens employés pour les guérir, la longueur de leurs traitemens, les particularités relatives aux tempéramens, aux tems, aux lieux, à tout ce qui peut concerner chaque maladie & chaque malade en particulier ; & c'eſt d'après ces obſervations que cet Ouvrage a été fait.

J'ai généraliſé les matieres, au lieu de m'appeſantir ſur des détails qui m'auroient conduit à faire imprimer pluſieurs volumes ; mais dans tout Art & dans toute Science il faut partir des principes, & ſe conduire à leur lumiere. Il ſeroit à ſouhaiter que, dans la Pratique, les gens de l'Art ſuiviſſent cette maxime, ſur-tout dans les colonies communément affligées de maladies violentes plus rares, &, pour ainſi dire, étrangeres à

avec ſon poids d'eſprit-de-vin, donne par la diſtillation quatre liqueurs, dont la ſeconde rediſtillée enſuite à feu doux avec un peu d'alkali du tartre bien pur, fournit d'excellent *éther* vitriolique.

L'union de l'acide nitreux avec l'eſprit-de-vin eſt très-tumultueuſe, & produit ſouvent des exploſions funeſtes; cependant M. Navier, Médecin de Châlons, a démontré qu'on pouvoit diminuer le danger avec certaines précautions, dont la principale eſt de mettre le mêlange dans des bouteilles ſolides, comme celles de Seve, bien bouchées & enfermées dans de la glace juſqu'à ce qu'il ſe ſoit formé des couches d'*éther* à ſa ſurface, mais le produit de cette opération eſt très-peu de choſe relativement aux embarras qu'elle occaſionne.

Le nouvel appareil Anglois de M. Woulfe eſt, à la vérité, plus expéditif, mais il eſt très-diſpendieux & également dangereux : ce qui le rend preſque impraticable.

M. de la Planche, Apothicaire de Paris, a découvert un nouveau procédé qui donne en peu de tems, à peu de frais & ſans danger, beaucoup de

bon *éther nitreux*. Cette opération n'eſt autre choſe que la décompoſition du nitre purifié par l'acide vitriolique & l'eſprit-de-vin mêlés enſemble. M. de la Planche me l'avoit communiquée en 1773, avant ſon voyage à Saint-Domingue. Il décompoſe de la même maniere le ſel marin & la terre foliée de tartre, afin d'en dégager les acides pour faire les *éthers marin* & *acéteux*.

M. Bucquet D. M. P. & M. de la Planche ont répété avec le plus grand ſuccès cette opération en 1775 & 1776; par la même méthode, ils ont réuſſi à faire auſſi parfaitement les *éthers marin* & *acéteux*, qu'on n'avoit pu obtenir juſqu'ici qu'avec la plus grande difficulté, ſuivant la méthode de M. le Marquis de Courtenvaux, en mêlant à l'eſprit-de-vin ſon poids de liqueur fumante de Libavius pour l'*éther marin*, & de vinaigre radical par le cuivre pour l'*éther* acéteux, ſuivant celle de M. le Comte de Lauragais. Mais ces procédés très-diſpendieux par eux-mêmes, fourniſſent encore des réſultats très-imparfaits.

Les détails du nouveau procédé déja confié à l'Académie, deviendront publics lorſqu'ils auront été perfectionnés

par des expériences ultérieures & complettement déciſives.

De ces quatre *éthers*, le vitriolique eſt le plus ſubtil, le plus actif, le plus d'uſage en médecine dans la ſyncope, le hocquet, les convulſions, la cardialgie, les maux d'eſtomac, les indigeſtions (*a*), *&c.*

Des trois autres, il n'y a que le nitreux dont quelques Praticiens commencent à faire uſage, & qu'ils emploient comme diurétique doux & calmant, très-efficace. Ils le préferent aux limonades minérales comme moins agaçant, moins ſtyptique, ils l'ordonnent dans

---

(*a*) M. de la Planche, dans ſes traverſées de France à Saint-Domingue & de Saint-Domingue en France, s'eſt ſervi de l'*éther*, avec beaucoup de ſuccès, pour remédier au relâchement de l'eſtomac occaſionné par le mouvement du vaiſſeau; cette maladie connue ſous le nom de *mal de mer*, eſt cet état pendant lequel on éprouve des foibleſſes, un mal-aiſe univerſel, une moiteur preſque continuelle, des envies de vomir; le pouls eſt très-petit, ſerré, le viſage décoloré, les extrêmités froides, & on ne reçoit de ſoulagement, même momentané, que par le vomiſſement.

Je ſuis perſuadé que lors du mal de mer l'action de l'eſtomac reſte, pour ainſi dire, ſuſpendue juſqu'à ce que le corps ſe ſoit fait au mouvement du vaiſſeau.

M. de la Planche a auſſi conſeillé l'*éther* dans l'ivreſſe, & il en a recueilli les meilleurs effets.

des juleps appropriés ; & c'eſt dans les mêmes vues que depuis long-tems beaucoup d'autres emploient l'eſprit-de-nitre dulcifié, qui eſt une combinaiſon d'une partie d'acide nitreux foible contre deux parties d'eſprit-de-vin.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce Volume.

INTRODUCTION, page 1
Des fievres putrides, 34
De la diarrhée & de la dyſſenterie des Negres, 70
Des maladies vermineuſes, 107
Des maladies de la poitrine, 112
De la fauſſe péripneumonie, particuliere aux Negres, 115
De la ſuppuration des poumons, particuliere aux Negres, 132
Des maladies vénériennes, 150
De la gonorrhée virulente ou *Chaude-Piſſe*, 180
De la gonorrhée ou *Chaude-Piſſe* vulgairement dite *tombée dans les bourſes*, 215
Des difficultés d'uriner, produites par les ulceres & les brides de l'uretre, à la ſuite des gonorrhées, 223
Des dépôts qui ſe forment au périnée à la ſuite des gonorrhées, 232
De l'ophtalmie vénérienne, 246
Du Pian, 255
Moyens de prévenir les maladies des Negres, 262
Concluſion, 289
Précis ſur l'analyſe des eaux minérales, pour ſervir de complément à ce que nous en avons déja dit, 295

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS
SUR
LES MALADIES DES NEGRES.

INTRODUCTION.

LA population des colonies en détermine le degré de prospérité. Nombreuse, elle en fait la force & la richesse ; foible ou médiocre, elle en indique à-la-fois la pauvreté & la langueur.

EN GÉNÉRAL, toutes les colonies existent ou doivent exister sous ces deux rapports, force & richesse ; ce

ſont-là les deux grands objets de leur deſtination. La richeſſe reflue dans le royaume, & concourt puiſſamment à ſa proſpérité générale ; la force aſſure ces avantages contre les ennemis du dehors, indépendamment des ſecours de la métropole, toujours trop incertains & trop tardifs.

Ce n'eſt ſpécialement que dans une population abondante de Negres que les colonies trouvent la ſource primitive de leur opulence ; car ſans Negres point de culture, point de produits, point de richeſſes.

Une colonie uniquement peuplée d'Européens peut bien devenir, après une longue ſuite d'années, colonie de force, mais elle ne ſera que cela ; la richeſſe ne ſera jamais ſon partage : tel a été le Canada.

D'après cet expoſé, l'on voit que

l'introduction des Negres dans une colonie eſt le moyen majeur & fondamental de ſa proſpérité ; & que la conſervation de ces êtres malheureux eſt ce qui rend ce moyen efficace. Rechercher les cauſes des maladies qui les affectent, ſuivre ces maladies dans leur commencement, leur progrès, leur terminaiſon, & en indiquant les moyens d'y remédier ; former un réſultat qui tende à arrêter la dépopulation effrayante de l'eſpece, c'eſt s'occuper de ce qui eſt utile aux Colons en particulier, au Commerce de la Nation en général, & à la proſpérité de l'État.

Tel eſt le but de cet Ouvrage : puiſſé-je parfaitement le remplir ; puiſſent ceux qui exercent l'art de guérir dans les colonies, reconnoître, comme moi, par l'expérience journaliere, que les moyens que je préſente pour le traitement des maladies des Négres ſont les plus efficaces ; puiſſent auſſi

les habitans des colonies ſentir que la diminution des cauſes de ces maladies eſt entre leurs mains ! ce ſeroit offenſer leur délicateſſe, que de leur faire enviſager cette diminution comme uniquement utile à leurs intérêts : les ſoins qu'ils ſe donneront pour l'opérer, auront un motif plus noble & plus ſatisfaiſant pour leurs cœurs, puiſqu'ils feront en même tems des actes d'humanité & de bienfaiſance.

En arrivant dans une colonie, l'homme de l'art doit examiner la ſituation du pays, les lieux élevés, les marais, leurs diſtances des habitations ou des villes, les vents qui regnent le plus ordinairement, les qualités des eaux, le genre de vie des habitans, leurs mœurs, leur nourriture, leurs travaux, enfin leur maniere de ſe vêtir.

Pour acquérir ces lumieres & les rendre utiles à l'humanité, il faut être

un homme inſtruit, laborieux, & avoir l'amour de ſon état.

Ces premieres connoiſſances le conduiſent à l'étude de celles qui tiennent de plus près aux hommes qu'il doit ſecourir, telles que leurs tempéramens, & tout ce qui peut y occaſionner des différences ; il cherche quelles ſont les humeurs prédominantes qui les conſtituent & les caractériſent en particulier.

Nos tempéramens participent de ceux de nos peres & meres ; ils ſe modifient par les alimens & par l'air ; les idées & les opinions qui nous ſont préſentées, ou que nous acquérons nous-mêmes, font encore des différences dans la combinaiſon de ces cauſes : delà cette diverſité frappante dans chaque individu, delà le plus ou le moins d'étendue dans le cerveau & les autres parties, de tenuité dans le tiſſu &

l'arrangement des nerfs ; delà enfin la qualité & la quantité des liquides qui mettent ces fibres en jeu, en leur imprimant des mouvemens.

Le Médecin ne doit donc pas ſe borner à la connoiſſance de l'homme, de ſa compoſition, de ſon état de ſanté & de maladie ; il faut encore qu'il s'applique à connoître tous les corps qui nous environnent, de quelle maniere ils agiſſent ſur nous, & comment par leur contact médiat ou immédiat ils peuvent nuire ou être utiles.

La connoiſſance de la ſituation & des productions des lieux tient de très-près à celle des maladies ; les habitans des pays bas & humides, entourés d'eau, ſont néceſſairement ſujets aux maladies produites par le relâchement des ſolides & la ſtaze des fluides ; au contraire ceux qui habitent des lieux ſecs, arides, brûlés par le ſoleil, ſont ſujets aux

maladies oppoſées dépendantes de l'éré-tiſme, de la ſéchereſſe & de la trop grande action des ſolides.

Les uns & les autres ſont d'ailleurs plus ou moins diſpoſés à ces différentes maladies par la diverſité de leurs tempéramens : ainſi un grand nombre des habitans des pays pluvieux, de ceux ſur-tout où les eaux ſont ſtagnantes, ont le ventre gros, le viſage hâve, les jambes grêles, mal aſſurées, & une diſpoſition à l'œdemacie ; tandis que les habitans des lieux arides ont au contraire la fibre ſeche, contractile, ſont moins gras, plus ſanguins, diſpoſés à l'inflammation, & particulierement aux inflammations vraies (1).

L'expérience, ce guide aſſuré de la Médecine, prouve que tous les lieux

(1) Je me propoſe d'entrer dans de plus grands détails ſur ce ſujet, dans mes obſervations ſur les maladies des Blancs dans les colonies.

ne ſont plus ou moins ſalubres, qu'en raiſon des différences ci-deſſus. Les grandes chaleurs de la Zone Torride, que l'on a mal-à-propos conſidérées comme cauſe premiere des maladies de ſes habitans, & principalement de celles qu'y éprouvent les nouveaux-venus d'Europe, ne font que développer ces cauſes, & leur donner plus ou moins d'activité : ainſi les habitans de l'Iſle de Saint-Domingue, ſituée du 17e au 20e degré de latitude-nord, ont été & ſont encore ſujets à des maladies violentes ; pendant que ceux de Pondichéry, ſitué par 12 degrés de même latitude, en ſont, pour ainſi dire, exempts, quoique la chaleur y ſoit beaucoup plus grande, parce que cette ville ſituée plus près de la ligne, eſt d'ailleurs bâtie ſur le ſable qui, à la maniere des reverberes, concentre, rapproche & réfléchit les rayons du ſoleil ; mais Pondichéry eſt éloigné des marais, & les villes & les quartiers

reconnus malſains à Saint-Domingue, en ſont très-voiſins.

La même obſervation a lieu à l'Iſle de Cayenne & à la Guyane ; les habitans des établiſſemens voiſins des marais éprouvent de très-grandes maladies, tandis que ceux des habitations heureuſement ſituées, ſur-tout bien aërées & favoriſées par des eaux courantes, en ſont preſque exempts.

Cayenne étant ſituée par 4 deg. 56 min. de latitude-nord, l'air devroit y être plus chaud que dans nos autres colonies plus éloignées de la ligne ; cependant il y eſt beaucoup plus frais, parce que pendant neuf mois de l'année, & quelquefois davantage, il y eſt tempéré par des pluies chaque jour répétées, & que les vents viennent ſi conſtamment du côté de la mer, qu'on y éprouve à peine quatre jours de l'année ceux de terre.

C'EST pendant la ſéchereſſe que les maladies régnent à Cayenne, c'eſt au contraire dans le tems des pluies (2) qu'elles exercent leurs ravages à Saint-Domingue. Cette différence vient à Cayenne de ce que dans la ſaiſon des pluies les marais, vulgairement appellés *palétuviers*, ont une quantité d'eau ſuffiſante pour s'entretenir ſans corruption & ſe renouveller peu-à-peu par le flux & reflux de la mer, qui s'y manifeſte toujours aſſez ſenſiblement pour être obſervé, au moins dans les grandes marées. Les ſaiſons pluvieuſes paſſées, les eaux croupiſſent, ſe corrompent, & occaſionnent, par leur putréfaction, celle d'une quantité infinie d'inſectes & d'animalcules, dont les émanations ſe répandent dans l'air, delà paſſent dans les poumons par la reſpiration, & portent dans les humeurs le germe des maladies qui affligent les habitans des lieux circonvoiſins.

(2) Saiſon connue ſous le nom d'*hivernage*.

A Saint-Domingue, où il y a beaucoup de ſerein, il eſt dangereux de s'y expoſer, ſoit pour y dormir, ſoit en s'y tenant ſeulement découvert & ſur-tout la tête.

Les dangers augmentent conſidérablement dans les mois de Juin, Juillet & Août, à cauſe des coups de vents fréquents & des pluies qu'on y éprouve. J'obſerve encore que ces trois mois ſont ceux de l'année où cette colonie reçoit plus perpendiculairement les rayons du ſoleil : ainſi l'augmentation de la chaleur, jointe à une plus grande humidité, conſtitue l'air chaud & humide ſi dangereux & ſi funeſte, lorſque, comme à Saint-Domingue, une prodigieuſe quantité d'inſectes périſſent & ſe reproduiſent avec autant de facilité & de promptitude. Les marais, dans le plus grand nombre deſquels les eaux corrompues répandent une odeur très-puante, ſervent de repaire à cette

multitude d'animalcules dont les miaſmes ſont entraînés par les vents (3) dans pluſieurs quartiers de l'Iſle, où ils cauſent des maladies plus ou moins graves, en raiſon des diſtances & des autres cauſes concomitantes.

NOUS avons dit que plus les lieux ſont expoſés aux cauſes ci-deſſus, plus les maladies que leurs habitans éprouvent ſont graves : la mortalité exceſſive des Européens établis dans le Bengale ſur les bords du Gange, en eſt une preuve convaincante : en effet les Anglois à Calcutta, les Danois à Syrampour, les François à Chandernagor, & les Hollandois à Chinſurat, éprouvent des maladies relatives à ces différences.

CES établiſſemens ſont ſitués entre le 20 & le 23e degré de latitude-nord,

(3) On a conſtamment à Saint-Domingue le matin les vents de terre ; viennent enſuite ceux de la mer ; les premiers ſont appellés *briſes de terre*, & les ſeconds *briſes du large*.

à 60 lieues de distance de la mer. Là les bords de ce fleuve sont couverts de plus ou moins d'eaux croupissantes en proportion des divers niveaux de leurs terreins.

Ces quatre établissemens sont très-malsains ; mais on observe que la violence & la fréquence des maladies y sont relatives à la proximité & à l'étendue des marais ; ainsi Calcutta étant le plus bas, on y est plus exposé qu'à Syrampour, situé à quatre lieues plus haut ; en s'élevant un peu plus, Chandernagor, distant de trois lieues de Syrampour, est moins insalubre : Chinsurat enfin, distant d'une lieue de l'établissement François, est presque exempt de maladies.

A mesure donc qu'on s'éloigne des marais, l'air devient de plus en plus salubre ; & par cette heureuse gradation, Bandel, situé à une lieue de

Chinſuras, étant bien découvert & plus élevé, l'air y eſt ſi pur, que l'on y envoie les convaleſcens qui s'y rétabliſſent avec plus de facilité.

On obſerve la même inſalubrité de l'air à Jougdia, village ſitué au milieu des marais & des bois, tandis que celui des montagnes élevées de Chatigan eſt de la plus grande ſalubrité.

Les Européens qui habitent les parties baſſes des bords du Gange ſont ſujets à une fievre maligne ſi funeſte, qu'elle tue quelquefois le malade en vingt-quatre heures. Elle eſt connue dans le pays ſous le nom de *fievre d'Ava*, parce qu'elle vient le plus ſouvent à la ſuite des vents d'eſt, & que le royaume d'Ava eſt à l'eſt de ces établiſſemens. On y obſerve plus ordinairement des fievres intermittentes, difficiles à guérir, ſujettes à récidives, ſans cependant laiſſer communément

après elles des ſuites fâcheuſes : il n'en eſt pas de même de la diarrhée & de la dyſſenterie, qui y ſont très-dangereuſes.

La maniere de vivre & de ſe conduire, rend les habitans plus ou moins ſujets à ces maladies. Le ſerein eſt ſur les bords du Gange encore plus dangereux qu'à Saint-Domingue, parce qu'il s'exhale, principalement pendant la nuit, des vapeurs nitreuſes (4), qui reſſerrent ſubitement les pores de toute l'habitude du corps, & en ſuſpendant ainſi l'excrétion de l'inſenſible tranſpiration, cauſent quelquefois en moins de douze heures la mort de ceux qui s'y ſont expoſés.

---

(4) Un morceau de viande fraîche expoſé à l'air pendant une nuit, ſe trouve le lendemain couvert de nitre au point de pouvoir être conſervé pendant pluſieurs jours.

Le Bengale eſt le pays du monde le plus abondant en ſalpêtre : il y eſt foſſile, & on en leſte les vaiſſeaux qui reviennent en Europe.

Nous avons déja obſervé que les Européens dans le Bengale ſont ſujets aux maladies violentes, à de vraies inflammations, parce que faiſant un grand uſage de toutes les viandes du pays, de vin & autres liqueurs fermentées, leurs alimens contiennent beaucoup de ſucs nourriciers & de parties ſpiritueuſes. A la ſuite de ces maladies aiguës, leurs fibres tombent dans l'atonie; delà les affections oppoſées, telles que les obſtructions, la cachexie que les naturels éprouvent ſans avoir eu de maladies inflammatoires, attendu que leurs fibres ſont habituellement dans l'état de relâchement.

Le plus grand nombre des naturels du Bengale ne vit au contraire que de riz & autres ſubſtances végétales, de lait & de poiſſon; nourriture très-convenable pour s'oppoſer aux effets de la chaleur du climat, & à la putreſcence des humeurs, mais qui, dans les

pays

pays chauds, n'eſt pas aſſez tonique pour remédier au relâchement des fibres de tout le corps, ſur-tout de celles de l'eſtomac : c'eſt pourquoi les naturels du pays n'éprouvent preſque aucune des maladies auxquelles les Européens ſont expoſés ; mais auſſi le défaut de reſſort & d'action de leurs ſolides les rend-il ſujets aux obſtructions, particulierement à celles du bas-ventre, connues dans le pays ſous le nom de *baſſe*.

UNE autre cauſe de maladie encore particuliere aux naturels du Bengale, c'eſt d'avoir dans leurs baſſes-cours des eaux croupiſſantes, où, par principe de religion, ils ſe lavent pluſieurs fois le jour. Il eſt inutile de faire obſerver que ces eaux corrompent l'air qu'ils reſpirent & portent en même tems leurs mauvaiſes qualités dans la maſſe générale des liqueurs par les pores de la peau : &, à combien de maux ne ſont pas expoſés ceux qui ſe trouvant éloignés

des eaux courantes, en font leur boiſſon ordinaire !

Les Hollandois, qui par leur activité & leur induſtrie ont ſu ſe garantir de pareils fléaux en Europe, n'ont pas eu le même ſuccès dans quelques-unes de leurs colonies, telles que dans l'Iſle de Java, ſituée par 5 degrés de latitude-ſud, faiſant partie du détroit de la Sonde, où ils ont une très-grande ville, nommée *Batavia*, ſituée dans un lieu très-bas, très-humide, entouré de bois & d'eaux ſtagnantes.

A toutes ces cauſes certainement ſuffiſantes pour rendre Batavia un lieu très-inſalubre, ſe joignent dans les mois de Juin, Juillet & Août, les vents de terre qui, après s'être chargés des émanations des corps putréfiés, y portent leurs mauvaiſes qualités, & font de Batavia une des villes les plus mal-ſaines de l'univers.

Les habitans de Batavia, mais principalement les nouveaux-venus d'Europe, y éprouvent des maladies ſi violentes, qu'il paſſe pour conſtant qu'elles enlevent chaque année la moitié de ces derniers.

Ces maladies ſont, comme aux environs des bords du Gange, des fievres putrides, malignes & des dyſſenteries; dans l'un & l'autre pays, les campagnes éloignées des marais, & qui ſont bien élevées, ſont très-ſalubres : c'eſt pour cela que les Anglois dans le Bengale, & les Hollandois à Batavia, tiennent leurs troupes cantonnées dans des lieux élevés, d'où elles viennent faire le ſervice des villes ; ſans cette ſage précaution, leurs garniſons périroient en peu de tems : il ſeroit à ſouhaiter pour l'humanité, que les autres nations établies dans des colonies inſalubres priſſent les mêmes précautions ; elles ont été conſeillées aux François en 1768 par un

grand Militaire, Phyſicien inſtruit, & vraiment ami de l'humanité (5).

Ce que nous avons obſervé à Saint-Domingue, à Cayenne, à Pondichéry, dans le Bengale & autres établiſſemens, ſoit en Aſie, en Afrique & en Amérique, s'obſerve également à l'Iſle de Madagaſcar, ſituée entre le 11e & le 26e degré de latitude ſud. Les Européens qui s'y ſont établis auprès des marais, ont conſtamment éprouvé, ſur-tout pendant l'hivernage, des fievres putrides, malignes, & principalement la dyſſenterie qui n'eſt quelquefois dans ce cas que ſymptome d'une très-grande malignité. Mais l'on obſerve que les Chefs-Negres, qui habitent l'intérieur de l'Iſle, éprouvent les mêmes maladies que les Européens, lorſqu'ils viennent ſur les rives vendre leurs eſclaves ou leurs beſtiaux ; ce qui

(5) M. Dumas, alors Commandant-Général des Iſles de France & de Bourbon.

fait préſumer qu'il n'y a d'inſalubre que les côtes.

D'APRÈS ces détails, l'on voit à quels dangers ſont expoſés les hommes qui vivent près des eaux ſtagnantes. Les gens inſtruits connoiſſent cette vérité, & en conviennent. La cauſe du mal connue, le remede eſt aiſé, & peut-être plus facile à mettre en pratique que l'on ne penſe : deſſécher les marais ou donner un libre cours à leurs eaux, à l'aide des différentes machines que la Phyſique moderne a inventées, & dont quelques nations ont ſu tirer de ſi grands avantages.

C'EST une vérité triſte & frappante pour l'humanité, que, de tems immémorial, on ait obſervé que toutes les fois que les fleuves & les rivieres ſe débordent, les eaux qui ſéjournent dans les bas-fonds ſe corrompent, infectent l'atmoſphere qui, à ſon tour, eſt la ſource

d'un nombre infini de maladies : le Nil en Egypte, en Hongrie le Danube, en France le Rhône, la Garonne & la Loire en ont trop ſouvent fourni de funeſtes exemples (6).

Après avoir parcouru les cauſes des maladies communes à tous les hommes dans les colonies, indiquons maintenant celles qui ſont particulieres aux Negres, & qui, dans les climats les plus oppoſés, produiſent cependant les mêmes effets, la même dépopulation (7). Par-tout une nourriture inſuffiſante, le défaut de

(6) Ces vérités reconnues & démontrées, combien n'eſt pas blâmable en Europe l'uſage de placer des eaux dormantes auprès des maiſons de campagne! trop ſouvent ces marais factices produiſent des épidémies qu'on attribue à d'autres cauſes.

(7) Cela eſt prouvé, parce que depuis un certain nombre d'années l'on compte dans les établiſſemens François de l'Iſle Saint-Domingue à-peu-près 300000 Negres; aux Iſles de France & de Bourbon 40000: année commune, on en tranſporte à Saint-Domingue environ 25000, & aux Iſles de France & de Bourbon environ 3000.

vêtements & un travail au-deſſus de leurs forces, font périr le produit annuel de la génération des Negres & l'objet de l'importation.

La mortalité des Negres étant à-peu-près par-tout la même, dans les pays mal-ſains comme dans les climats les plus ſalubres, dans ceux, en un mot, où les autres hommes vivent, pour ainſi dire, exempts des maladies, on ne peut raiſonnablement rapporter cette mortalité exceſſive qu'à des cauſes qui leur ſont particulieres dans ces climats divers.

La racine de manioc fait leur nourriture principale ; mais de toutes les préparations de cette racine, celle en uſage aux Iſles de France & de Bourbon, étant la moins propre à la nutrition, je m'attacherai particulierement à en démontrer les inconvéniens : j'entrerai même dans le détail des autres

cauſes des maladies des Negres dans ces dernieres colonies, & ce que j'en dirai, ſera applicable à tous les climats, parce que, comme nous l'avons dit plus haut, ces cauſes exiſtent également dans toutes les poſſeſſions éloignées des nations de l'Europe, où la culture eſt livrée aux mains des eſclaves, & qu'elles produiſent par-tout les mêmes effets, les mêmes affections, qui deviennent plus graves en raiſon du nombre & du concours des autres cauſes des maladies communes à tous les hommes.

Les Iſles de France & de Bourbon ſont ſituées entre les 20 & 22e degrés de latitude méridionale. Elles ſont traverſées par de longues chaînes de montagnes hautes & eſcarpées, dont le ſommet eſt couvert de bois, & qui arrêtant les vapeurs de la mer, ſéparent les nuages dont la pluie ſe répand dans les plaines à droite & à gauche. De ces montagnes découle un grand nombre

de rivieres, dont le cours eſt libre juſques à la mer & qui durant toutes les ſaiſons arroſent ces iſles dans toutes leurs parties. On n'y voit point de marais, point d'eaux croupiſſantes : auſſi ſont-elles regardées, avec raiſon, comme un des pays les plus ſalubres de la terre habitable (8). Cependant les Noirs périſſent preſque tous dans ces colonies de maladies putrides & vermineuſes, de dyſſenteries ou de ſuppurations aux poumons ; il eſt rare qu'ils ſoient

(8) La mortalité que les troupes ont éprouvée à l'Iſle de France depuis 1769, époque du rappel de M. Dumas en Europe, ne ſauroit être attribuée au climat. Ses cauſes ſont aujourd'hui bien connues. Etrangeres aux maladies des Negres, elles trouveront leur place ailleurs. Les troupes n'ont preſque point eu de maladies pendant le gouvernement de M. Dumas, parce que cet Officier, auſſi grand Adminiſtrateur que Militaire éclairé, faiſoit entrer du riz & du vinaigre dans la ration des Soldats, & que tous les jours un homme de chaque ordinaire étoit obligé d'aller chercher du creſſon ſur les bords des rivieres où il eſt très-abondant. On voit par-là quel bien peuvent faire les lumieres & les connoiſſances, lorſqu'elles ſe trouvent réunies à la bienfaiſance & à l'humanité.

attaqués de maladies purement inflammatoires.

La premiere cauſe de ces différentes maladies des Negres, provient de leur nourriture qui conſiſte généralement en racine de manioc groſſierement pilée, miſe en galette & le plus ſouvent mal cuite, avec laquelle, dans quelques-unes de nos colonies, ils mangent encore une plante émolliente, connue ſous le nom de *brette ;* quelques-uns font un mêlange de ſubſtances animales & végétales, appellé *carry* (9), dans lequel les ſubſtances végétales dominent & ſur-tout le piment. Mais ceux qui peuvent ſe procurer cet avantage ſont en petit nombre ; la miſere ou d'autres circonſtances forcent les autres à la premiere de ces nourritures, inſipide, uniforme, mal préparée, non fermentée, & qui produit dans les humeurs la putreſcence, ſource des maladies indiquées ci-deſſus.

(9) Et *calalou*, dans les Iſles de l'Amérique.

Une autre cauſe non moins déterminante de ces maladies, ſe trouve dans le paſſage ſubit du chaud au froid. L'air des Iſles de France & de Bourbon eſt ſujet à des variations ſi fréquentes & ſi rapides, que les Negres, preſque toujours mal vêtus, ne peuvent qu'éprouver à leur détriment ces différentes influences. La ſituation de ces Iſles, preſque ſous le tropique du Capricorne, en fait un climat chaud, mais en même tems humide, à cauſe des pluies abondantes qu'occaſionnent l'élévation du ſol & les forêts qui le couvrent. Delà les différences extraordinaires qu'on obſerve dans l'air, même de deux quartiers contigus, ſi l'un eſt plus découvert & plus éloigné des montagnes que l'autre; ainſi au quartier de Pamplemouſſe où il pleut rarement, parce que les terres y ſont preſque toutes découvertes, & parce que ce quartier forme une plaine à quelque diſtance des montagnes, l'air eſt très-

chaud ; au contraire à celui de Flacq, où les pluies ſont preſque continuelles, il eſt beaucoup plus frais ; à Moka & aux plaines de Wilhems, il eſt des tems où l'on ſe chauffe avec plaiſir, tandis qu'au Port-Louis, qui n'eſt pas éloigné de plus de trois lieues de ces deux derniers quartiers, la chaleur eſt preſque toujours exceſſive. On obſerve les mêmes différences à l'Iſle de Bourbon.

A CES deux premieres cauſes de maladies ordinaires des Negres ſe joignent celles qui proviennent du genre de vie & de travail. Nés & parvenus à un âge avancé, ſans principes, il eſt très-difficile de leur inſpirer des mœurs ; auſſi ſont-ils très-enclins au libertinage ; l'extrême pareſſe eſt encore un de leurs vices dominants ; & c'eſt preſque uniquement dans la néceſſité du travail & dans la gêne & le peu de facilité qu'ils ont pour les plaiſirs de l'amour, qu'ils font conſiſter la rigueur de leur eſclavage.

Le travail auquel les Negres ſont aſſujettis, eſt preſque continuel & ſouvent très-pénible, quelquefois même au-deſſus de leurs forces ; en cela les Maîtres qui l'exigent, entendent bien mal leurs intérêts ; car le peu de repos qu'ils laiſſent à leurs eſclaves & la mauvaiſe nourriture qui eſt leur partage, ne pouvant produire une réparation néceſſaire, ils ſont bientôt énervés & perdus.

Le libertinage eſt d'autant plus dangereux chez les Negres, que pour le ſatisfaire, ils vont ſouvent chercher au loin, pendant la nuit, l'objet de leurs deſirs ; ainſi ce tems qu'ils dérobent au ſeul repos qu'ils peuvent prendre, étant employé à des plaiſirs précédés & ſuivis de courſes fatigantes, il en réſulte un épuiſement, des ſuites duquel il eſt bien difficile de les ſauver.

Un autre penchant qui ne tend pas moins à les détruire, eſt celui qu'ils

ont pour les liqueurs fortes. Il prend ſa ſource dans l'épuiſement qu'ils éprouvent, & produit des accidens d'autant plus pernicieux, que la liqueur dont ils s'enivrent eſt extrêmement âcre lorſqu'elle eſt nouvelle ; c'eſt une eau-de-vie de canne de ſucre, nommée *taffia* ou *guildive*, qu'il ne devroit être permis de mettre en uſage qu'après avoir reſté deux ans en tonneau, ou après avoir été diſtillée.

D'APRÈS cet expoſé, il eſt aiſé de concevoir que des hommes mal nourris, mal vêtus, expoſés à toutes les injures de l'air, aſſujettis à un travail preſque continuel, livrés ſans meſure au penchant des plaiſirs de l'amour & des liqueurs fortes, ne peuvent conſerver leur ſanté : auſſi remarque-t-on qu'ils ne réſiſtent pas long-tems ; les maladies viennent les aſſaillir : un traitement preſque toujours mal entendu fait le reſte. Delà cette dépopulation étonnante, faite

pour frapper tout Obſervateur, & qu'il eſt ſi important d'arrêter.

La nourriture peſante, inſipide, non variée & non fermentée, doit produire dans les humeurs une dépravation tendante à cauſer les maladies putrides & vermineuſes, elle ne ſauroit réparer les humeurs : les digeſtions en ſont d'autant plus pénibles, qu'elle eſt dépourvue de principes ſalins & nutritifs, ſans leſquels elles ne ſauroient ſe faire parfaitement ; mais en les ſuppoſant poſſibles, l'épuiſement en tout genre ayant déja diſſipé le peu de forces qui reſte aux organes, il réſulteroit toujours une matiere nuiſible, mal élaborée, capable de produire, ſoit dans les premieres voies, ſoit dans les humeurs, mille accidens divers qui ſe réduiſent dans celles-là aux ſcènes qui affectent plutôt ou plus tard les inteſtins ; & delà les diarrhées & les dyſſenteries ; dans celles-ci naturellement diſpoſées à la putreſcence,

une aggravation qui produit les fievres putrides & vermineuſes. S'il arrive des ſuppurations aux poumons, il eſt rare qu'elles proviennent d'inflammations véritables, elles ſont plutôt cauſées par une matiere nuiſible & délétere, qui s'étant fixée ſur l'organe de la reſpiration, produit ce que nous appellons fauſſe péripneumonie, *peripneumonia ſpuria*, qui eſt tout-à-fait putride, comme on le verra ci-après.

En effet, ſi l'on conſidere les différentes cauſes que j'ai détaillées, & que l'on y joigne la ſéchereſſe & l'aridité naturelles des fibres des Negres, il n'eſt pas difficile de ſe rendre raiſon de la diſpoſition où ſe trouvent les poumons, à l'engorgement œdémateux.

Le genre nerveux peche dans ſa totalité; l'état du pouls dans toutes les maladies de cette eſpece eſt lent, la fievre eſt à peine marquée dans les premiers

premiers tems & les criſes en général ſont difficiles.

Je ne m'arrêterai point à donner un diagnoſtic général des maladies qui regnent dans les colonies ; leur différence avec celles qui regnent en Europe, regarde moins les ſymptômes, que les effets & le traitement. J'obſerverai dans la deſcription de chaque maladie, les caractères qui lui ſont particuliers dans ces pays, & ceux qui lui ſont communs en Europe.

DES FIEVRES PUTRIDES.

LA fievre putride eſt une maladie dans laquelle les humeurs tendent à la putreſcence ; elle s'annonce ordinairement, pluſieurs jours avant ſon invaſion, par le mauvais état des premieres voies. Les digeſtions lentes & difficiles, les nauſées, la langue chargée d'un limon épais & jaunâtre, le ſommeil interrompu, les yeux rouges & enflammés, la diminution des forces, enfin un mal-aiſe univerſel, ſont les avant-coureurs & les ſignes auxquels on ne peut la méconnoître.

LA fievre ſurvient & commence le plus ſouvent par un friſſon conſidérable, ſuivi d'une chaleur mordicante, pendant laquelle le pouls ſe développe plus ou moins ; on ſent des ſoubreſauts dans les tendons, la tête s'embarraſſe, le viſage devient haut en couleur, le

ventre ſe météoriſe, les urines ſont briquetées ; il arrive une criſe par les ſueurs ou par les ſelles, ſans le moindre ſigne de coction ; & cette criſe qui termine le redoublement, eſt aſſez promptement ſuivie d'un nouveau friſſon ou d'une augmentation ſenſible dans les accidens ; l'un ou l'autre annonce un nouveau redoublement ; alors la langue commence à ſe ſécher, il ſe forme dans la ſuite, à ſa ſuperficie, une croûte noire qui ſe fend en pluſieurs endroits, & la ſoif eſt ordinairement très-grande.

C'EST pendant le friſſon que le malade éprouve des nauſées & qu'il vomit. Cette maladie, ſelon l'obſervation de tous les Praticiens, eſt celle dont les criſes ſont les plus marquées, celle où les jours critiques & en général le pronoſtic ſont les moins douteux. Il ſe fait toujours une coction, pourvu qu'on ne trouble point l'opération de la nature par des remedes indiſcrettement adminiſtrés.

Cette maladie dure ordinairement onze, quatorze, dix-ſept ou vingt-un jours. Le quatrieme annonce ce qui ſe paſſera le ſeptieme, celui-ci ce qui arrivera l'onzieme, lequel dénote les criſes du quatorzieme, qui en fait de même pour le dix-ſeptieme, enfin le vingt-unieme eſt annoncé par celui-là ; rarement la maladie eſt terminée l'onzieme, ſon terme le plus ordinaire eſt du quatorzieme au vingt-unieme ; lorſqu'elle paſſe cette derniere époque, il faut que le traitement ait été mal dirigé ; que les criſes aient été empêchées ; que les forces aient manqué à la nature, ou que la maladie ait été ſi violente, que, malgré les criſes, il ſe ſoit fixé une portion de l'humeur morbifique ſur quelques viſcères, où elle produit divers genres de léſion.

C'est pour cette raiſon que le Médecin doit être très-attentif aux jours critiques, aux ſignes de coction ; qu'il

doit examiner ſcrupuleuſement toutes les évacuations, ſoit ſpontanées, ſoit provoquées ; les déjections fétides qui ſont un ſymptôme de cette maladie, annoncent l'intenſité de la putreſcence ; les ſoubreſauts fréquens ſont un ſigne de l'irritation conſidérable, produite par la dépravation des humeurs ; le ventre météoriſé annonce que l'air s'eſt dégagé des parties intégrantes des humeurs vers les entrailles ; & perſonne n'ignore que le premier ſigne de putréfaction eſt le dégagement de l'air dans les parties prêtes à ſe putréfier. Les urines claires ſont un ſymptôme de crudité, qui, lorſque la maladie eſt déja avancée, indique que les ſels âcres qu'elles doivent naturellement charier, ſont retenus ; conſéquemment elles rendent le pronoſtic mauvais ; celles au contraire qui ont un ſédiment blanc & un *ſuſpenſum* ou nuage blanchâtre, vers le ſeptieme ou l'onzieme, dénotent la coction.

Les ſelles crues annoncent ou l'éré-tiſme ou la diſſolution prochaine. Elles deviennent bilieuſes, lorſque la maladie tourne bien ; les ſueurs modérées, non provoquées, peu ou point fétides vers le même tems, ſont un ſigne favorable : mais malgré toutes ces évacuations qu'on croit ſouvent devoir terminer la maladie, la nature nous cache la manière dont elle débarraſſe le corps de l'humeur morbifique qu'elle a réduit en coction ; il eſt des malades qui, vers le dix-ſeptieme ou le vingt-unieme, ont une criſe par les crachats, que rien n'auroit pu faire prévoir. J'en ai vu qui rendoient des crachats puriformes, qui auroient pu faire croire au premier aſpect, qu'il s'étoit fait une ſuppuration dans les poumons ; d'autres ont des ſaignemens de nez, portés quelquefois au point d'une hémorrhagie dangereuſe ; d'autres enfin ont un ptyaliſme des plus abondans.

On juge que ces criſes ſurprenantes doivent tourner au profit du malade par la ceſſation ou la diminution ſenſible de tous les accidens eſſentiels à la maladie.

Voila en général la définition, le diagnoſtic & le pronoſtic des fievres putrides véritables : mais elles dégénerent ſouvent en d'autres maladies, comme nous le verrons ci-après.

Les Négres ſont par les cauſes détaillées plus haut, très-ſujets à la fievre putride ; on obſerve encore parmi eux que la proſtration des forces eſt plus marquée ; que le pouls eſt plus lent dans tout le cours de la maladie, & que les criſes ſont moins faciles. Cette différence dépend de leur manière de vivre & de l'épuiſement fréquent auquel ils ſont expoſés ; auſſi la plupart de leurs maladies ſe terminent-elles par des dépôts conſidérables, ſur-tout ſous les

grandes aponévroſes, telles que le faſcia-lata, *&c.*

Il eſt vrai qu'on ne ſauroit toujours attribuer ce mauvais effet à la nature ; il eſt dû quelquefois à un traitement peu méthodique, contraire à l'état dans lequel ſe trouvent les Negres en général, & à la coction qui ſe prépare ; de manière que les forces étant trop diminuées par ce traitement, il ſurvient une difficulté preſque inſurmontable aux criſes. Nous verrons ci-après quel eſt ce traitement ; & par la comparaiſon que nous en ferons avec celui que l'expérience nous a appris, il ſera facile de juger combien il eſt éloigné des vrais principes de la Médecine.

L'Exposition des cauſes, des ſymptômes, du diagnoſtic & du pronoſtic de la fievre putride, en indique aſſez la curation. Le but du Médecin, dans ce cas, doit être, 1°. d'évacuer

les matières putrides & nuiſibles qui ſe trouvent dans les premieres voies, 2°. de corriger la tendance des humeurs à la putreſcence & à la putréfaction, 3°. de provoquer une dépuration légere & continuelle des matières putreſcibles ou putréfiées, ſans cependant gêner l'œuvre de la nature, qui, dans cette maladie plus que dans la plupart des autres, opere néceſſairement une coction de l'humeur morbifique.

CHACUNE de ces vues ſe remplit par différens moyens toujours relatifs à l'état des forces des malades, à l'irritation & aux accidens qu'ils éprouvent; en Europe, il eſt preſque toujours néceſſaire de faire précéder tous les remedes d'une ou de pluſieurs ſaignées, ſoit du bras, ſoit du pied, parce que la fievre eſt ordinairement beaucoup plus forte, & que l'inflammation, comme on l'a vu ci-deſſus, a plus de priſe ſur les Européens, auſſi bien que ſur les

Negres qui vivent comme eux. Ceux dont nous parlons actuellement, ſouffrent auſſi quelquefois des exceptions à cet égard ; mais en général l'affaiſſement & l'appauvriſſement des liqueurs qui ſe rencontrent en même tems dans cette maladie des Negres, obligent d'être très-réſervé ſur la ſaignée.

CEPENDANT j'ai obſervé que de tout tems la ſaignée a été & eſt encore dans pluſieurs colonies, l'arme principale avec laquelle on attaque cette maladie ; & après avoir attentivement cherché à connoître quels pouvoient être les motifs d'un pareil traitement, j'ai remarqué que ces fievres ſe maſquant ordinairement ſous l'apparence de l'inflammation, l'on avoit cru que l'irritation étoit la véritable cauſe des accidens qui paroiſſoient inflammatoires. En effet, le délire, la reſpiration gênée, le ventre météoriſé, le viſage aſſez altéré, & la chaleur mordicante

qu'on obſerve dans ces maladies, peuvent en impoſer à celui qui n'a ni l'uſage de leur traitement, ni la connoiſſance de leur nature, ni l'obſervation pour guide.

Je ne proſcris point la ſaignée dans cette maladie chez les Negres, mais j'en réprouve l'uſage trop fréquent; l'expérience m'a démontré qu'à quelques exceptions près, il ſuffit d'en faire une ou deux, & quelquefois même point du tout.

L'usage de l'émétique eſt dans tous les pays le remede ſouverain contre les fievres putrides : on l'emploie ordinairement dans les premiers jours, à une doſe plus ou moins forte, mais capable de faire vomir les malades : on obtient par ce moyen des évacuations d'autant plus ſalutaires, que, dans cet état, les premieres voies ſont toujours farcies de ſucs impurs & putrides

qui agiſſent d'abord d'une manière très-violente ſur le canal alimentaire, & par leur reſorbtion dans la maſſe des liqueurs, en les infectant d'autant plus qu'elles y ſéjournent plus long-tems.

J'ai cependant obſervé que dans les colonies, & chez les Negres principalement, l'hypécacuanha produit les mêmes effets, ſans avoir les inconvéniens du tartre ſtibié : le premier eſt un vomitif plus doux, le dernier au contraire produit ſouvent dans des ſujets auſſi foibles & auſſi mal diſpoſés, des effets trop violens ; c'eſt pourquoi je préfere l'hypécacuanha dans le premier moment, lorſqu'il s'agit de provoquer une évacuation ſenſible, ſoit par le vomiſſement, ſoit par les ſelles ; mais dans le cours de la maladie, on ne peut diſconvenir que le tartre ſtibié ne ſoit plus propre à produire les effets qu'on doit deſirer dans les vues que j'ai expliquées.

Il faut donc exciter une légère dépuration, & le tartre ſtibié donné à la plus petite doſe, produit cet effet ; il agit comme atténuant, comme tonique & évacuant ; loin de s'oppoſer à la nature, il l'aide dans ſes opérations. Son uſage journalier eſt indiſpenſable, & là, comme en Europe, on le donne tous les jours diſſout dans une boiſſon aigrelette, à la doſe d'un demi-grain ou d'un grain par pinte. Il eſt ſenſible que les boiſſons acidulées conviennent à tous égards dans les fievres putrides, & l'on a dans les Iſles ce remede ſous la main : l'orangeade, la limonade, la bigarrade, ſont les tiſanes ordinaires que l'on doit employer dans ces cas. Ce ſecours que la nature ſemble fournir avec abondance dans ces pays comme un des moyens les plus propres à remédier aux effets du climat, eſt bien préférable aux tiſanes émollientes qu'on y emploie preſque toujours dans les maladies putrides, puiſque pluſieurs de ces

mêmes émolliens entrent dans la nourriture ordinaire des Negres ; leur uſage doit être regardé comme une des cauſes de leurs maladies.

L'on emploie auſſi dans cette maladie des remedes qui produiſent un effet révulſif, afin de détourner des viſceres la ſurabondance des matieres nuiſibles, & d'en diminuer la quantité qui ſurcharge les humeurs ; les véſicatoires rempliſſent parfaitement l'objet, ſurtout lorſque l'engorgement de la tête & l'affaiſſement conſidérable & fréquent ſe rencontrent. Ils raniment l'oſcillation des vaiſſeaux, détournent les humeurs qui ſe portent à la tête, & procurent ainſi à la nature la liberté dont elle a beſoin pour la coction.

Telles ſont les indications générales que l'on doit ſuivre dans le traitement de la fievre putride, lorſqu'elle n'eſt accompagnée d'aucun ſymptôme

fâcheux qui l'empêche de parcourir ſes tems, & qui trouble la nature dans ſon opération ; mais lorſque cela arrive, on eſt obligé de varier le traitement ; & pour cet effet, après des ſaignées modérées dans les premiers tems, après l'émétique, la boiſſon acidule, aiguiſée de tartre ſtibié (10), & les véſicatoires que l'on applique communément aux jambes, on a recours aux antiſceptiques & aux purgatifs dans les différens cas & les différens tems : la ſaignée du pied qui quelquefois devient néceſſaire relativement aux accidens vers le milieu même de la maladie, n'eſt pas toujours ſuivie d'un bon ſuccès ; il réſulte au contraire de ſon uſage un affaiſſement qu'il eſt difficile de diſſiper, & qui rend la maladie ſinon mortelle, du moins beaucoup plus longue.

(10) A petite doſe, & ſeulement pour entretenir la liberté du ventre ; car il ſeroit dangereux de provoquer plus de deux ſelles par jour pendant l'augment & l'état de la maladie.

Le camphre (11), les mixtures ſalines, telles que celles de Riviere (12), de Mendérérus (13), conviennent généralement dans le cours de la maladie comme très-antiſceptiques & toniques. Le camphre a d'ailleurs une propriété calmante, très-convenable dans le cas de convulſion.

---

(11) Prenez Camphre, 1 ſcrupule.
Nitre purifié, 2 ſcrupules.
Sucre, 1 gros.

Broyez exactement ces ſubſtances pour en faire une poudre que l'on diviſera en douze priſes : on en donnera une toutes les quatre heures, ou bien on incorporera ces ſubſtances avec ſuffiſante quantité d'un ſyrop ſimple pour en former douze bols, dont on uſera de la même maniere.

(12) Prenez Eau-de-Menthe, 4 onces.
Sel d'abſynthe, 1 ſcrupule.
Syrop de limon, 1 once.

Faites une mixture, que vous donnerez par cueillerées toutes les deux heures.

(13) Cette liqueur eſt un ſel ammoniacal, fait avec l'eſprit volatil de ſel ammoniac neutraliſé par le vinaigre diſtillé. Voici la maniere de s'en ſervir :

Prenez Vin, 4 onces.
Eſprit de Mendérérus, 1 once.

Faites une mixture dont on donnera une cueillerée toutes les heures.

Il eſt certain que lorſque dans cette maladie il ſurvient un délire ou un tranſport violent, avec beaucoup de fievre, un pouls plein & dur, la reſpiration gênée, quel que ſoit le tems de la maladie, il faut ſe déterminer à la ſaignée, & ſur-tout à celle du pied ; de même que quand les évacuations ſont trop abondantes & qu'il eſt à craindre que la foibleſſe qui doit en réſulter, ne donne ni le tems, ni la facilité des coctions, il faut employer les toniques pris dans la claſſe des aromatiques ſpiritueux, tels que l'éther nitreux, la liqueur minérale anodine d'Hoffman, une potion faite avec l'eau de méliſſe diſtillée & le ſyrop d'œillet, ou, à ſon défaut, celui de limon. Si au contraire le ventre eſt météoriſé, de maniere à ſuſpendre les évacuations, il convient de donner des laxatifs quelquefois émétiques, & d'appliquer ſur le ventre des cataplaſmes d'herbes aromatiques ; & c'eſt ici le cas de bien diſtinguer ſi l'élévation &

la groſſeur du ventre ne ſont pas inflammatoires, ce qu'on reconnoît aux ſymptomes de la maladie & à tout ce qui a précédé.

J'AI vu quelquefois faire uſage dans le cours de cette maladie d'apozemes nitreux, auxquels on ajoute des ſels purgatifs, le tamarin, la manne, la caſſe & le tartre ſtibié ; mais la limonade (14) aiguiſée avec le tartre ſtibié produit d'auſſi bons effets ; de ſorte que c'eſt multiplier les médicamens ſans néceſſité, que de ſurcharger les malades d'un apozeme auſſi compoſé & auſſi déſagréable : ce n'eſt pas que la caſſe & le tamarin, par leurs qualités acides, ne puiſſent être ſubſtitués au limon & à toute autre boiſſon, & qu'ils ne puiſſent produire, par leurs vertus laxatives, de fort bons effets. Le Médecin choiſira, ſelon l'exigence des cas, celui de ces remedes qu'il croira préférable.

(14) Toutes ces tiſanes doivent être préparées ſans ébullition, & même quelques-unes ſans feu.

Souvent dans les fievres putrides, les Negres rendent beaucoup de vers, mais cet accident ne demande aucun traitement particulier, comme nous le verrons plus bas.

On obſerve encore dans cette maladie un accident plus rare & beaucoup plus grave, c'eſt le *tétanos*, connu en Amérique ſous le nom de *crampe*. Cette maladie eſt convulſive ; le ſpaſme commence par les muſcles de la mâchoire, & gagne de proche en proche tous ceux du reſte du corps.

Un pareil accident ſurvenant à la ſuite d'une maladie auſſi dangereuſe de ſa nature que la fievre putride, laiſſe fort peu de reſſource ; auſſi en rechappe-t-on rarement. J'ai néanmoins été aſſez heureux pour guérir un Mulâtre (15) de quatorze à quinze ans, attaqué en pareil

(15) Nommé *Louis*, Domeſtique de M. Riviere, Officier de la Légion de l'Iſle de France.

cas de cet accident terrible ; j'ai cru l'hiſtoire de ſa maladie aſſez intéreſſante pour la décrire ici.

Les premiers jours de la maladie indiquoient à peine une indiſpoſition ; la fievre augmenta peu-à-peu (ce qui arrive ordinairement dans les fievres putrides des Negres). Au quatrieme jour, l'on avoit déja fait trois ſaignées, ſans ſonger aux évacuations. Lorſque je fus appellé, je trouvai la langue très-chargée, le malade rendant des rots très-puans & ayant le ventre météoriſé : j'adminiſtrai un vomitif (l'ypécacuanha), il produiſit un fort bon effet, & fit rendre des vers par haut & par bas. Je ſuivis ce traitement ſans qu'il ſurvînt aucun accident grave & particulier ; le cerveau ſur-tout reſtoit libre, & le dixieme jour j'étois dans la plus grande ſécurité ; mais l'onzieme, le malade fut pris tout-à-coup de convulſions dans les muſcles de la mâchoire,

& ſucceſſivement par tout le corps. La tenſion & la dureté de ceux du bas-ventre étoient extraordinaires ; cet état violent dura environ trois minutes, & reprit quatre fois la premiere nuit : les convulſions ſe rapprocherent par degrés juſqu'au quinzieme jour, au point de reparoître à-peu-près toutes les heures, & leur durée étoit alors de cinq à ſix minutes : le malade, aux approches de cet état effrayant, appelloit ſes gardes à ſon ſecours ; & lorſque, pendant ſon ſommeil, il arrivoit qu'on fît du bruit qui le troublât, il retomboit en convulſions : la ſurpriſe & la frayeur produiſoient le même effet.

Dans cet état embarraſſant, je crus qu'il ne falloit pas perdre de vue la putridité des humeurs qui me paroiſſoit être & étoit effectivement la cauſe de cet accident. J'employai le camphre à petite doſe, l'uſage de la limonade aiguiſée d'une très-petite quantité de

tartre ſtibié ; j'ordonnai des lavemens laxatifs, & de tems en tems je faiſois prendre au malade depuis quinze juſqu'à trente gouttes d'éther nitreux.

Le 15 au ſoir, les convulſions s'éloignerent un peu. Le 17, m'étant apperçu que les lavemens étoient puans & que le malade alloit de mieux en mieux, j'ordonnai un minoratif pour le 18 ; & juſqu'au 25, il fut répété de deux jours l'un, ſans perdre de vue les antiputrides : ce fut à cette époque que les convulſions ceſſerent totalement, & que le malade entra en convaleſcence. Elle fut de près de deux mois, après leſquels il jouit de la meilleure ſanté.

Le *tétanos* ſurvient plus ſouvent dans les pays chauds à la ſuite des bleſſures, & même des inflammations des viſceres, que dans les fievres putrides. Je l'ai obſervé dans l'hépatitis. Dans tous les cas, il eſt eſſentiel de porter la plus

ſcrupuleuſe attention à diſtinguer les cauſes qui le produiſent : on commettroit ſans cela des erreurs groſſieres, par exemple, l'uſage aſſez général d'employer la ſaignée, & même de la répéter ſouvent dans le *tétanos* à deſſein de dégager le cerveau, eſt très-pernicieux dans celui qui ſurvient dans la fievre putride, par l'affaiſſement que les ſaignées produiroient, ſans ôter la cauſe irritante qui la fait naître. De même que dans le *tétanos* qui vient à la ſuite des bleſſures & dans les grandes inflammations, un émétique répété & donné à trop fortes doſes, cauſe ordinairement la mort.

Il ne faut cependant pas croire que, même dans le *tétanos* qui ſurvient dans les maladies putrides, il ne puiſſe ſe rencontrer des cas où la ſaignée ſoit indiquée, tels qu'un pouls dur & plein, de la gêne dans la reſpiration pendant les intervalles que laiſſent les convulſions;

mais cela eſt très-rare, vu l'état ordinaire des Negres dans les fievres putrides, ſur-tout après pluſieurs jours de maladie : encore cette exception ne porte-t-elle que ſur les Negres domeſtiques qui vivent à-peu-près comme les Blancs.

Après avoir parcouru les différens accidens qui arrivent ordinairement dans les fievres putrides, & après avoir indiqué en général les moyens d'y remédier, il ne me reſte que quelques réflexions à faire ſur les différens tems de la maladie, relativement aux criſes qui peuvent être retardées ou empêchées par un traitement peu méthodique.

Les criſes ſont des mouvemens particuliers qui s'operent dans l'économie animale par l'action ſimultanée des fluides & des ſolides, qui cherche à débarraſſer le corps d'une matiere nuiſible & étrangere, ou à l'aſſimiler, c'eſt-à-dire,

à la convertir en nos propres humeurs ; ou à la rendre telle, qu'elle ne ſoit plus une humeur hétérogene, ou enfin à la changer, de maniere qu'elle puiſſe trouver une iſſue hors de l'individu. La nature a différens moyens pour produire cet effet : quelques exemples rendront ces vérités plus ſenſibles.

Un ſeul grain d'émétique dans l'eſtomac, produit ſur ſes fibres muſculaires & nerveuſes un effet ſouvent ſi violent, que tout le corps entre en convulſion, & qu'il ſurvient des naufées, des défaillances, des ſyncopes, *&c.* la nature cherchant à ſe débarraſſer de cette matiere, l'eſtomac entre en contraction, le vomiſſement ſuccede, mais le calme ſe rétablit immédiatement après l'expulſion : il en eſt de même de toute matiere qui de ſa nature eſt auſſi âcre & auſſi irritante que le grain d'émétique, ou qui acquiert ces qualités par ſon ſéjour dans l'eſtomac.

Il tombe dans l'œil un grain de pouſſiere qui y produit de la douleur, de l'irritation : les paupieres, tous les muſcles de l'œil, ne ceſſent d'être en mouvement pour tâcher d'expulſer cette matiere nuiſible, les larmes qu'un pareil mouvement détermine en grande quantité, balayent cette matiere, & la douleur ceſſe.

La digeſtion nous donne un exemple frappant de l'aſſimilation : on ſait que le chyle eſt le réſultat de l'action des premieres voies ſur les alimens. Lorſqu'il eſt paſſé dans la maſſe des liqueurs, la nature cherche à le convertir en nos propres humeurs ; il s'éleve un mouvement qui met preſque toute la machine en jeu, qui augmente l'action ſimultanée des fluides & des ſolides, & qui broye & aſſimile cette matiere encore hétérogene. Suppoſé maintenant que, par l'effet d'une mauvaiſe digeſtion, il ſe ſoit formé un chyle crud & de

mauvaiſe qualité, moins propre à ſe convertir en nos humeurs ; il s'élevera un mouvement plus conſidérable dans les vaiſſeaux, juſqu'à ce que cette matiere ſoit parvenue au degré convenable pour cette converſion.

On trouve dans cet exemple celui de la criſe par aſſimilation, c'eſt-à-dire, que s'il eſt entré par quelque voie que ce ſoit, une matiere nuiſible dans la maſſe des liqueurs, & qu'elle ſoit de nature à pouvoir être aſſimilée, il en réſultera dans l'économie animale un mouvement à-peu-près ſemblable à celui dont nous venons de parler : la fievre éphémere eſt de ce genre.

La guériſon des fievres intermittentes par l'uſage du *quinquina*, ſans évacuation quelconque, lorſque tout annonce que l'humeur exiſtoit encore dans la maſſe des liqueurs, eſt une preuve frappante du changement qui s'eſt opéré,

par lequel la matiere nuiſible, qui produiſoit la fievre, eſt devenue homogene.

Il reſte maintenant à expliquer comment l'humeur hétérogene, qui n'a pu être expulſée ſur le champ, ni aſſimilée, eſt enfin changée & diſpoſée à ſortir, au bout d'un certain tems, par une des voies que la nature choiſit. Ce travail, ſelon la qualité & le ſiege de l'humeur, produit différens effets. Si l'on ſuppoſe la matiere uniquement logée dans l'eſtomac ou dans les inteſtins, elle y produit une irritation qui expulſe l'humeur par les ſelles ou le vomiſſement ; & c'eſt ici le cas de l'exemple que j'ai rapporté plus haut.

Lorsque la matiere eſt paſſée dans la maſſe générale des liqueurs, la nature s'en débarraſſe par les urines, les ſueurs, les ſelles, l'expectoration ; mais toute matiere nuiſible retenue dans les vaiſſeaux, n'eſt pas toujours propre

à ſuivre l'une de ces voies, & c'eſt-là le cas des longues maladies. Il ſe fait alors, par l'action longue & continuelle des vaiſſeaux, une coction de l'humeur morbifique, qui lui fait perdre ſon acrimonie, & la diſpoſe à ſuivre ſans danger l'une des routes indiquées, & dans ce cas la fievre eſt le moyen dont la nature ſe ſert pour ſe débarraſſer.

D'APRÈS les exemples cités, on peut facilement ſe rendre raiſon des criſes, & s'aſſurer de la route qu'elles doivent ſuivre dans le cours d'une maladie.

EN général dans les maladies légeres, les criſes ſe font très-aiſément & très-promptement. Une fievre éphémere ſe termine ſouvent en vingt-quatre heures par une ſueur abondante, un flux d'urine, *&c.* une mauvaiſe digeſtion, par quelques ſelles ſpontanées, par une ſueur, *&c.*

Il n'en eſt pas de même des maladies aiguës, dans leſquelles il ſurvient des évacuations de toute eſpece. Les ſymptomes graves, qui ſubſiſtent malgré ces criſes apparentes, annoncent qu'elles n'ont rien qui puiſſe tourner à l'avantage du malade : en effet, on obſerve que les criſes prématurées ſont ou inutiles ou de mauvais augure. Dans les commencemens, les évacuations en tout genre démontrent un ſigne de crudité contraire à la coction néceſſaire ; alors c'eſt plutôt par expreſſion que par dépuration que ſe font ces évacuations ; & à la réſerve d'une ſueur, d'une ſelle ou deux qui terminent le redoublement de la fievre, toute autre un peu conſidérable ou continuelle ſe fait en pure perte, quelquefois même au détriment du malade. On s'apperçoit d'ailleurs par la qualité de ces déjections, qu'elles ſont loin de l'état propre à faire eſpérer qu'elles débarraſſeront le corps du fardeau qui l'accable.

En rapportant ces obſervations à la fievre putride, aux criſes qui ſurviennent, à la maniere dont elles ſont annoncées, & au traitement qui convient dans les différentes circonſtances, on trouvera que dans la plupart des cas, l'adminiſtration des ſecours les plus uſités eſt ſans ſuccès, & le plus ſouvent funeſte.

Supposons les ſymptômes pathognomoniques de la fievre putride : nous avons obſervé que le moyen le plus ſûr, le moyen indiſpenſable eſt de débarraſſer les premieres voies des matieres étrangeres, qui forment, en quelque ſorte, le foyer de cette maladie ; nous avons indiqué les moyens à employer ſucceſſivement, examinons maintenant comment & dans quel tems ils peuvent réuſſir.

C'est l'état du pouls, la force de la fievre & la nature des déjections qui doivent occuper uniquement le Médecin.

Après avoir ſaigné & émétiſé, ſelon le beſoin & les circonſtances, il doit obſerver ſi la fievre eſt trop forte pour empêcher les criſes, ou ſi elle eſt inſuffiſante pour les procurer ; il doit ſur-tout être attentif à ce que la violence des ſymptômes ne s'oppoſe point à l'œuvre de la nature : ainſi lorſque la fievre ſera trop forte, il cherchera à la modérer ; lorſqu'elle ne le ſera point aſſez, il s'attachera à l'exciter ; & quand les ſymptômes ſeront trop graves, il s'appliquera à en diminuer la force & à les éloigner : voilà les principes généraux. Quant aux déjections, dans les premiers tems, elles ſont ordinairement crues ; & tant qu'elles perſiſtent dans cet état, la maladie ne peut être jugée ; mais ſi l'on ne peut prononcer ſur le ſuccès, il eſt du moins des moyens par leſquels on parvient à prévoir les criſes qui ſe feront en bien ou en mal, ce qui eſt très-important.

Le quatrieme jour, ai-je dit plus haut, annonce ce qui ſe paſſera le ſeptieme, c'eſt-à-dire, que dans le quatrieme redoublement on eſt en état de connoître la tendance de la nature vers telle ou telle évacuation ; enſorte que ſi la fievre n'eſt pas trop forte pendant ce redoublement ; que le pouls ſoit bien égal, on doit eſpérer des criſes par les ſueurs ; ſi le ventre eſt bourſouflé un peu plus qu'à l'ordinaire, qu'il y ait quelques intercadences dans le pouls, on attend des évacuations par les ſelles ; & ſi les urines ſont un peu plus troubles avec un pouls inégal, c'eſt du côté des urines que la nature ſe décidera vers le ſeptieme.

Ces criſes aſſez obſcures dans ces quatre premiers jours, échappent à la plupart de ceux qui manquent d'uſage ; d'un autre côté, ſi la nature eſt troublée par un traitement mal entendu, elle laiſſe rarement appercevoir ces

changemens qui, en ſuppoſant que tout ſe paſſe comme je l'ai prévu, ſont encore médiocres & preſque toujours imparfaits.

Il n'en eſt pas de même du ſeptieme pour l'onzieme, & ainſi de ſuite, parce que plus la maladie avance, plus les ſignes de coction ſont ſenſibles ; & à moins que l'on n'ait dénaturé la maladie par une curation peu méthodique, ils ne manquent jamais de ſe manifeſter. Quand ces ſignes ne ſe montrent point, & qu'au contraire il ſurvient des ſymptômes fâcheux, il eſt à craindre que les malades ne meurent aux jours fixés pour les criſes favorables.

Quand je dis que dans ces maladies l'on trouble le plus ſouvent l'opération de la nature, je ne prétends point exclure tout ſecours, ni établir qu'on doive ſe repoſer ſur elle de la curation : aucun des moyens qui ont été indiqués

ne s'oppoſe aux criſes, pourvu que l'on ne perde pas de vue qu'il ne faut que diminuer la force de la fievre, quand on juge qu'elle peut troubler le mouvement de la criſe ; & l'augmenter lorſque l'action ſimultanée des ſolides & des fluides ne paroît pas aſſez forte pour exciter cette même criſe, & détruire les ſymptomes urgens qui produiroient la même difficulté : tout ceci conſiſte à ſaigner à propos, à employer quelques cordiaux légers ou aromatiques, & à écarter les accidens fâcheux, par les différentes voies indiquées. Mais ſi dans un redoublement où tous les ſymptomes ſont naturellement plus ſenſibles, on prend l'augmentation de la force & de la vélocité du pouls pour un accident nuiſible, & qu'on s'obſtine à continuer les ſaignées juſqu'à ce qu'on ſoit parvenu à diminuer la fievre, on arrêtera infailliblement la coction qui en ſeroit réſultée ; de même, ſi l'on juge que la langue chargée & épaiſſe ſoit

une raiſon ſuffiſante d'inſiſter ſur la néceſſité de répéter les purgatifs, on produira des évacuations à pure perte, qui affoibliront le malade ſans entraîner la moindre portion de l'humeur morbifique, puiſque c'eſt à la nature à faire la coction & à commencer l'expulſion que les remedes doivent terminer.

Après avoir marqué les ſymptomes de la fievre putride, les différens tems qu'elle parcourt, les criſes par leſquelles elle ſe guérit, & les moyens que l'art emploie pour la même fin, je n'ai plus qu'une réflexion à ajouter pour terminer ce chapitre : c'eſt que ſur-tout il faut bien ſe donner de garde d'employer toute eſpèce de médicament actif pendant le redoublement, & principalement pendant ceux des quatrieme, ſeptieme & onzieme jours; je ſerois même d'avis de ſupprimer l'uſage de la boiſſon émétiſée pendant ce tems-là comme dans les premiers jours de la maladie,

pour donner ſimplement une boiſſon acidule & légere.

J'AI peu parlé des lavemens dans le cours de cet expoſé, & je les ai réduits à ceux de néceſſité ; il eſt cependant utile, après les redoublemens, d'en donner un ou deux ſimples, pour des raiſons ſi aiſées à concevoir, qu'il eſt inutile de les détailler.

DE LA DIARRHÉE
ET
DE LA DYSSENTERIE
DES NEGRES.

LA diarrhée eſt une maladie très-fréquente parmi les Negres ; le plus ſouvent elle dégénere en dyſſenterie : l'une & l'autre ſont la ſuite des cauſes détaillées au chapitre précédent.

DANS la diarrhée, les malades rendent par les ſelles pluſieurs fois par jour des matières de différentes qualités ; les unes ſont limpides & rouſſâtres ; les autres bilieuſes & un peu épaiſſes ; il en eſt d'autres qui ſont glaireuſes & tenaces : dans tous ces cas, le malade eſt ordinairement ſans fievre, & reſſent peu de coliques ; il maigrit à meſure que la maladie ſe prolonge, & en raiſon

de la quantité d'évacuations ; l'appétit diminue, la ſoif eſt extrême, la digeſtion pénible, la bouche mauvaiſe ; il y a des vents, des borborigmes, des rots, des naufées ; le ventre eſt quelquefois élévé, d'autrefois très-applati : enfin lorſque la maladie ne cede pas, il ſe fait des infiltrations, & le malade tombe dans une fievre lente qui le mine inſenſiblement ; s'il ne ſurvient aucun de ces accidens, la diarrhée continuant, l'âcreté des matieres conduit à la dyſſenterie.

Dans ce dernier cas, au bout de quelques jours de diarrhée, la fievre s'allume ; il ſurvient des teneſmes, *des épreintes*, une douleur continuelle au ventre avec des ſignes d'inflammation ; le malade rend quelquefois du ſang pur, noir ou diſſous, le plus ſouvent des matières ſanguinolentes ; d'autres fois elles ne le ſont point du tout ; mais en paſſant par l'anus, elles cauſent un

ſentiment de chaleur & des douleurs très-vives.

L'UNE & l'autre de ces maladies ſe ſuccedent réciproquement, de manière que la diarrhée, comme nous venons de le voir, dégénere en dyſſenterie, celle-ci en diarrhée, & même, quoique très-rarement, en flux céliaque ou lientérique.

LA diarrhée dégénere alors quelquefois en fievre putride, & cela n'eſt pas ſurprenant, puiſque la même cauſe, ſelon ſon intenſité, produit l'une & l'autre maladie; d'ailleurs un traitement peu méthodique opere également cette converſion.

LA dyſſenterie qui ſe termine par la diarrhée, lorſque les ſymptomes les plus fâcheux diſparoiſſent & que la fievre ne ſubſiſte plus, eſt d'un bon augure en ce qu'elle annonce, ſinon

l'abſence, du moins la diminution du levain morbifique, conſéquemment le retour prochain de l'action & du ton des inteſtins ; au contraire, lorſque la fievre lente accompagne la diarrhée, il eſt certain qu'on a tout à craindre pour les accidens rapportés ci-deſſus.

On reconnoît par la nature & la quantité des déjections, ce qu'il y a à eſpérer ou à craindre dans la diarrhée : une matière jaunâtre, un peu épaiſſe, rendue ſans douleur, & ſept à huit fois ou à-peu-près, pendant les vingt-quatre heures, ne préſente rien de dangereux ; mais celle qui eſt rouſſâtre & rendue en grande quantité dans le même eſpace de tems, annonce un commencement de diſſolution dans les humeurs, ſuivie ordinairement de la fievre lente, du maraſme & de l'hydropiſie, la matiere glaireuſe produit preſque toujours la dyſſenterie.

Dans celle-ci, une légere teinte de ſang mêlé avec des matieres d'une qualité ſuſpecte ſans être dangereuſe, fait eſpérer la réſolution, & annonce (ſurtout lorſqu'il y a peu de douleur & que la fievre eſt médiocre) que l'inflammation n'eſt pas conſidérable ; au contraire lorſque l'on rend une grande quantité de ſang pur, noir & diſſous, il y a tout lieu de craindre une gangrene prochaine dans les inteſtins ; & quand la matiere, quoique non ſanguinolente, eſt très-âcre & très-crue, qu'elle produit de violentes épreintes, il y a lieu de craindre que la maladie ne ſe termine par la diſſolution dont le maraſme, la fievre lente & même l'hydropiſie, ſont la ſuite.

Outre les cauſes communes à la fievre putride, à la diarrhée & à la dyſſenterie, ces deux dernieres maladies en ont une qui leur eſt particuliere, c'eſt la ſuppreſſion fréquente, ſoit de la ſueur, ſoit de l'inſenſible tranſpiration ;

ſuppreſſion à laquelle les Negres ſont très-ſujets, parce que, faiſant pendant la nuit un grand feu dans leurs caſes, qui excite la ſueur ou augmente la tranſpiration, le vent ou l'humidité les ſurprend en cet état, & arrête ſubitement ces ſecrétions ; d'ailleurs il eſt conſtant, par les différentes obſervations, que la ſuppreſſion de ſueurs & de la tranſpiration produit également la péripneumonie, la pleuvreſie, la diarrhée & la dyſſenterie.

Les Negres, dont les humeurs ſont moins diſpoſées à l'inflammation que chez les autres hommes, ſont auſſi plus ſuſceptibles d'éprouver la diarrhée & la dyſſenterie ; d'ailleurs l'humeur arrêtée ſe portant toujours plus facilement vers la partie la plus foible ou la plus affectée ; & les premieres voies étant preſque toujours farcies de mauvais levains, il n'eſt pas étonnant que le reflux des matieres arrêtées

détermine l'une ou l'autre de ces maladies.

Ce n'eſt pas que cette ſuppreſſion ſubite de la tranſpiration inſenſible ne cauſe auſſi la fauſſe péripneumonie, encore très-ſouvent déterminée par le travail & le mouvement preſque continuel des bras, ce que je me propoſe de démontrer en traitant de cette maladie.

Il ne faut pas perdre de vue dans la diarrhée, la putridité qui s'y joint preſque toujours, & qui la rend beaucoup plus dangereuſe : on obſerve dans quelques-unes de nos colonies, telles que Madagaſcar, & quelquefois à l'Iſle de France, une eſpece de fievre maligne, accompagnée de dyſſenterie, dans laquelle on prend celle-ci pour la maladie principale, tandis qu'elle n'en eſt que le ſymptome, d'autant plus dangereux qu'il eſt l'effet de la putridité

dans les humeurs, dont l'âcreté fait éroſion dans les inteſtins, & produit cette eſpece de flux : auſſi remarque-t-on que le plus ſouvent & en peu de tems, elle ſe termine par la gangrene.

L'OBSERVATION démontre que les Negres morts de dyſſenterie & de diarrhée, même ceux qui ſont enlevés par d'autres maladies, ont les inteſtins farcis de vers, ce qui prouve qu'ils ſont en général ſujets aux maladies putrides, & que le ſiege de ces affections eſt dans les premieres voies.

LA curation de la diarrhée & de la dyſſenterie des Negres, a beaucoup de rapport avec celle de la fievre putride ; la diarrhée, comme on l'a vu par la deſcription que nous en avons faite plus haut, doit être traitée en raiſon de ſa force, de ſes tems & de la nature des accidens qui l'accompagnent.

L'YPÉCACUANHA répété deux ou trois fois *comme vomitif* dans les premiers tems de deux jours l'un, produit ordinairement de bons effets ; il débarraſſe les premieres voies des ſucs impurs qui ſont le foyer de la maladie, procure une ſecouſſe favorable aux ſecrétions, & rend aux fibres inteſtinales le reſſort qu'elles ont preſque totalement perdu : ce remede eſt d'autant plus utile qu'il renferme pluſieurs principes qui produiſent en même tems des effets ſalutaires, quoiqu'oppoſés ; en effet il eſt à-la-fois fondant, aſtringent & émétique : auſſi eſt-il généralement employé, mais il n'opere ces effets différens qu'en raiſon des doſes & de la maniere de l'adminiſtrer ; M. Geoffroy prétend qu'à la doſe de 15 ou 20 grains, il procure le vomiſſement, comme à celle de 40 ou 50 ; mais il faut pour cela que l'ypécacuanha ſoit bien choiſi & bien pur ; car, pour en obtenir l'effet deſiré, nous

ſommes obligés d'en employer le plus ordinairement un gros dans nos colonies, où il n'a pas toutes les qualités de celui qu'on a en France, ſoit qu'il s'altere par le laps de tems, ſoit que l'on ait fait entrer dans la poudre une portion de la partie ligneuſe.

Il eſt d'uſage dans cette maladie d'ordonner l'eau de ris pour boiſſon, à deſſein ſans doute d'arrêter le flux de ventre, ou du moins de le modérer; cette méthode auroit en effet quelque utilité dans les cas où la maladie viendroit uniquement de relâchement, d'irritation ou d'éroſion; mais les cauſes ordinaires de la diarrhée dans les pays chauds, & ſur-tout chez les Negres, venant d'une tendance des humeurs à la putridité, me déterminent à préférer l'uſage de la limonnade dans les premiers jours, pour paſſer enſuite à l'eau de ris, employée comme incraſſant, après m'être aſſuré par les évacuations, ſoit

ſpontanées, ſoit provoquées, qu'il ne reſte aucun principe de putridité.

L'on ſent aiſément que ſi la putridité exiſtoit encore, l'uſage des aſtringens ſeroit alors pernicieux; car quoique la nature, plus ſage que ceux qui les conſeillent, les rende ſouvent émétiques, j'ai rarement vu le flux de ventre arrêté par ces remedes, employés dans le commencement de la maladie; j'ai au contraire obſervé que les malades les vomiſſent; & il eſt conſtant qu'il y a beaucoup à perdre en pareil cas, parce qu'on n'a pu en faire uſage ſans négliger le traitement eſſentiel.

Les lavemens ſont très-ſalutaires dans cette maladie, pourvu qu'ils ſoient adouciſſans. Ce ſeroit une erreur de croire qu'en provoquant par ce moyen les évacuations, on augmenteroit l'écoulement qu'on cherche à guérir; on gagne au contraire par les lavemens, la diminution de l'acrimonie de l'humeur, &

l'on

l'on parvient à entraîner les matieres attachées aux parois des inteſtins, qui ne pouvant être que très-difficilement évacuées, cauſent par leur ſéjour une irritation propre à donner des coliques, & même à faire dégénérer la maladie en dyſſenterie.

Il faut donc employer les lavemens émolliens, car toute autre eſpece ſeroit très-nuiſible, ſur-tout dans le commencement de la dyarrhée, & préférer le mucilage des herbes émollientes & de graine de lin. On vante beaucoup les lavemens faits avec l'eau de fraiſe de veau, & ceux dans leſquels il entre du ſuif; mais j'ai remarqué qu'ils produiſent ſouvent des effets nuiſibles, & cela doit être ainſi, parce que les matieres animales, ſujettes à ſe rancir, à ſe putréfier par la chaleur & par le mêlange des matieres déja corrompues, trouvant dans les inteſtins tout ce qu'il faut pour acquérir la plus grande âcreté,

augmentent l'acrimonie, au lieu de l'adoucir.

Les lavemens doivent être répétés pluſieurs fois par jour, ſelon les douleurs que le malade reſſent.

Lorsque par les moyens indiqués ci-deſſus, on a enlevé le foyer de la maladie, il n'y a plus de putreſcence ni de douleurs; les déjections ſont plus liées, de bonne couleur, moins fréquentes; la nuit eſt tranquille; enfin le malade commence à avoir un peu d'appétit : on emploie alors avec ſuccès un ou deux purgatifs du genre des aſtringens, tel que le *catholicum* double, le ſirop magiſtral, *&c.*

On paſſe enſuite à l'uſage de la rhubarbe à petite doſe & ſouvent répétée dans la journée, à laquelle on ajoute quatre ou cinq grains d'ypecacuanha; ce remede produit ordinairement un bon

effet. L'on emploie trop ſouvent les aſtringens ; & vers la fin de la maladie on paſſe même trop légérement des plus doux aux plus forts ; d'abord on emploie la thériaque, la confection hyacinthe, l'alkermès, le *diaſcordium*, puis le ſimarouba, le ſang de dragon, le maſtic, le bol d'Arménie : quelquefois on fait un mêlange de pluſieurs de ces médicamens, auquel on joint des abſorbans, tels que le corail & les yeux d'écreviſſe ; mais en général je puis aſſurer, d'après mon expérience, qu'il ne faut les donner qu'après que la cauſe de la maladie eſt détruite ; cependant ſi l'on eſt obligé d'y recourir pour modérer les évacuations, il faut choiſir les aromatiques & ceux qui ont éminemment une qualité acidule, & qui ne ſont pas capables de produire une aſtriction ſubite ; la conſerve de cynorodon & la tiſane faite avec ce fruit, ſont ceux que l'on doit employer de préférence ; à leur défaut on y ſubſtituera la tiſane de gouyavier & la conſerve de

ſon fruit. Quelques médecins eſtiment dans ce cas les narcotiques ; je crois qu'ils peuvent être utiles quelquefois, mais je crois auſſi qu'il ne faut s'en ſervir qu'avec modération dans les cas urgens où l'on ne peut faire ceſſer les accidens par aucun autre moyen.

La diarrhée eſt ſouvent accompagnée d'accidens qui demandent d'autres ſecours ; j'indiquerai les uns & les autres.

Par exemple, lorſque la diarrhée ſe prolonge au-delà d'un mois, elle devient chronique & dégénere en dyſſenterie, ou bien le malade tombe en *phtyſie*.

Si elle dégénere en dyſſenterie, les moyens qu'on peut employer ſont d'autant moins favorables, qu'ils ont été en partie épuiſés pendant la diarrhée. Cependant la ſaignée eſt néceſſaire lorſque la fievre eſt forte, que le pouls eſt plein,

le bas-ventre tendu, diſpoſé à l'inflammation ou même enflammé ; on eſt auſſi obligé de la répéter pluſieurs fois, mais cela eſt rare, & ſur-tout chez les Negres. Les vomitifs, quoique très-utiles, doivent être employés avec circonſpection ; il faut s'attacher à rendre le vomiſſement plus doux ; la boiſſon doit être plus abondante, mais moins aigrelette & nitrée ; les lavemens plus émolliens, nitrés & plus fréquens : je me ſuis bien trouvé des cataplaſmes émolliens appliqués ſur le bas-ventre.

La rhubarbe eſt tout-à-fait contraire dans les premiers tems de la dyſſenterie, juſqu'à ce qu'on ait obtenu un peu de relâche ; il convient d'en ſuſpendre l'uſage & de s'en tenir à ce qui vient d'être dit.

Il eſt cependant des accidens qui déterminent à ſortir de ces regles générales ; des douleurs aiguës, très-violentes

dans le bas-ventre, des insomnies qui n'ont point cédé à la saignée, aux boissons & aux lavemens, exigent l'usage interne des calmans qui, dans toutes les maladies, méritent d'autant plus de circonspection, que par la même raison qu'ils produisent les meilleurs effets, lorsqu'ils sont bien employés, ils produisent aussi les accidens les plus graves, lorsqu'ils sont donnés mal-à-propos : en effet, les narcotiques suspendent les évacuations, & fixent l'humeur morbifique en provoquant le sommeil, de maniere que toutes les fois que l'on soupçonne qu'il y a à évacuer une matiere nuisible ou des crises qui doivent se faire, il est essentiel de s'en abstenir.

On est dans ce cas dans les premiers tems de la dyssenterie, sur-tout lorsqu'elle est putride ou scorbutique ; de sorte qu'en général, ce n'est que vers la fin de la maladie, quand le sommeil ne revient point, que les narcotiques peuvent être employés.

Mais il eſt une autre eſpece de calmant, permis dans tous les tems & dans tous les cas; le camphre répété pluſieurs fois dans les vingt-quatre heures, à petite doſe, remplit les indications des narcotiques, ſans en avoir les inconvéniens; il eſt d'ailleurs antiputride, légérement cordial & tonique; il produit ſouvent une légere diaphoreſe, utile pour l'expulſion de l'humeur morbifique.

Si dans la dyſſenterie, les circonſtances obligent de ſe ſervir des narcotiques, il faut choiſir ceux qui ſont le moins ſtupéfians, les donner à la plus petite doſe, & préférer encore ceux qui ſont compoſés de maniere à porter leur correctif avec eux; de ce nombre ſont le *diaſcordium*, le *philionum romanum*, pilules de cynogloſe, *&c.*

L'on ſe ſert encore de ces mêmes narcotiques en lavemens, bien qu'ils ne ſoient pas ſans quelque danger; ils

produiſent des effets merveilleux, lorſque les douleurs ſont très-violentes, & qu'il eſt à craindre que la gangrene s'en ſuive, on fait diſſoudre depuis un demi-gros, juſqu'à un gros de *philionum romanum*, dans un lavement.

Lorsque les douleurs diminuent, que la fievre eſt moindre, que les matieres ſont moins ſanguinolentes ou ne le ſont plus, qu'elles prennent au contraire une teinte jaunâtre, & deviennent plus liées, on peut ſe flatter que la maladie eſt ſubjuguée; c'eſt alors le cas d'employer quelques laxatifs, de la nature de ceux que j'ai conſeillés dans la diarrhée: le reſte du traitement dans cette circonſtance ne differe en rien de celui de la diarrhée parvenue à ſa fin.

Mais lorſque les ſymptomes continuent d'être toujours auſſi violens, que la langue devient noire, que la tête ſe prend, qu'il ſurvient des hocquets, c'en

eſt ordinairement fait du malade ; cependant comme toute reſſource n'eſt point perdue, il faut chercher à calmer ces accidens : c'eſt dans ce cas que l'on doit multiplier les potions légérement cordiales & antiputrides ; car ces accidens étant preſque toujours le ſigne d'une gangrene prochaine ou déja exiſtante dans les inteſtins, s'il y a du ſoulagement à eſpérer, ce ne peut être que des antiputrides & des cordiaux ; on applique ſur la région du bas ventre des cataplaſmes légérement réſolutifs & animés ; on donne quelques lavemens, dans leſquels on fait entrer le camphre. Voici les formules des potions & lavemens à employer dans ces cas, elles ſerviront d'exemples pour toutes celles qu'on pourroit leur ſubſtituer.

Formule de potions.

Prenez Eau de ſcabieuſe (16), 4 onces.
Camphre, 8 grains.

(16) On y ſubſtituera la premiere eau cordiale ſuivant les pays.

Eau de méliſſe ſpiritueuſe, 1 onces.
Liqueur minérale anodine
d'Hoffman, 1 gros.
Syrop de Limon, 1 once.

Faites diſſoudre le camphre dans l'eau de méliſſe ſpiritueuſe, & mêlez le tout.

On en donne une cueillerée chaque demi-heure ou chaque heure.

Formule de lavemens.

Prenez camphre demi-gros diſſous à froid dans une cuillerée d'huile d'olive, par le moyen de la trituration ; mêlez dans une chopine d'eau ; faites-en un lavement.

Si les accidens de la maladie, après l'uſage de ces moyens, continuent d'être auſſi graves, il n'y a plus de reſſource ; cependant l'on doit toujours inſiſter ſur les mêmes remedes, car quelquefois dans les cas les plus déſeſpérés, il ſe fait des

criſes inattendues, qui ſauvent le malade.

Dans la convaleſcence de la diarrhée & de la dyſſenterie, comme dans celle de toute autre maladie, il eſt eſſentiel de nourrir les malades d'une maniere analogue aux ſymptomes qu'ils ont éprouvés. Le relâchement ou l'atonie exige que la nourriture ſoit tonique, aiſée à digérer, & ſur-tout que la boiſſon ſoit un peu fortifiante : le ris, le gruau, les œufs, un peu de poiſſon de riviere, ſont les alimens les plus convenables ; & le vin trempé, la ſeule boiſſon qu'on puiſſe employer. L'on doit principalement faire prendre aux convaleſcens l'air qui ſera reconnu le plus pur & le plus ſain, tel qu'eſt ordinairement celui des lieux élevés.

On aura l'attention d'inſiſter longtems ſur l'uſage de quelques opiates (17)

(17) Telles que les opiates de Salomon, ou les poudres de thériaque, d'hyacinte, &c. On ne devroit

ou poudres ſtomachiques, pour tâcher de rendre à l'eſtomac le ton qu'il a perdu, & par-là empêcher les mauvaiſes digeſtions qui doivent néceſſairement réſulter de ſon peu de reſſort.

Les Negres, & plus particulierement ceux qui arrivent de la traite, ſont encore ſujets à une eſpece de dyſſenterie cauſée par une affection ſcorbutique, ou le ſcorbut lui-même : cette maladie exige un traitement particulier différent de celui de la précédente; ce n'eſt que par les antiſcorbutiques que l'on parvient à la guérir ; de même que ce n'eſt qu'après avoir détruit le vice principal, dans la dyſſenterie en général, que l'on peut employer les moyens que j'ai indiqués plus haut, lorſqu'elle eſt à ſon dernier période ; mais ſouvent la maladie fait des progrès

---

jamais envoyer aux colonies d'électuaires tout compoſés, parce qu'ils ſe décompoſent dans la traverſée par la fermentation.

ſi rapides, qu'il eſt impoſſible de la guérir, & cela parce qu'on ne s'eſt occupé que du ſymptome dyſſentérique, lorſqu'on devoit faire le traitement du ſcorbut : auſſi ne voit-on qu'un très-petit nombre de ces infortunés rechapper de cette maladie.

Les Negres qui arrivent de la traite dans les colonies, ont plus ou moins ſouffert dans le trajet, ſuivant que leur moral a été plus ou moins affecté de la perte de leur liberté, ſelon leur nombre relativement à la capacité du vaiſſeau, à la quantité & à la qualité des vivres, principalement de l'eau ; au tems favorable ou contraire que le vaiſſeau a éprouvé pendant ſon ſéjour à la côte, enfin à la longueur de la traverſée.

La ſituation des Negres à bord des vaiſſeaux eſt des plus effrayantes. On les place le plus ordinairement dans l'entrepont, de maniere qu'ils ſe touchent

& qu'il ne reſte entr'eux preſque aucun eſpace ; point de jour dans la plupart des lieux occupés par les Negres, & point ou preſque point de poſſibilité au renouvellement de l'air dans des climats auſſi brûlans ; une portion de cet élément abſolument eſſentiel à la vie, eſt à peine ſorti des poumons d'un Negre, qu'il eſt auſſi-tôt reſpiré par un autre, de ſorte que l'air s'échauffe en raiſon du nombre d'hommes raſſemblés ; qu'il perd ſon élaſticité & ſes autres propriétés dans la même proportion ; qu'il ſe charge d'une plus ou moins grande quantité de *phlogiſtique* & de différentes émanations animales, provenant de ſujets plus ou moins cacochimes relativement à l'état de chaque Negre en particulier.

Les globules du ſang attenués & diviſés dans les vaiſſeaux capillaires des parties les plus éloignées du cœur, ne peuvent, par une telle atmoſphere, être

condenſés & rapprochés dans les poumons : le ſang perd ſes propriétés d'autant plus promptement, que le rapprochement de ſes parties ne peut pas non plus être fait à la ſuperficie du corps par un tel air ambiant.

Les vaiſſeaux relâchés par le concours de tant de cauſes, mais principalement par un air auſſi chaud & auſſi humide, perdent leur action ; le ſang s'épaiſſit, la ſéroſité ne s'y mêle plus ; & ſi le mouvement vaſculaire n'eſt pas augmenté, en un mot, s'il ne ſurvient point de fievre, il forme par ſon ſéjour des ſtaſes, des échimoſes, de vraies lividités, ce qui conſtitue le premier degré du ſcorbut ; les viſceres s'obſtruent, s'élevent, tout le corps prend un très-gros volume par la bouffiſſure générale : c'eſt alors que la triſteſſe & la mélancolie ſi ordinaires dans le ſcorbut portent ces infortunés à deſirer la mort.

Le concours de ces funeſtes cauſes continuant, l'eſprit vital s'affoiblit ; les principes du ſang & des liqueurs en ſtagnation ſe diſſocient, tombent en déliqueſcence ; la pourriture ſe manifeſte & fait des progrès rapides ; les hémorrhagies deviennent fréquentes ; il ſurvient une petite fievre qui n'ayant aucun type, aucun caractere déterminé, eſt erratique ; la bouche devient infecte, les dents ſe noirciſſent & chancelent dans leurs alvéoles, le ſcorbut eſt dans ſon deuxieme degré.

Cette maladie parcourt rapidement ſes tems & ſes périodes ; les parties les plus craſſes & les plus viſqueuſes des humeurs, qui avoient réſiſté dans le deuxieme degré, ſe putréfient, en un mot, le vice gagne leur univerſalité, & le ſcorbut eſt à ſon troiſieme & dernier degré ; delà les douleurs les plus cruelles, ſur-tout pendant la nuit ; la fievre eſt hétique ; les hémorrhagies

deviennent

deviennent de plus en plus fréquentes, le ptyaliſme exceſſif ; les lypothimies & les ſyncopes ſe rapprochent : enfin la ceſſation des fonctions des viſceres & la perverſion totale des humeurs font du malade un gouffre de puanteur.

Les choſes n'en viennent pas là, ſi, dès le commencement du deuxieme degré du ſcorbut, la diarrhée ou la dyſſenterie ſont ſurvenues, toutefois ſuivant l'âge & le tempérament du ſujet; car chez les bilieux dont la conſtitution eſt âcre & chaude, les mélancoliques & les hypocondriaques, le ſcorbut parcourant rapidement ſes tems, eſt bientôt à ſon troiſieme degré; tandis qu'au contraire chez les Negres d'un tempérament ſanguin, d'un caractere peu réfléchi, diſpoſé à la gaieté, lorſque les humeurs ſe ſont fait jour par le fondement, les ſymptomes du ſcorbut ſont en général moins graves ; on obſerve ſeulement que dans

ce cas les dévoiemens ſont extrêmement coliquatifs, & que les malades périſſent dans une maigreur affreuſe.

Les Negres d'une bonne conſtitution ont dans cette maladie moins de ſymptomes du ſcorbut réunis à ceux de la diarrhée & de la dyſſenterie ; la circulation étant moins gênée, le battement des arteres eſt plus régulier & moins convulſif, les mouvemens d'inſpiration & d'expiration ſont plus libres : auſſi peut-on en général débarquer les Negres dyſſentériques dès le jour ou le lendemain que le vaiſſeau a mouillé dans le port, ſans craindre la ſuffocation inévitable lorſqu'on deſcend à terre, dès le jour de leur arrivée, les ſcorbutiques du deuxieme & du troiſieme degrés. On doit prendre pour ceux-ci les plus grandes précautions ; leur donner pendant quelques jours à bord des vaiſſeaux les ſecours qui pourroient leur être adminiſtrés à terre, afin de les mettre en état de

ſupporter leur tranſport qui ne peut être fait ſans occaſionner des mouvemens & des ſecouſſes capables de pouſſer dans les poumons exceſſivement relâchés, une aſſez grande quantité de ſang pour les ſuffoquer à l'inſtant même.

Le régime & le traitement du ſcorbut conviennent abſolument dans cette eſpece de maladie, puiſque, comme je l'ai déja fait remarquer, traiter ſeulement la diarrhée ou la dyſſenterie, ce ſeroit s'attacher à l'effet ſans détruire la cauſe ; c'eſt pourquoi l'on doit établir l'Hôpital des Negres arrivans de la traite, dans les quartiers les plus élevés de la colonie, où l'air eſt plus ſalubre, & principalement près des eaux courantes.

Après l'air, le choix des alimens eſt la choſe la plus importante. Toutes les ſubſtances végétales, fraîches, d'uſage

dans nos cuiſines, conviennent dans cette circonſtance, mais principalement le creſſon auquel on joint le cochléaria, le beccabonga, en un mot, les plantes connues ſous le nom de *cruciferes* ou *plantes animales*. Tous les farineux fermentés, & ſur-tout le riz, produiſent de bons effets. La tortue, ſoit de mer ou de terre, eſt auſſi un excellent antiſcorbutique (18).

On fait uſage de ces alimens ſous diverſes formes ; mais le plus communément ſous celle de bouillons, en obſervant ſur-tout que ces plantes ne doivent point entrer en ébullition avec la chair de tortue, parce qu'une médiocre chaleur ſuffit pour extraire le ſel volatil qui conſtitue leur vertu, & que les chocs réitérés dans les grandes ébullitions détruiſant le mucilage de la tortue, il ne reſteroit alors dans les

(18) *Nota.* Je lui ai reconnu cette qualité jointe à celle d'un très-bon reſtaurant.

bouillons que la terre groſſiere, & les ſels fixes qui n'étant plus combinés avec cette portion mucilagineuſe ou terre ſubtile deviendroient extrêmement âcres, car c'eſt cette même combinaiſon des principes extractifs de la tortue, qui conſtitue leur propriété antiſcorbutique (19). Le bouillon retiré du feu, on y jette les plantes, & on les laiſſe infuſer ſur les cendres chaudes environ une demi-heure.

Après les accidens diſſipés, on ſoutient l'eſtomac des malades avec un peu de vin ; & ſuivant l'indication, on les fait vomir avec l'ypécacuanha, quoique dans cette eſpece de dyſſenterie, plus encore que dans toute autre, on doive s'impoſer de ne point faire

(19) Les exemples de guériſons de ſcorbutiques retardées faute d'avoir pris ces précautions, ne laiſſent aucun doute à cet égard. On ne ſauroit donc trop recommander de faire les bouillons à petit feu ; le plus convenable ſeroit le bain-marie.

uſage d'*opium*, & des préparations dans leſquelles entre ce remede. On peut cependant ſe permettre, le ſoir, pour calmer les douleurs & fortifier les entrailles, l'uſage d'un demi-gros ou d'un gros de thériaque délayé dans un demi-verre de vin ; on peut auſſi, ſuivant les circonſtances, faire prendre cette même quantité de thériaque en bol, en y ajoutant trois ou quatre grains de camphre, avec un ou deux grains de muſc, & quelquefois davantage.

Jusqu'a ce que les ſymptomes de putridité ſoient diſſipés, on peut, bien que ce ſoit contre l'uſage ordinaire, employer les citrons, les limons, les oranges, & même en aromatiſer les ſubſtances alimentaires, ainſi que dans le ſcorbut qui n'eſt point accompagné de flux de ventre.

S'il ſurvient quelques ſymptomes de malignité, on fera uſage d'éther

vitriolique, plus ou moins répété, ſuivant la violence des accidens : on en peut donner de quinze à vingt gouttes, & même quelquefois juſqu'à trente-ſix, dans une cuillerée de vin ou autre *menſtrue* convenable. On ſuppléera à l'éther par la liqueur minérale anodine d'Hoffman, avec la précaution d'augmenter la doſe de moitié, parce que cette préparation n'eſt qu'un éther affoibli, & qu'elle n'eſt calmante qu'en proportion des parties éthérées qu'elle contient.

Dès le milieu du deuxieme degré du ſcorbut ordinaire, principalement dans les pays chauds, la peau des extrémités eſt un peu froide, un tant ſoit peu huileuſe & déſagréable au toucher ; au contraire, dans la diarrhée & la dyſſenterie ſcorbutique, la peau s'étant reſſerrée, devient ſeche, écailleuſe ; c'eſt pourquoi l'on doit laver les Negres qui en ſont attaqués, avec de l'eau

tiede, & ne négliger aucun des moyens capables de rétablir la tranſpiration inſenſible dont la ſecrétion & l'excrétion ont été ſuſpendues, & même arrêtées, en proportion du nombre des ſelles, de la quantité des déjections, du degré de colliquation des humeurs & du tempérament du malade.

Espérer de réchapper les Negres de cette eſpece de dyſſenterie, en les laiſſant nuds ou preſque nuds, en les faiſant coucher ſur des nattes étendues par terre, ſoit dans les caſes qui leur ſont deſtinées, ou dans les hangards ſervant d'hôpitaux, comme cela ſe pratique trop ſouvent, ſe ſeroit s'abuſer; il faut leur faire conſtruire des cadres à pieds, garnis de cordages, propres à recevoir des matelas de coton, fort commun dans toutes nos colonies; & au défaut de matelas, leur donner au moins des paillaſſes bien entretenues: il ſeroit encore très-avantageux d'y

ajouter des chemiſes, de gros draps & des couvertures qui ſerviroient ſeulement aux Negres malades. Chaque grand propriétaire devroit avoir ſur ſon habitation un hôpital, pourvu & entretenu de tous ces objets indiſpenſables pour le ſalut de ſes eſclaves; & ſi quelqu'un m'objectoit qu'un tel établiſſement entraîneroit une trop grande dépenſe, je répondrois que la conſervation de vingt, trente, quarante, & même juſqu'à cinquante Negres qu'il perd chaque année, le dédommageroit au-delà de toute proportion. Tout Negre malade auroit droit aux mêmes ſecours, parce que le conſerver eſt à la fois un acte d'humanité de la part du propriétaire, & une augmentation à ſa fortune.

Lorsque les ſymptomes du ſcorbut ont entiérement diſparu, cette maladie rentre dans la claſſe de la diarrhée & de la dyſſenterie ordinaires, parvenues

à leur dernier tems ; conſéquemment, le traitement doit être le même, en obſervant de n'uſer qu'avec la plus grande circonſpection des aſtringens, tels que le *diaſcordium*.

DES MALADIES
VERMINEUSES.

NOUS avons déja obſervé qu'à l'ouverture de tous les cadavres des Negres, morts de maladie quelconque, dans pluſieurs colonies, l'on trouve les inteſtins farcis de vers, qui doivent leur exiſtence à la nourriture inſipide, non fermentée, muqueuſe, à laquelle ils ſont bornés.

DANS les maladies vermineuſes, les Negres ſont ſans appétit, ou lorſqu'ils en ont, il eſt exceſſif; la langue eſt très-chargée d'un limon ordinairement blanchâtre; ils ont des nauſées, le pouls eſt petit & vacillant, le ſommeil interrompu; ils ont communément les yeux à demi ouverts, des ſoubreſauts légers les réveillent ſouvent; ils ſentent quelquefois des démangeaiſons aux narines, & le ventre eſt bouffi.

Dans la maladie ſimplement verminеuſe des Negres, il ſurvient quelquefois de la fievre, qui devient alors preſque toujours putride ; lorſqu'il n'en ſurvient point, & que l'on n'a pu parvenir à détruire les vers, ils ſont ſujets à tomber dans une langueur ou mélancolie qui les porte au découragement.

Cette maladie ne préſente aucun danger, lorſqu'elle n'eſt point accompagnée de fievre ; & quand il y en a peu, on en vient aiſément à bout. Moins les ſymptomes ſont multipliés, plus la guériſon eſt aiſée ; plus le ſujet eſt fort, & moins on a de peine à détruire la cauſe : l'expérience prouve que les Negres les plus foibles y ſont le plus expoſés, ainſi qu'à la récidive.

Il arrive quelquefois que les vers enlevent l'enduit de l'eſtomac & des inteſtins, en détruiſent le velouté, ce qui ne peut ſe faire ſans exciter des

douleurs très-violentes : on trouve même dans pluſieurs cadavres, la ſubſtance des inteſtins percée d'outre en outre, tachée en pluſieurs endroits & conſidéblement épaiſſie.

Je ne parle ici que de la maladie vermineuſe ſimple, qui n'eſt point ordinairement accompagnée d'une fievre réglée ; les autres doivent être rapportées aux fievres putrides pour le traitement.

Dans cette maladie, les vomitifs produiſent de fort bons effets, & je préfere dans ce cas l'uſage du tartre ſtibié, parce que l'obſervation m'a appris que toutes les préparations antimoniales ſont efficaces contre les vers ; j'emploie pour boiſſon, les infuſions de camomille, de mélilot, l'eau de chiendent, même la limonnade, & l'eau bouillie avec le mercure crud. Je purge de jour à autre ordinairement avec

quelques draſtiques, corrigés par les ſels neutres, mêlés avec le ſemen-contra, ou le mercure doux, ſublimé ſix fois (20). [Voyez la formule ci-deſſous]. Je fais même prendre l'un & l'autre de ces remedes antivermineux dans les intervalles des purgatifs; & quand la cauſe eſt détruite (ce qu'on

---

(20) Le *ſemen-contra* à la doſe d'un gros, le mercure doux à la doſe de huit grains pour les adultes.

FORMULE.

Prenez Jalap,	demi-gros.
Crême de tartre,	demi-gros.
Semen-contra,	demi-gros.

Incorporez avec ſuffiſante quantité de ſyrop de fleur de pêcher, ou à ſon défaut avec le ſyrop de ſucre, ou même avec la premiere conſerve.

Cette formule eſt pour les ſujets d'un tempérament ordinaire; elle doit être variée ſelon l'âge & les circonſtances. Pour les enfans, par exemple, & pour les ſujets extrêmement foibles, la moitié ſuffit: pour les tempéraments forts, vigoureux, & ſur-tout pour les ſujets gras, on double la doſe ci-deſſus. Nous n'avons pas beſoin d'indiquer qu'entre ces trois formules il y a différentes nuances que le Praticien doit ſaiſir.

obſerve aiſément par le meilleur état du malade, & parce qu'il ne rend plus de vers), on le met à l'uſage des amers, pour diſſiper la diſpoſition des premieres voies à la reproduction des vers.

PENDANT tout le traitement, il eſt eſſentiel de nourrir les malades avec des ſubſtances ſeches, un peu ſalées, & de leur faire boire un peu de vin.

DES MALADIES DE LA POITRINE.

ON divise les maladies de poitrine en aiguës & en chroniques, en celles qui affectent la substance du poumon, & en celles qui attaquent les autres parties du thorax.

JE ne traiterai point ici de toutes les maladies qui affectent, soit les poumons, soit le thorax, je n'ai pour objet que celles qu'on observe principalement chez les Negres.

PRESQUE toutes les maladies aiguës des poumons sont en général inflammatoires; mais par les causes déja indiquées, elles proviennent plutôt chez les Negres, d'un engorgement visqueux, qui embarrasse la substance des poumons, que d'une véritable inflammation; c'est

c'eſt pourquoi leur maladie aiguë, la plus ordinaire en ce genre, eſt une eſpece de fauſſe péripneumonie, tenant beaucoup de la nature des putrides.

Elle affecte plus communément les Negres qui travaillent aux habitations : les Negres domeſtiques en ſont rarement attaqués, par la raiſon qu'ils vivent preſque comme les Blancs.

Je ne parlerai point ici de la vraie péripneumonie, non plus que des autres maladies vraiment inflammatoires, très-rares les unes & les autres chez les eſclaves ; je me bornerai à parler de la fauſſe péripneumonie, maladie très-fréquente parmi les Negres, & qui differe beaucoup de la fauſſe péripneumonie, connue en Europe.

Cette maladie ſe préſente quelquefois ſous la forme de la vraie péripneumonie, & dégénere fréquemment en

chronique, de maniere que les maladies aiguës du poumon peuvent ſe réduire à la fauſſe péripneumonie, & les chroniques à celles qui ſe terminent par ſuppuration.

DE LA FAUSSE PÉRIPNEUMONIE PARTICULIERE *AUX NEGRES.*

LA fauſſe péripneumonie, *peripneumonia notha*, differe de la vraie, en ce que celle-ci eſt une inflammation pure & ſimple des poumons, accompagnée de fievre continue & aiguë, avec un pouls plein, fort & égal; une douleur gravative très-vive, en forme de point de côté; un crachement de ſang fleuri ou de matieres ſanguinolentes, plus ou moins chargées; une grande difficulté de reſpirer, & une toux plus ou moins fréquente & incommode.

DANS la fauſſe péripneumonie, au contraire, la fievre eſt à peine marquée dans les premiers tems, le pouls eſt

ſouvent inégal; les malades ſont plus accablés, le viſage eſt plus bouffi que haut en couleur (21), le point de côté eſt moins vif, le crachement de ſang plus rare & toujours mêlé; la langue eſt moins ſeche & plus chargée; en un mot il y a beaucoup de ſignes qui caractériſent la putreſcence & l'engorgement humoral; & quoique la douleur ſoit moins aiguë, l'étouffement eſt auſſi grand que dans la vraie péripneumonie; ce qui diſtingue cette fauſſe péripneumonie de celle d'Europe, dans laquelle l'étouffement eſt toujours beaucoup plus grand, que dans la vraie péripneumonie, & va ſouvent juſqu'à la ſuffocation.

Les exercices violens auxquels les Negres ſont aſſujettis; les injures du tems dont ils peuvent à peine ſe garantir; le paſſage fréquent du froid au chaud, & du chaud au froid, les

(21) Leur couleur noire change en effet; leur viſage devient d'un rouge cuivré.

expoſent néceſſairement aux accidens produits par le flux & reflux des tranſpirations cutanées & pulmonaires. En effet, lorſque la tranſpiration pulmonaire eſt augmentée par un grand mouvement ou une chaleur conſidérable, ſi elle vient à être ſupprimée tout-à-coup par le froid, l'humidité ou une boiſſon froide, il ſurvient un engorgement propre à exciter la phlogoſe qui, ſelon la diſpoſition du ſujet, la quantité & la qualité de ſes humeurs, eſt ſuivie de différens effets ; rhumes, catharres, coqueluches, pleuréſie, pleuvropéripneumonie, vraie péripneumonie, fauſſe péripneumonie, *&c.*

La ſuppreſſion de la tranſpiration cutanée produit ſur les différentes parties du corps les mêmes effets, relativement à l'engorgement & à l'inflammation ; elle augmente l'intenſité de la cauſe qui enflamme le poumon, en ce que preſque toujours l'une & l'autre

tranſpiration ſont en même tems arrêtées.

Appliquons maintenant aux Negres cette cauſe de phlogoſe & d'engorgement au poumon, relativement à la diſpoſition & à la qualité de leurs humeurs; on verra aiſément que par leur maniere de vivre, leur ſang doit être appauvri & diſpoſé à l'alkaleſcence; que les ſolides, quoique peut-être par cela plus irritables, ont cependant moins de ton & de force; d'où il réſulte que les engorgemens qu'ils éprouvent, doivent moins tenir de l'inflammation, que de la putreſcence, conſéquemment qu'ils ſont moins ſujets à la vraie péripneumonie; ce que l'obſervation confirme.

La péripneumonie dont nous parlons, differe encore de celle qu'on appelle généralement fauſſe-péripneumonie, en ce que la premiere n'eſt pas très-dan-

gereuſe, lorſqu'elle eſt traitée méthodiquement ; au lieu que celle-ci l'eſt même beaucoup plus que la vraie péripneumonie.

Celle dont nous parlons a encore un caractere particulier, c'eſt que les crachats & la toux ſont plus aiſés dans le commencement de la maladie, les ſymptomes peu urgens, de ſorte qu'on pourroit préſumer qu'elle n'aura point de ſuite ; les crachats annoncent ſouvent le degré de putreſcence des humeurs, alors ils ſont jaunâtres ou teints de différentes couleurs.

Cette maladie offre néanmoins quelques dangers, tels que ceux qui dépendent de l'alkaleſcence des humeurs ou des impreſſions graves qu'elle peut laiſſer, & qu'elle laiſſe en effet dans la ſubſtance des poumons, principalement lorſqu'elle eſt mal traitée.

Mais quand il n'y a ni excrétions, ni déjections, que la toux eſt fréquente & incommode, l'expectoration difficile, les crachats teints de différentes couleurs, puants & noirs ; ſur-tout lorſque la tête ſe prend, que la reſpiration eſt de plus en plus gênée, le malade eſt dans le plus grand danger.

Le traitement de cette maladie exige d'autant plus de circonſpection, qu'elle ſe montre ſous une apparence trompeuſe, & que la maladie elle-même varie en raiſon des ſujets, de l'intenſité & de la putreſcence ; quelquefois elle eſt précédée d'un accès de fievre aſſez violent, qui dure vingt-quatre heures ; d'autres fois les ſymptomes ſont très-légers, comme nous l'avons déja obſervé, & la fievre eſt à peine marquée.

C'est d'après ces obſervations que l'on doit être dans les premiers tems fort réſervé ſur le choix des moyens à

employer, principalement ſur la ſaignée, qui produit ſouvent les effets les plus pernicieux; car la force vitale étant, pour ainſi dire, entiérement en défaut chez les Negres attaqués de cette maladie; il eſt plus néceſſaire de réveiller l'oſcillation des vaiſſeaux, que de l'affoiblir par des ſaignées; auſſi voyons-nous la plupart de ceux chez leſquels le ſang n'a point été ménagé, tomber dans des maladies chroniques qui les menent inſenſiblement au tombeau; telles que la ſuppuration des poumons ou la phtyſie pulmonaire.

Ce n'eſt pas qu'on doive abſolument exclure la ſaignée dans le traitement de cette maladie; mais hors les cas d'une fievre continue très-forte, d'un étouffement très-conſidérable, & des ſignes manifeſtes d'inflammation (ce qui eſt fort rare ici), on peut preſque toujours s'en paſſer.

J'AI fait la même obſervation ſur l'uſage inconſidéré & trop précipité des purgatifs, qui troublent les criſes que la nature cherche à préparer pour l'expulſion de l'humeur morbifique, & auxquelles il faut un certain tems pour achever cette opération.

La foibleſſe du pouls, l'abattement des malades, exigent bien plutôt des remedes un peu animés, & propres à donner aux vaiſſeaux le ton néceſſaire pour produire la coction de l'humeur morbifique; ainſi, contre l'uſage ordinaire, il convient de mêler aux inciſifs, les aromatiques légers, pour réveiller l'oſcillation & diviſer l'humeur engorgée dans la ſubſtance du poumon : la fleur de camomille, de ſureau, de mélilot, l'écorce de citron, fourniſſent par une légere infuſion dans l'eau, une boiſſon aromatique & légérement inciſive; mais de tous les moyens, le plus puiſſant, le mieux indiqué, & celui qui

attaque directement les cauſes de cette maladie, eſt le tartre ſtibié : ce remede agit comme inciſif, conſéquemment il diviſe l'humeur engorgée ; par la ſecouſſe qu'il produit, il donne plus de jeu à la ſubſtance vaſculaire du viſcere affecté, & opere alors un dégorgement favorable des ſucs impurs, renfermés dans les premieres voies, qui ſont le foyer de la complication putride.

Je crois même, pour cette raiſon, qu'il ſeroit avantageux, après le premier effet de ce remede, comme vomitif, de le continuer comme altérant & à la plus petite doſe, pourvu toutefois qu'il ne dévoie pas le malade (22) ; on

(22) On ne ſauroit être trop circonſpect à cet égard ; à Paris, comme dans les Colonies, l'on abuſe étrangement de cette adminiſtration de l'émétique à petite doſe. Je l'ai vu employer dans les vraies inflammations de la poitrine, au commencement & dans le progrès de ces maladies. Ce qu'il y a de plus révoltant pour tout Médecin inſtruit, c'eſt de voir porter l'abus de ce remede juſqu'à exciter pluſieurs ſelles par jour,

peut cependant lui ſubſtituer le ſoufre doré d'antimoine, le kermès minéral,

---

même le dévoiement ; les crachats diminuent, l'oppreſſion augmente en proportion de la quantité des évacuations, & quelquefois la ſuppreſſion ſubite de l'expectoration cauſe un engorgement ſi prompt dans les poumons, que les victimes de cette groſſiere ignorance meurent ſuffoqués dans les vingt-quatre heures. Mais comme les gens de l'Art qui s'obſtinent à provoquer ces évacuations, rencontrent quelquefois des Médecins inſtruits qui leur démontrent la néceſſité abſolue des remedes oppoſés, tels que la ſaignée, il arrive que faiſant uſage des uns & des autres en même tems, le malade ne meurt pas toujours de la ſuffocation, une portion de l'humeur ſe fixe dans la ſubſtance des poumons, d'où ſuit la ſuppuration telle que les tubercules, la vomique ou la phtyſie pulmonaire, qui ne laiſſe ſouvent au malade qu'une vie languiſſante, bientôt terminée par la mort.

Juſqu'à préſent je n'ai point vu de ſuppuration des poumons à la ſuite de la fluxion de poitrine, vraie ou fauſſe, qui n'ait eu pour cauſe le mauvais traitement, mais ſur-tout l'abus de l'émétique à petite doſe, ou autres évacuans, tels que les apozemes, dans leſquels entrent les ſels neutres de Glaubert, ou végétal, avec quelques grains de tartre ſtibié.

J'ai été pluſieurs fois conſulté dans des cas ſemblables où, pour opérer la guériſon, il s'agiſſoit uniquement de ne pas s'oppoſer à la ſecrétion & à l'excrétion

& l'ypecacuanha auſſi à petite doſe : les circonſtances décident ſur la préférence.

Le kermès minéral a un avantage très-grand ſur les autres médicamens, même ſur l'émétique ; ſon uſage eſt plus facile & plus ſûr ; il eſt d'ailleurs conſacré à cette maladie : mais il faut obſerver que celui qui eſt préparé par

---

des crachats : mais pour cet effet, il falloit ſuſpendre les remedes évacuans, ce que l'on obtient difficilement des gens de l'Art, partiſans de ces ſortes de remedes, qui ne manquent jamais de voir dans les maladies les plus ſimples des complications ſans fin, telles, par exemple, que la putridité, complication que je n'ai jamais vu exiſter dans les inflammations vraies.

Enfin j'ai vu des perſonnes de la meilleure ſanté avoir la manie de ſe purger par précaution, & qui ne pouvoient reſpirer le ſoir & le lendemain de la médecine. J'en ai vu mourir auſſi de la maladie que les purgatifs de précaution déterminoient. Ces remedes font ſouvent dégénérer les plus ſimples rhumes en fluxions de poitrine, maladie qui, lorſque les purgatifs ſont continués, conduit à la ſuppuration des poumons & à la mort.

la voie humide (23), eſt le ſeul dont on puiſſe attendre un bon effet.

L'APPLICATION des véſicatoires eſt une des indications qu'il faut remplir de bonne heure dans les premiers tems, en les appliquant aux jambes ou aux cuiſſes, & en entretenant la ſuppuration; on procure une dérivation favorable qui empêche les effets pernicieux de l'engorgement qu'on cherche à détruire par toutes ſortes de moyens. J'ai vu quelquefois le véſicatoire appliqué au thorax ſur l'endroit douloureux, produire de merveilleux effets ; on ſent

(23) A la doſe de deux à trois grains dans les vingt-quatre heures, bien mêlé avec quatre onces de lait d'amandes, dix-huit grains de gomme adragante & ſuffiſante quantité de ſucre pour lui donner la conſiſtance de looc, à prendre toutes les heures par cuillerées. On aura attention de bien triturer le kermès avec trois gros de ſucre & les dix-huit grains de gomme adragante, à quoi on ajoutera peu-à-peu les quatre onces de lait d'amandes ; ſeize amandes ſuffiſent ordinairement pour quatre onces d'émulſion.

qu'il faut avoir une pleine conviction que la maladie n'eſt point une vraie péripneumonie, c'eſt-à-dire, qu'il n'y a pas une grande inflammation au poumon ; car dans cette circonſtance, ce moyen, loin d'être utile, deviendroit très-dangereux.

En général on tire peu de fruit des potions huileuſes ; & quoique la plupart des Médecins reconnoiſſent leur inutilité, & qu'il ſoit conſtant qu'elles produiſent quelquefois des effets nuiſibles, ſur-tout dans les pays chauds, on ne laiſſe cependant pas que de les y prodiguer dans les maladies de poitrine, ce qui eſt très-mal entendu. Il eſt pourtant néceſſaire d'en faire prendre quelques cuillerées, moins relativement à leur propriété médicinale, que pour ſervir de véhicule à certains remedes, tels que le kermès, le ſoufre doré d'antimoine, leſquels ne ſe mêlent bien que dans les huileux ; & le camphre qui ſe

mêle également bien avec les huileux comme avec les ſpiritueux.

Lorsque l'expectoration eſt bien établie, que le malade reſpire facilement, que les évacuations en tout genre n'ont plus de ſigne de crudité, & que la nature s'explique par différentes criſes, aux tems marqués pour la coction, (ce qui eſt plus ou moins long, ſelon la nature, la complication & la force de la maladie), on doit uſer modérément des inciſifs; & c'eſt le moment où il faut examiner ſi quelques doux laxatifs ne ſeroient pas indiqués.

Il faut auſſi diſtinguer dans cette maladie, les criſes de l'humeur engorgée, fixée à la poitrine, qui ſont les plus promptes, & qui s'operent par les crachats, d'avec celles qui ſe font par la ſueur & par les évacuations du bas-ventre; car il peut arriver que les crachats annoncent la coction de l'humeur

à expectorer, tandis que les autres évacuations ſont encore crues ; alors la maladie de la poitrine eſt jugée, mais la fievre putride, dont les criſes ſont plus lentes, ne l'eſt pas ; & quoique la complication n'exiſte plus, il eſt pourtant eſſentiel d'être attentif à l'une & à l'autre ſortes de criſe, parce que les accidens de l'humeur putride pourroient bien réveiller ceux de la poitrine. Rien n'eſt plus délicat que la purgation dans toute eſpece de maladie de poitrine ; on peut par ſon effet arrêter ſubitement l'expectoration, & tuer ſur le champ le malade ; nous n'en ayons que trop d'exemples : cependant dans cette maladie, chez les Negres, ce moyen eſt moins dangereux, parce qu'il peut agir ſur la quantité des matieres nuiſibles contenues dans les premieres voies, ou qui s'y portent facilement ; mais on ne doit l'employer que vers le ſeptieme ou le huitieme jour ; & lorſque l'on a, comme nous l'avons dit, des ſignes de coction.

QUAND la maladie réſiſte aux moyens que j'ai indiqués, & qu'il n'y a encore aucuns ſignes de coction, le ſeptieme ou le huitieme jour, il faut alors inſiſter ſur la boiſſon, les inciſifs & la ſuppuration des véſicatoires. Il arrive communément que l'humeur ſe partage, & qu'il ſurvient au bout de quelque tems des ſelles abondantes, ou des ſueurs ou des urines bien chargées, qui terminent la maladie, quoiqu'on n'ait pas eu du côté des crachats, les ſignes favorables que nous avons annoncés. Dans tous ces cas, il faut laiſſer agir la nature pendant quelque tems, l'aider même s'il en eſt beſoin, & enſuite en venir à l'uſage des laxatifs, qu'il faut réitérer ſuivant les circonſtances.

LORSQUE la maladie ſe prolonge, que les accidens augmentent, les malades ſuccombent quelquefois; & lorſqu'elle n'eſt pas terminée du quatorze au dix-ſept, il eſt à craindre qu'il ne ſe forme

un abcès dans la ſubſtance du poumon, dont les ſymptomes ne tardent pas à paroître.

A la vérité, cet accident arrive rarement lorſque la maladie a été bien traitée ; c'eſt ſur-tout à l'uſage inconſidéré de la ſaignée & des purgatifs, qu'on doit l'attribuer.

Je détaillerai dans le Chapitre ſuivant, les différens phénomenes de la ſuppuration des poumons, qui eſt la ſuite de la péripneumonie des Negres.

DE LA SUPPURATION DES POUMONS, PARTICULIERE *AUX NEGRES.*

LORSQUE les liqueurs engorgées dans la ſubſtance des poumons, pendant le cours de la péripneumonie, n'ont pas été broyées & atténuées par les forces de la nature, au point de débarraſſer ce viſcere, & de former une prompte réſolution, elles changent de qualité par leur ſéjour, & deviennent une ſubſtance âcre & irritante, qui corrode bientôt les parties ſolides & produit diverſes maladies du poumon.

CES maladies commencent toujours par une eſpece d'abcès, qui ſe préſente ſous différentes formes. Dans les unes, les parties ſolides qui ſe ſont briſées &

tournées en ſuppuration, ont laiſſé une telle circonſcription à l'abcès, que le tiſſu cellulaire en fait les parois, & que l'abcès contenu dans cette eſpece de ſac, forme ce qu'on appelle une *vomique ;* dans d'autres, la circonſcription n'étant pas uniforme, & la matiere purulente étant d'une nature plus âcre, il s'établit promptement un *ulcere ;* dans quelques autres enfin, la matiere engorgée, long-tems retenue dans les poumons, ſe termine par de petits dépôts lents, qui produiſent dans le lieu affecté, une ou pluſieurs tumeurs qu'on nomme *tubercules*, qui, avec le tems ; deviennent autant de petits abcès ; & ſouvent cette humeur fait dégénérer la maladie en phtyſie pulmonaire.

De ces trois terminaiſons, la premiere eſt très-commune parmi les Negres, & ſouvent très-funeſte. La ſeconde eſt beaucoup plus fâcheuſe, mais elle eſt auſſi plus rare ; la troiſieme

enfin eſt beaucoup moins dangereuſe que les deux autres.

Les ſignes qui annoncent la ſuppuration au poumon à la ſuite de la fauſſe péripneumonie, ſont 1°. l'abſence de ceux qui devroient annoncer la réſolution de cette maladie; 2°. le défaut de criſes; 3°. quelques friſſons irréguliers vers la fin du terme ordinaire; 4°. la gêne dans la reſpiration qui augmente chaque jour; 5°. enfin la continuation de la fievre qui prend le caractere de fievre lente.

Les cauſes particulieres qui font dégénérer la fauſſe péripneumonie dans les Negres ſont la foibleſſe du ſujet, le mauvais traitement & l'appauvriſſement des humeurs : nous avons déja obſervé que ces trois cauſes doivent néceſſairement déranger la nature dans ſes opérations, conſéquemment avoir diverſes ſuites fâcheuſes.

De quelque maniere qu'on enviſage

la ſuppuration des poumons, c'eſt toujours une maladie grave, ſous laquelle la plupart des Negres ſuccombent. L'ulcere au poumon n'eſt ſuſceptible d'aucune guériſon ; les tubercules au contraire lents à ſe former & à entrer en ſuppuration, offrent un eſpoir d'autant mieux fondé, qu'on a le tems de travailler à les détruire ; ils font d'ailleurs eux-mêmes, lorſqu'ils viennent à ſuppurer, un point circonſcrit de ſuppuration, au moyen duquel le tubercule s'épuiſe de la matiere dont il étoit formé, & laiſſe le malade tranquille juſqu'à ce qu'un nouvel amas de matiere le faſſe rentrer en ſuppuration, ou en établiſſe de nouveaux. Le malade eſt ordinairement ſans fievre ; elle ne ſurvient jamais que lorſque le pus commence à ſe former dans le tubercule, & elle diſparoît lorſque le tubercule eſt vuidé.

QUANT à la vomique, elle augmente ſenſiblement chaque jour avec la fievre ;

la difficulté de reſpirer eſt telle qu'elle va quelquefois juſqu'à l'étouffement ; elle ſe termine par la crevaſſe qui devient très-dangereuſe, & ſuffoque les malades qui n'ont pas la force d'expectorer, ou qui ne ſont pas ſecourus dans ce moment preſſant ; j'ai employé avec ſuccès dans ce cas la thériaque, & le plus ſouvent l'éther vitriolique depuis un ſcrupule juſqu'à un gros. Au ſurplus la vomique, ainſi que le tubercule, dégénere quelquefois en ulcere.

On diſtingue ces trois ſortes de ſuppuration au poumon, par les caracteres qui leur ſont propres.

Dans la vomique, comme nous l'avons dit, la reſpiration eſt difficile, & le devient de plus en plus, à meſure que le ſac s'emplit ; la fievre augmente ; elle a moins le caractere de fievre lente ; les friſſons ſont plus rares ; la toux eſt en quelque maniere graſſe, en

forme de quinte ; les malades ſont obligés d'être couchés preſque aſſis ſur le dos, & ſur le côté affecté.

Les tubercules ſe reconnoiſſent, lorſque, dans le cours de la maladie aiguë, il n'y a eu aucuns ſignes de coction, lorſque la reſpiration eſt un peu gênée, qu'il ſurvient une petite toux ſeche, & que la fievre eſt médiocre, & quelquefois peu ſenſible.

Quant à l'ulcere au poumon, quoiqu'il ſoit extrêmement rare immédiatement après la péripneumonie, il eſt pourtant des cas où l'humeur épanchée eſt ſi corroſive, qu'elle produit preſqu'auſſitôt un ulcere ; dans d'autres circonſtances, il ſe forme par la réunion de pluſieurs petits abcès qui, lorſqu'ils s'ouvrent, dégénerent auſſi en ulceres, ſur-tout lorſque les ouvertures n'ont pas d'iſſue vers les troncs principaux des bronches.

Les tubercules parvenus à leur maturité, produiſent le même effet, quand ils ne ſont pas ſitués de maniere à laiſſer paſſer librement le pus qu'ils contiennent : il en eſt de même de la vomique, dont je vais donner la curation, ainſi que celle des tubercules, avant de paſſer aux ſignes propres de l'ulcere au poumon.

La cure de la vomique dépend preſque toujours entiérement de la crevaſſe de l'abcès & de la ſortie du pus par l'expectoration ; les malades courent grand riſque d'être ſuffoqués en ce moment, ſoit qu'ils n'aient pas la force de donner à la poitrine une ſecouſſe propre à la débarraſſer de cette matiere étrangere, ou que l'abcès ſoit ſitué profondément, & que le pus ait peu d'iſſue : dans l'un & l'autre cas, l'Art peut venir à leur ſecours ; 1°. en adminiſtrant quelques cordiaux qui raniment l'action des vaiſſeaux ; 2°. en déterminant la crevaſſe

par un vomitif ; 3°. en mettant les malades dans la ſituation la plus convenable pour vomir ; 4°. enfin en donnant d'avance (ſur-tout lorſque l'on a prévu que l'abcès eſt ſitué profondément) des béchiques relâchans qui facilitent l'extenſion des tuyaux bronchiques.

Le pus amaſſé dans un ſeul foyer s'étant fait jour, le malade n'eſt pas encore hors de danger. Souvent le ſac ſe remplit, ſouvent il ſe déchire en pluſieurs points par leſquels la matiere purulente s'étend de plus en plus dans la ſubſtance du viſcere : dans le premier cas, la vomique revient, & dans le ſecond, l'ulcere eſt à craindre. Pour éviter ces inconvéniens, l'on emploie les balſamiques, les pilules de Morton, le baume de Tolu, & principalement le lait.

Le lait peut être employé comme aliment & comme médicament. L'un

& l'autre moyens en même tems m'ont très-bien réuſſi. Comme remede, on le donne une ou deux fois par jour, mêlé avec des plantes déterſives ou aromatiques.

Les tubercules ſont, comme il a été dit, de petites tumeurs endurcies, formées par le dépôt de l'humeur morbifique ; ils ſe changent, plutôt ou plus tard, en petits abcès, que le malade crache le plus ſouvent avec facilité, mais qui ſe régénerent de même, quelquefois auſſi ils dégénerent en ulceres. Lorſqu'on s'eſt apperçu de la préſence de ces tumeurs, l'Art offre plus de moyens pour leur deſtruction, que dans les autres eſpeces de ſuppuration aux poumons, en ce que les balſamiques & les inciſifs peuvent diviſer l'humeur engorgée : c'eſt-là le cas d'employer le kermès minéral enveloppé dans le beurre de cacao ; l'ypécacuanha châtié, donné à petites doſes, & enveloppé

de même, les pillules balſamiques de Morton, l'oximel ſimple & ſcilliti-que, *&c.*

Mais il n'eſt pas toujours poſſible, à la ſuite des maladies aiguës, d'employer ces différens ſecours, parce que la nature eſt ſouvent épuiſée, ſoit par la force de la maladie, ſoit par les remedes : il eſt donc eſſentiel de commencer par ranimer les malades, tant en les nourriſſant, qu'en leur donnant quelques médicamens toniques, qui mettent le corps en état de ſupporter l'action de ceux dont nous venons de parler.

L'on parvient quelquefois par ces moyens à détruire les tubercules, mais le plus ſouvent ils ſe terminent par ſuppuration. Les ſignes de cette ſuppuration ne ſont point équivoques ; la toux augmente & devient très-fréquente ; la fievre eſt plus marquée, il y a des friſſons ; & tout cela ſe termine au bout

de quelques jours par un crachement purulent.

Les tubercules ſuppurent ou ne ſuppurent point ; dans le premier cas, les moyens indiqués pour la vomique ſont utiles ; dans le ſecond, il faut employer ceux que je viens de détailler. Mais lorſqu'au bout d'un certain tems, il ne paroît plus de crachats purulens, on a encore à craindre la formation de nouveaux tubercules, ou la ſuppuration de quelques autres déja exiſtans. On reconnoît ce danger à la continuation des ſymptomes qui ont d'abord annoncé la préſence des tubercules ; & c'eſt-là le cas d'inſiſter ſur les moyens propoſés.

Les tubercules ſuppurans ne s'épuiſent pas toujours, alors ils dégénerent plus ou moins promptement en ulceres.

A tous les ſignes que j'ai remarqué

être pathognomoniques de la vomique & des tubercules, ſe joignent quelquefois la ſueur nocturne & le dévoiement colliquatif; ſymptomes qui ont ſouvent fait regarder ceux qui en étoient attaqués, comme affectés de la phtyſie pulmonaire.

Ces deux accidens n'arrivent jamais dans l'une & l'autre de ces maladies, que par une diſpoſition particuliere des humeurs qui tend à leur diſſolution, & qui rend l'état des malades beaucoup plus grave, en les faiſant ordinairement tomber dans la phtyſie pulmonaire; mais il ne faut pas confondre l'ulcere au poumon avec la vomique & les tubercules, quoique la ſueur nocturne & le dévoiement ſe trouvent joints à ces deux dernieres maladies : cette erreur ſeroit d'autant plus fâcheuſe, qu'on a coutume d'abandonner les pulmoniques comme incurables.

L'ULCERE au poumon a ſes ſignes pathognomoniques, & ſe diſtingue facilement de la vomique & des tubercules. Voici quels en ſont les ſymptomes: le malade a une petite toux ſeche & continuelle, accompagnée d'une fievre lente qui, dans les vingt-quatre heures, a pluſieurs exacerbations, & que le friſſon accompagne toujours; les quintes de toux ſont très-violentes, ſur-tout pendant le friſſon; les malades crachent une matiere épaiſſe, jaunâtre, & tirant ſouvent ſur le verd, mêlée d'un pus ſanieux; la poitrine eſt ſerrée, la reſpiration difficile; il y a un ou pluſieurs points douloureux qui excitent un ſentiment de déchirement ou de brûlure; les nuits ſont très-fâcheuſes; les malades ont une ſueur conſidérable avec de l'inſomnie, la toux devient affreuſe & ſeche; le matin, les accidens ſe calment un peu, le dévoiement ſurvient & dure toute la journée; les matieres que l'on rend ſont ſéreuſes, d'une exceſſive puanteur,

&

& cauſent le plus ſouvent des coliques & des épreintes très-vives ; la langue eſt ordinairement rouge, ſeche ; l'altération eſt grande ; il n'y a point d'appétit, ou la faim eſt déſordonnée ; l'étouffement & la toux deviennent inſupportables après le manger ; & l'amaigriſſement qui ſurvient eſt ſi grand, qu'à peine ſe doute-t-on qu'il y ait encore des muſcles ; les yeux ſe cavent, le nez s'amincit & devient pointu ; les pommettes font ſaillie, & les joues ſe creuſent ; les cheveux & les poils tombent ; la voix devient aiguë ; les ongles ſe recourbent, & le malade meurt.

Dans cette maladie, la ſubſtance des poumons ſe détruit inſenſiblement, par le pus ſanieux qui s'échappe de l'ulcere, & qui déchire toutes les parties voiſines, enſorte que l'ouverture des cadavres préſente quelquefois un, ou les deux poumons preſqu'entiérement détruits.

Je ne finirois point, ſi j'entrois dans le détail des cauſes de cette maladie : on ſait qu'elle eſt héréditaire, qu'il y a des tempéramens & des conformations qui en ſont ſuſceptibles ; que pluſieurs vices dans la maſſe des liqueurs la font naître, & qu'enfin elle eſt la ſuite des maladies inflammatoires qui affectent les poumons : c'eſt ſous ce dernier point de vue que nous devons la conſidérer ici, moins pour indiquer les moyens de la guérir, que pour chercher à éloigner la deſtruction de la machine, & pour montrer qu'il eſt eſſentiel de la diſtinguer de la vomique & des tubercules ; afin d'éviter que par un traitement mal entendu, ou par un abandon total, ces deux dernieres ne dégénerent en ulceres au poumon.

Comme j'écris principalement pour la curation des maladies des Negres, & que malheureuſement, lorſqu'ils ſont attaqués d'une maladie incurable, on a

rarement recours à la cure palliative qui peut conſerver la vie pendant pluſieurs années, je dirai ſuccinctement ici, que l'uſage du lait, pour toute nourriture, des balſamiques & aromatiques unis aux incraſſans, une fonticule établie, quelques calmans dirigés à propos, un air pur, un exercice doux, ſont les moyens de conſerver plus long-tems ces ſortes de malades. L'on a vu relativement à la vomique & aux tubercules, quels étoient les moyens les plus propres, ſoit pour les détruire, ſoit pour les empêcher de dégénérer en ulceres; il ne me reſte plus qu'une ſeule réflexion à faire ſur cette maladie.

Les Auteurs ont coutume de la diviſer en trois tems, comme le ſcorbut; le premier eſt celui où les malades ſont affectés d'une toux ſeche, avec un peu de fievre & quelques friſſons, ſans crachats purulens, en s'amaigriſſant ſenſiblement; le ſecond celui où la

ſuppuration commence à s'établir avec augmentation des ſymptomes ; le troiſieme enfin eſt celui qui réunit ceux dont j'ai parlé dans la deſcription précédente : cependant il eſt fort commun que ces différens tems ne parcourent pas leurs périodes ; & j'ai vu des perſonnes qui n'avoient eu auparavant aucun ſigne de maladie de poitrine, périr dans l'eſpace de ſix ſemaines de l'ulcere au poumon.

QUELQUES-UNS ont prétendu qu'on pouvoit guérir cette maladie, lorſqu'elle n'étoit qu'au premier degré ; j'avoue de bonne foi que je n'en ai point d'exemple, & il eſt plus que vraiſemblable que l'on a pris alors la vomique, les tubercules ou l'abcès, ſuite de la péripneumonie, pour l'ulcere au poumon.

IL y a plus : je penſe que, hors les cas où l'ulcere au poumon eſt la ſuite de la vomique, des tubercules ou de l'abcès,

il eſt néceſſairement produit par un vice particulier dans les humeurs, qu'on peut nommer pulmonique (24), dont la connoiſſance n'échappe pas aux vrais Médecins, & leur fait préſumer que tôt ou tard les malades périront, quelques ſoins qu'on en prenne.

---

(24) Ce que j'entends ici par vice pulmonique, n'eſt autre choſe qu'un vice de conformation, c'eſt-à-dire, que ceux dont la poitrine eſt ſerrée & étroite, les épaules hautes, les pommettes ſaillantes, ſur-tout les bras & les jambes reſpectivement plus gros que les autres parties du corps, ſont de ſtructure à devenir pulmoniques. Il n'y a peut-être point d'exemple de ſujets ainſi conformés, qui ne le ſoient devenus, parce que pour être bien conſtitué, il faut que la quantité de ſang néceſſaire à arroſer & nourrir toutes les parties ſoit proportionnée à leur groſſeur. Nous avons obſervé ailleurs que ce fluide eſſentiel à la vie s'échauffe & ſe diviſe dans les petits vaiſſeaux des extrêmités, d'où il revient dans les poumons rapprocher ſes globules, ſe condenſer, ſe rafraîchir, en un mot, redevenir propre à de nouvelles circulations. Lors donc que cette quantité de ſang ſe trouve diſproportionnée à la capacité des poumons, elle engorge les arteres & les veines pulmonaires, delà la difficulté de la reſpiration, l'oppreſſion, l'hémophtyſie, & tous les accidens de la pulmonie, qui arrivent le plus ordinairement à l'âge de 30 à 34 ans.

DES MALADIES *VÉNÉRIENNES.*

LE mal vénérien eſt la ſuite, ou plutôt l'effet du concours de pluſieurs dépravations; il affecte différentes parties, & produit diverſes léſions, en raiſon de la violence de ſon degré d'activité, d'acrimonie, & de la nature des corps qui ſe ſont expoſés à ſon action.

IL ſe déclare par l'engorgement des glandes inguinales, par des excoriations, des ulceres, des crêtes, des condilomes; & le plus ſouvent par un flux d'humeurs du canal de l'uretre; il ſe manifeſte encore d'une infinité d'autres manieres, plus rares à la vérité chez les Negres que chez les Blancs.

LES maladies vénériennes ſont très-communes parmi les Negres; & elles

ſont d'autant plus de ravages, & ſont d'autant plus difficiles à traiter, que preſque toujours, elles ſont compliquées avec d'autres maladies, principalement avec le ſcorbut : il n'en eſt pas des affections vénériennes dans les climats tempérés, comme dans les pays chauds, ſoit relativement à leur plus ou moins de malignité, ſoit par rapport à leurs ſymptomes & à leur traitement.

L'EXPÉRIENCE démontre que dans les pays très-chauds, le virus vénérien eſt beaucoup plus actif, & que ſes accidens ſont auſſi beaucoup plus graves ; c'eſt ſans doute ce qui a fait croire que ces maladies devoient être traitées par la ſalivation, parce qu'une certaine quantité de mercure excite un grand mouvement dans tout le ſyſtême vaſculaire, qu'il rompt même la tiſſure des glandes, & principalement de celles de la bouche.

Cette même expérience, tant de fois invoquée, & tant de fois méconnue, auroit dû faire rejetter, dans tous les climats, cette maniere d'adminiſtrer le mercure, puiſque ſes effets ont été par-tout dangereux, mais principalement chez les Negres, qui ſe trouvent attaqués à la fois de ſcorbut & de virus vénérien.

Le mercure adminiſtré à trop forte doſe, peut porter violemment ſon action ſur toutes les parties de notre corps. S'il agit ſur les inteſtins, qu'il y ſoit déterminé par le trop grand relâchement des voies digeſtives, ou par des purgatifs employés à deſſein de détourner ce minéral des parties ſupérieures, & de prévenir, par ce moyen, l'inflammation de la bouche, il cauſe malheureuſement trop ſouvent la diarrhée ou la dyſſenterie.

Si par une ſuite d'erreurs, le malade

eſt tenu dans un endroit chaud, la ſalivation eſt encore plus promptement déterminée : entre pluſieurs exemples que je pourrois citer ici, je me contenterai de rapporter ce qui ſe pratiquoit encore à l'Hôpital de l'Iſle-de-France, avant mon arrivée dans cette Colonie, & même juſqu'à la priſe de poſſeſſion de cet aſyle des malades pour le compte du Roi : on y étoit dans l'uſage de faire fermer toutes les croiſées * & les portes de la ſalle des vénériens, & d'entretenir un grand feu dans le milieu de cette ſalle ; de telle ſorte que ce ſéjour étoit à la fois un cachot & une fournaiſe. Quelquefois les vénériens avoient à peine pris trois ou quatre frictions, que la ſalivation ſe déclaroit ; il n'étoit pas même rare de voir cette excrétion déterminée ſans aucune adminiſtration de mercure, par la ſeule atmoſphere chargée de particules mercurielles : quelquefois auſſi les vénériens étoient

* Qui étoient même mâçonnées.

expoſés, par cette ſeule cauſe, aux maladies les plus graves & les plus violentes.

A l'Hôpital de l'Iſle-de-France, mon premier ſoin fut de faire ſortir les vénériens de cet endroit affreux. Il faut l'avouer, l'exténuation, la foibleſſe, & principalement la débilité de leur eſtomac, permettoient à peine l'uſage des bouillons & des œufs frais; cependant avec des précautions, j'eus, malgré ces obſtacles, la ſatisfaction de voir les accidens vénériens ſe diſſiper, & les malades ſe rétablir parfaitement.

Le vrai Médecin n'a point de méthode particuliere pour le traitement des maladies vénériennes; la variété des tempéramens, des affections, des tems, des lieux, en un mot, de la poſition des malades, l'obligent d'adminiſtrer le mercure ſous différentes formes, & à des doſes plus ou moins fortes, & rapprochées ſuivant la diver-

ſité de ces circonſtances, & même d'uſer d'autres remedes, ſuivant la complication de la maladie.

Je ne traiterai point chaque ſymptome vénérien en particulier, ces affections cédant ordinairement à l'adminiſtration du mercure à petite doſe, ſoit intérieurement ou extérieurement, ou adminiſtré de l'une & de l'autre maniere en même tems. Je rapporterai ſeulement dans quel cas & de quelle maniere j'ai fait uſage de ces moyens : je parlerai en particulier de la gonorrhée, ſi commune chez les Negres, des accidens inflammatoires qui l'accompagnent ſouvent, & d'une maladie vénérienne qui leur eſt propre, connue ſous le nom de *pian*.

Je fais ſaigner ou purger le malade, ſuivant ſon tempérament, ſes forces, & la nature des ſymptomes vénériens : on eſt même quelquefois obligé

d'employer l'un & l'autre de ces moyens, mais cela eſt très-rare chez les Negres, puiſque dans certaines circonſtances, la ſaignée & la purgation ſont inutiles.

On fait prendre quelques bains tiedes ; le nombre eſt déterminé ſuivant le tempérament du malade, la nature des ſymptomes de la maladie, & de ſes complications ; par exemple, on eſt diſpenſé de baigner les malades d'un tempérament empâté, lâche, pituiteux, dont la fibre eſt molle, & ſur-tout lorſqu'il y a en même tems des ſymptomes vénériens & de ſcorbut ; maladie dans laquelle les ſolides étant trop relâchés, les bains deviendroient abſolument contraires.

Le relâchement des fibres n'étant que trop commun chez les Negres, par leur maniere de vivre, & par la chaleur du climat, il y a peu de cas où les vénériens aient beſoin de plus de cinq à ſix bains

avant de commencer le traitement, ſoit par les frictions ou par l'uſage de la ſolution du ſublimé corroſif, ou par l'un & l'autre de ces moyens employés en même tems.

Les circonſtances m'ont ſouvent obligé d'éloigner les frictions les unes des autres, ou de les donner à une très-petite doſe, pour empêcher la ſalivation & éviter les purgatifs : précautions que j'ai également priſes pour l'adminiſtration du ſublimé corroſif ; par ce moyen, je ſuis parvenu à adminiſtrer ſans accidens la quantité de mercure néceſſaire pour la cure de la maladie.

Dans le traitement par les frictions, pour les tempéramens ordinaires, je commence par adminiſtrer un gros de pommade mercurielle, à parties égales ; je continue les frictions de deux jours l'un & à la même doſe, juſqu'à ce qu'il y ait une once de pommade employée,

à moins qu'il ne ſurvienne des accidens qui m'obligent de ſuſpendre l'adminiſtration de ce remede. Parmi ces accidens, la chaleur de la bouche & du goſier, le gonflement des glandes ſalivaires, des gencives, & même le ptyaliſme le plus léger, ſont ceux qui fixent ſur-tout mon attention; dès que la chaleur de ces parties commence à ſe manifeſter, on ſuſpend les frictions qui doivent être recommencées quelques jours après que les accidens ont ceſſé.

S'IL ne ſurvient aucun accident, & que les ſymptomes vénériens diſparoiſſent, la doſe de chaque friction reſte fixée à un gros : on les continue de deux jours l'un, juſqu'à la fin du traitement, qui doit finir environ quinze jours après la diſparition des affections vénériennes; dans ce cas, le traitement s'acheve ſans autres purgations que celles qui ont été néceſſaires lors de la préparation.

Au contraire, lorſque les ſymptomes vénériens réſiſtent aux frictions, je ſuis dans l'uſage de faire prendre, le jour d'intervalle, entre chaque friction, une cuillerée à café d'une ſolution de douze grains de ſublimé corroſif, dans une pinte d'eau diſtillée : on prend cette petite quantité de ſolution mercurielle, mêlée avec du lait, du bouillon, ou dans une légere infuſion de fleurs pectorales, telles que celles de bouillon blanc, de guimauve, de violettes; on peut même ſubſtituer à ces fleurs, les ſommités de ces mêmes plantes, ainſi que toute autre infuſion adouciſſante; on a ſoin de choiſir celle qui convient le mieux à l'eſtomac du malade.

Je ſuis très-rarement dans l'uſage d'augmenter les doſes ci-deſſus, même lorſque les ſymptomes vénériens réſiſtent; cependant ſi le malade a paſſé pluſieurs fois par les remedes, s'il eſt d'une conſtitution robuſte, & qu'il

paroiſſe, pour ainſi dire, inſenſible à l'action de ce minéral ; au lieu d'une cuillerée à café de ſolution mercurielle de deux jours l'un, je lui en fais prendre une chaque matin, en continuant toujours les frictions à un jour d'intervalle & à la doſe d'un gros. Par cette augmentation, les ſymptomes vénériens qui ont réſiſté, diſparoiſſent ordinairement ; cependant s'il arrivoit qu'ils ne cédaſſent point à cette augmentation de ſolution mercurielle, on évacueroit de tems en tems le malade avec un purgatif moyen, compoſé de manne, de folicule de ſéné & de ſel de Glaubert, à doſe proportionnée à ſon tempérament. Pour ceux d'une conſtitution ordinaire, il ſuffit de deux gros de ſel de Glaubert, deux gros de folicule de ſéné, & deux onces de manne.

J'AI même été obligé quelquefois dans des véroles exceſſivement opiniâtres, indépendamment des remedes ci-deſſus,

ci-deſſus, de faire prendre chaque jour un bol de quatre grains de mercure doux ſublimé ſix fois, incorporé dans une conſerve quelconque, & par ces différens moyens, je ſuis parvenu à guérir des maladies vénériennes qui avoient réſiſté à pluſieurs autres méthodes.

J'AI encore rencontré des vénériens qui ne vouloient faire uſage d'aucun autre remede que des bols, & qui ont été guéris avec le mercure doux, continué à la doſe ci-deſſus pendant un mois & demi ou deux mois. Dans tous ces cas, ſi le ptyaliſme ou autres accidens ſe manifeſtent, il faut abſolument ſuſpendre l'uſage de toute eſpece de préparation mercurielle, juſqu'à ce qu'ils aient ceſſé.

J'AI quelquefois eu à traiter des malades couverts de puſtules vénériennes ulcérées, qui avoient en même tems la diarrhée ou la dyſſenterie, ſurvenues

à la ſuite de l'uſage du mercure inconſidérément adminiſtré ; à l'aide d'une décoction blanche (25), & d'une très-petite quantité de ſolution de ſublimé corroſif, je ſuis parvenu à faire diſparoître les ſymptomes vénériens, & ſurtout la diarrhée & la dyſſenterie. J'ai fait nourrir les malades, principalement dans les premiers jours, avec des crêmes de riz à l'eau & au ſucre ; je preſcris même les fortes décoctions de riz connues en Aſie ſous le nom de *cange* ; dans ce cas, je ne mets que quatre grains de ſublimé ſur une pinte d'eau diſtillée, & le malade en prend une cuillerée à café le matin pendant quelques jours, après leſquels je lui en fais auſſi prendre une le ſoir, je continue ainſi juſqu'à ce que je puiſſe adminiſtrer le mercure de la même maniere que je viens de preſcrire.

(25) Faite avec une livre de mie de pain & quatre onces de ſucre ſur trois chopines d'eau, j'y ajoutois quelquefois deux gros de corne decerf.

Je fais très-ſoigneuſement panſer les puſtules alternativement avec de petites emplâtres de pommade mercurielle & de cérat de Saturne, ayant la plus grande attention à ce que ces petits ulceres ſoient tenus dans la plus grande propreté.

Aussi-tot que les voies digeſtives ſont un peu rétablies, je preſcris aux malades le lait de vache comme aliment, lorſqu'ils peuvent s'en procurer; ils s'en trouvent très-bien; je permets moins dans ce cas que dans tout autre l'uſage de la viande; ils doivent ſe nourrir de riz, de gruau, d'œufs, de poiſſon; &, à moins qu'ils ne ſoient au lait pour toute nourriture, ils prennent un demi-quart, ou même, ſuivant leur état, un quart de pinte de vin à midi, & autant le ſoir.

Lorsqu'il y a un grand nombre de malades raſſemblés, comme il arrive

dans les grands Hôpitaux, je préfere l'uſage du vin à celui du lait, parce qu'il faut prévenir la tendance des humeurs à la putréfaction, qui ſont toujours trop diſpoſées à s'alkaliſer dans des climats auſſi brûlans, & dans des lieux où l'air perd toujours une partie de ſes propriétés quelque précaution que l'on prenne.

Dans les cas ordinaires, je fais également obſerver un régime antiputride, afin d'être, le moins poſſible, obligé de purger les malades ; c'eſt pourquoi je préfere l'uſage des alimens pris dans la claſſe des ſubſtances végétales fraîches, du riz ou autres mentionnés ci-deſſus, lorſque l'on peut s'en procurer.

Je ne tiens point les malades à la diete, à moins qu'il ne leur ſurvienne des accidens ; par ce moyen, ils peuvent ſans aucun danger reprendre leurs travaux ordinaires dès le lendemain de

leur traitement ; par ce moyen auſſi les Negres Domeſtiques & autres Employés à la caſe du Maître, peuvent même, avec quelques précautions, continuer de ſervir pendant l'uſage du mercure ; il n'y a que les Negres retenus dans les Hôpitaux, par la violence des ſymptomes vénériens ou par d'autres motifs, qui doivent être entiérement diſpenſés de leurs travaux.

L'on a quelquefois à traiter dans les pays chauds des chancres malins, qui rongent promptement le gland, & même une partie de l'uretre & des corps caverneux chez les hommes, & chez les femmes une portion des grandes ou petites levres, de l'uretre & même du clitoris. Dans ce cas, les malades ſont le plus ſouvent pris d'une fievre très-violente. Comment faire ceſſer ces accidens, & ſur-tout conſerver les parties ? Cela eſt très-difficile : la violence de la fievre, la ſoif, la

ſéchereſſe & l'aridité de la peau empêchent abſolument l'adminiſtration de toute eſpece de mercure; au moins n'ai-je pas oſé le tenter, j'ai au contraire cherché à relâcher & à détendre, par les ſaignées répétées, les boiſſons acidulées, les lavemens émolliens & autres moyens antiphlogiſtiques. Avec ces ſecours, les accidens ſe diſſipent peu-à-peu, & il ſe fait, pour ainſi dire, un dépôt de l'humeur virulente, répandue dans la maſſe générale, ſur les parties par leſquelles le virus s'eſt introduit, & qui l'ont reçu immédiatement.

J'APPLIQUE pendant ce tems, ſur les parties, des compreſſes imbibées d'eau végeto-minérale (26), & quelquefois auſſi, ſuivant la violence des douleurs & le degré d'inflammation, des cataplaſmes de mie de pain & de lait; après cet orage, la ſuppuration ſépare les

(26) *Nota.* Une demi-once d'extrait de Saturne ſur une pinte d'eau ſans eau-de-vie.

parties dont l'organiſation a été détruite par l'exceſſive âcreté du virus, la fievre & les autres accidens ſe diſſipent entiérement : je commence alors l'adminiſtration du mercure, & par préférence la ſolution du ſublimé corroſif de la maniere qui a déja été preſcrite. Il ſe fait une bonne cicatrice, & le malade guérit.

PAR des traitemens peu méthodiques, ou par la négligence des Negres à déclarer leur mal, & ſur-tout par l'excès de leur libertinage, il arrive que l'humeur virulente produit des exoſtoſes, des caries (27) même aux os les plus compactes, triſtes effets d'un virus

(27) *Nota.* J'ai auſſi eu occaſion de traiter cette maladie chez les Blancs, & d'obſerver ſur les uns & ſur les autres que les effets du ſublimé ſont ſi ſurprenans, que ce remede agit quelquefois plus d'un an après en avoir ceſſé l'uſage, principalement lorſqu'on en a pris cinq à ſix demi-bouteilles de pinte, à la doſe de ſix grains chacune, & ſur-tout lorſque les malades ont pu ſoutenir le lait pour toute nourriture.

dégénéré & irrité, ſur lequel le mercure n'a, pour ainſi dire, plus d'action!

Je n'ai point vu ces deux dernieres maladies céder aux frictions ; il faut ſe ſervir de la ſolution mercurielle à petite doſe, & aider quelquefois ſon effet, par des fumigations faites avec quelques pincées de cinabre ; en obſervant cependant que ce dernier moyen n'eſt praticable que pour les caries des extrêmités : il ſeroit dangereux de l'employer pour celles de la tête & du viſage.

Dans tous ces cas, l'on doit mettre le malade au lait, au riz pour toute nourriture, & continuer pendant quatre, cinq, même ſix mois, le ſublimé à petite doſe ; il agit quelquefois long-tems après l'avoir diſcontinué, & acheve alors de détruire entiérement les ſymptomes vénériens, qui avoient réſiſté pendant ſon uſage, & qui ſont d'autant plus difficiles à détruire qu'ils ſont plus anciens.

Il n'y a abſolument rien à craindre du ſublimé ; dans ce cas, plus que dans tout autre, on doit recommander l'adminiſtration de ce remede à la plus petite doſe, parce que les douleurs aiguës & profondes que reſſentent les malades, exigent cette précaution.

Si, par un tâtonage mal entendu dans les caries des os de la voûte du palais, l'on ne ſe décide pas tout de ſuite à l'adminiſtration du ſublimé & au lait pour toute nourriture, les ulceres s'étendent & rongent quelquefois entiérement la luette & les amigdales ; inſenſiblement le larynx & le pharynx ſe détruiſent, de ſorte que la voix qui s'eſt altérée par degrés ſe perd entiérement ; la ſanie répand une odeur infecte, la déglutition difficile & douloureuſe permet à peine l'uſage des alimens liquides, & entraîne toujours une petite portion de cette humeur mordicante dans l'eſtomac ; la fievre lente ſurvient,

les humeurs s'alterent, & le malade périt dans des tourmens affreux.

Quoiqu'avec les précautions que j'ai indiquées, il ſoit rare que l'adminiſtration de ce remede cauſe des accidens, il ſe rencontre cependant quelquefois des tempéramens, ſur leſquels il agit ſi promptement, qu'après avoir pris trois ou quatre gros de mercure en friction, la bouche s'enflamme, pluſieurs glandes ſe gonflent, & la fievre s'allume au point d'être obligé d'employer la ſaignée, même de la répéter pluſieurs fois, ſelon le degré de violence des accidens, & de profiter du relâchement que ces évacuations produiſent pour paſſer quelques onces de manne, afin de détourner l'action de ce minéral; on ajoute même à ces moyens l'uſage de quelques bains tempérés.

Ces accidens, je le répete, ſont très-rares, & à moins d'avoir un grand nom-

bre de vénériens à traiter, on a rarement occaſion de les obſerver ; c'eſt pour éviter ces déſordres que je fais renouveller & rafraîchir l'air des appartemens des malades, afin de reſſerrer leurs pores, & que je leur preſcris d'humecter très-ſouvent leur bouche, pour tempérer la chaleur que ce minéral y excite.

Lorsque l'on a à traiter la vérole compliquée avec le ſcorbut, on examine avec la plus grande attention quels ſont les ſymptomes les plus preſſans ; on travaille à les détruire ; il n'eſt pas toujours aiſé d'en faire la différence : par exemple, les douleurs cauſées par l'un & l'autre vices, redoublent pendant la nuit ; mais dans la vérole, elles ſont oſtéocopes ; & dans le ſcorbut elles ne ſont jamais ſi profondes : dans le premier cas, les ulceres attaquent d'abord les amigdales ; dans le ſecond, ce ſont les gencives qui ſont les premieres malades : elles ſe

gonflent, deviennent mollaſſes, ſe détachent facilement des dents, & répandent du ſang au premier effort.

Cet accident eſt le plus ſouvent accompagné de gonflement aux malléoles, & de bouffiſſure au viſage : dans les cas équivoques on adminiſtre les remedes propres à l'une & à l'autre maladies : on fait un traitement mixte ; le malade prend des bouillons antiſcorbutiques le matin ; & de deux jours l'un, une friction le ſoir ; dans les premiers tems à la doſe d'un demi-gros, que l'on augmente après que les ſymptomes du ſcorbut ont diminué : on peut même ſe ſervir de la ſolution de douze grains de ſublimé dans une pinte d'eau ; mais à une très-petite doſe, par exemple, une demi-cuillerée à café par jour.

Je ne permets jamais dans l'adminiſtration du mercure par les frictions, que les malades ſoient diſpenſés de ſe fric-

tionner eux-mêmes ; les accidens qu'éprouvent ceux qui les frictionnent, principalement lorſqu'ils ont les pores plus ouverts que les malades ; & l'embarras où l'on eſt alors de déterminer la quantité de mercure que le malade reçoit, prouvent les avantages de cette méthode.

Il n'eſt que trop ordinaire, particuliérement parmi les Negres, d'avoir à traiter des vénériens aſſez déraiſonnables, & aſſez ennemis d'eux-mêmes, pour s'expoſer à prendre de nouveau virus, pendant l'uſage des frictions ou de la ſolution mercurielle : il s'en eſt même trouvé qui, croyant avancer leur guériſon, augmentoient, à mon inſçu, les doſes du mercure ; cette conduite, bientôt ſuivie du ptyaliſme & autres accidens de la bouche, ne les empêchoient pas d'avoir la fureur de courir encore des dangers.

J'AI principalement eu occaſion de faire ces obſervations à l'Hôpital du Roi, à l'Iſle-de-France, où j'avois un grand nombre de vénériens à traiter à la fois, tant Blancs que Negres, & Negreſſes; ils étoient logés dans trois ſalles, bien ſéparées les unes des autres; on veilloit ſoigneuſement à ce qu'ils n'euſſent aucune communication : malgré toutes ces précautions, ils joignoient quelquefois les Negreſſes; les Blancs ſur-tout m'obligerent, pour prévenir de pareils abus, de faire mettre, pendant la nuit, une ſentinelle à la porte de leur ſalle; mais tout cela n'empêchoit pas que parmi les ſoldats & matelots, il ne s'en trouvât d'aſſez téméraires pour courir après des Negreſſes infectées de vérole, en trompant la ſentinelle ſous divers prétextes.

D'APRÈS une telle conduite, de nouveaux ſymptomes vénériens, comme la gonorrhée & les chancres, ſe

joignent aux premiers ; ce cas eſt aſſez rare à la vérité, mais il eſt difficile à traiter ; j'ai été, je l'avoue, fort embarraſſé lorſque j'ai eu à conduire des malades dans cet état, particuliérement ceux à qui il ſurvenoit des chancres malins, & chez leſquels le mercure adminiſtré pour détruire l'ancien virus, avoit déja porté à la bouche, ſoit qu'ils euſſent caché la premiere chaleur que ce minéral y avoit excitée, ou qu'ils fuſſent extrêmement ſenſibles à ſon action.

Dans ces circonſtances, j'emploie les bains, les lavemens, les boiſſons acidulées, enfin le même traitement que pour les chancres malins ; avec cette différence que lorſqu'il ne ſurvient point de fievre, au lieu d'acides, je preſcris le lait, quelques doux laxatifs répétés, &, comme dans le premier cas, la ſolution mercurielle à très-petite doſe ; par ce moyen j'ai eu des ſuccès

que je n'aurois pu me promettre de toute autre méthode.

D'APRÈS ces détails, on aura ſans doute peine à croire que j'aie trouvé des hommes aſſez peu inſtruits pour vouloir m'obliger à fixer le tems néceſſaire au traitement des vénériens. On voit par ce qui a été expliqué précédemment, que cela eſt de toute impoſſibilité; qu'il doit ſe rencontrer des malades à qui un mois ſera ſuffiſant, tandis qu'il y en a d'autres chez leſquels le vice eſt ſi ancien ou ſi compliqué, qu'ils ne ſauroient être guéris en trois mois.

ENHARDI par ma modération & ma patience, on pouſſa l'aveuglement juſqu'à déterminer à quarante jours le tems de la guériſon de chaque malade, contre toutes les ordonnances des Hôpitaux du Roi, contre la raiſon & le ſens commun; on ſupprima totalement, ſans me conſulter, malgré mes repréſentations, le

le peu de vin que je conſeillois aux Negres & Négreſſes malades confiés à mes ſoins : on fixa encore abuſivement la portion de vin que je preſcrivois aux ſoldats & matelots vénériens qui ſe trouvoient en état de prendre leur ration en entier, à la moitié de celle des autres malades.

L'ORDRE du ſervice interverti, mon devoir, mes obligations, mais ſur-tout l'humanité ſouffrante, à laquelle j'ai conſacré mes jours, mon profond reſpect pour ce qui l'intéreſſe; tout enfin m'impoſoit la néceſſité de faire de nouvelles repréſentations : je le fis avec ſageſſe, mais avec courage; elles ne firent qu'irriter mes contradicteurs, que mes ſuccès acharnoient de plus en plus contre moi, au point de nommer une Commiſſion, compoſée de gens de l'Art, pour examiner ma méthode dans le traitement des maladies vénériennes, & ſur-tout pour décider ſi le vin, le lait

& la limonnade pouvoient convenir à ceux qui étoient attaqués de ce genre de maladie. Un malade vénérien qui prend un quart de pinte de lait le matin, comme médicament, doit-il être exposé à ne pas digérer son dîner & son souper, en le privant de toutes liqueurs fermentées, prescrites comme alimens dans des climats où la fibre est si relâchée, où il faut en même tems s'opposer aux effets d'un air aussi insalubre que celui d'un Hôpital, rempli d'un grand nombre de malades, principalement lorsqu'ils sont habitués à l'usage du vin ou autres boissons spiritueuses ?

Les Commissaires, gens de l'Art, assemblés, instruits que par ce moyen on évite la longueur des convalescences, conséquemment que l'économie y gagne, en même tems que le service du Roi est mieux assuré, jugerent en faveur de mon opinion ; cependant mes ennemis, ou plutôt ceux de l'humanité, ne

changerent rien à leur premiere déciſion ; les Negres furent dans tous les cas privés de vin, & les Blancs vénériens fixés à la moitié de la ration des autres malades.

Je ne crois pas devoir entrer dans les détails des contrariétés que j'ai éprouvées dans ma pratique, parce que je n'ai actuellement pour objet que d'inſtruire, ſur cette partie de la Médecine, ceux qui ſont chargés du traitement des Negres, en les aidant à fixer l'eſpece, les qualités & les quantités d'alimens néceſſaires à leurs malades.

DE LA GONORRHÉE VIRULENTE *OU* CHAUDE-PISSE.

LA gonorrhée, la plus fréquente de toutes les affections vénériennes, eſt cet état dans lequel on ſe trouve lorſque ſix ou ſept jours après un commerce impur, on reſſent au bout de la verge une certaine démangeaiſon ; qu'il ſuinte par le canal de l'uretre, une humeur gluante qui tache le linge ; que les urines en paſſant par ce canal excitent une légere cuiſſon qui augmente peu à peu, au point d'irriter vivement ſes parois, & de rendre le plus ſouvent l'érection très-douloureuſe.

LE mal faiſant des progrès chez les hommes, l'extrémité du gland devient

rouge ; chez les femmes, les grandes levres s'enflamment, l'humeur prend une couleur verte ou jaunâtre ; alors les taches du linge ne s'en vont point à la leſſive ; les douleurs en urinant deviennent de plus en plus aiguës, & elles ſont, pour ainſi dire, exceſſives dans les érections, ſur-tout pendant la nuit, au point que pour les faire ceſſer, les malades ſont quelquefois obligés de ſe lever & de ſe laver avec de l'eau fraîche. Il arrive encore qu'une portion du virus ſe porte ſur les glandes des aînes, & que leur engorgement empêche les malades de marcher.

Les accidens de la gonorrhée ſont plus ou moins grands, ſuivant le degré d'activité du virus communiqué, & la nature du ſujet qui s'eſt expoſé à ſon action. Delà de très-grandes différences dans les gonorrhées ; & delà ſans doute auſſi les diſtinctions qui en ont été faites en gonorrhée bénigne ou maligne,

ſeche ou humide, compliquée, primitive ou ſecondaire : on la diſtingue encore, quoiqu'improprement, en chaude-piſſe cordée, & en celle qui eſt tombée dans les bourſes : on peut même la diviſer en pluſieurs autres eſpeces.

La gonorrhée ne prend ces différentes dénominations, qu'en raiſon du plus ou moins d'étendue & de violence de l'inflammation qui l'a produite. L'expérience démontre qu'elle a le plus ſouvent ſon ſiege dans le tiſſu cellulaire ; & c'eſt ſans doute la raiſon de la facilité avec laquelle une portion du virus paſſe des lieux affectés aux autres parties ; mais le plus ſouvent ſes effets ſe bornent aux parties naturelles, & à celles qui en ſont dépendantes ou très-voiſines.

Les différences que nous venons d'établir, relativement à la nature des tempéramens, ſe prouvent par la grande

facilité avec laquelle certains ſujets prennent la gonorrhée, tandis que d'autres qui courent les mêmes dangers, & avec la même femme, ſont plutôt affectés de chancres, de bubons ou autres accidens vénériens, qui quelquefois même ne ſe manifeſtent que très-long-temps après.

En général, lorſque les jeunes gens d'un tempérament animé, chez leſquels les pores ſont peu ſerrés, ont commerce avec des femmes, dont les dehors ſont trompeurs, & qui avec l'air d'une bonne ſanté, ne laiſſent pas d'être infectées de mal vénérien; cette confiance les porte à s'exciter, à reſter long-tems dans l'action; ils pompent une plus grande quantité de virus, & ſont conſéquemment expoſés à des ſymptomes plus graves.

C'est le plus communément dans ce cas, que le canal de l'uretre s'enflamme,

qu'il ſe tend, que même ſon diametre diminue, & qu'on ne ſauroit le toucher le plus légérement ſans cauſer des douleurs exceſſives; enfin la verge ſe courbe en en-bas; & la maladie eſt alors appellée chaude-piſſe cordée, parce que l'uretre tendue dans toutes ou preſque toutes ſes parties, reſſemble en quelque ſorte à une corde.

Si pendant l'érection, le malade eſt aſſez imprudent pour vouloir redreſſer l'uretre recourbée, il ſe rompt quelques petits vaiſſeaux dans ce canal, il rend du ſang avec les urines, & les accidens augmentent.

Dans la gonorrhée ordinaire, l'inflammation eſt incomparablement moins vive, & ne s'étend ordinairement que depuis la foſſe naviculaire juſqu'en-deçà de la proſtate; au contraire, dans celle dont je viens de parler, l'inflammation ſe propageant, gagne juſqu'au col de

la veſſie ; la proſtate ſe tuméfie ; lorſqu'on veut rendre ſon urine, on reſſent au périnée la plus vive douleur, qui s'étend juſqu'à l'anus ; les érections ſont même quelquefois continuelles & intolérables : j'ai vu des hommes courageux d'ailleurs, pouſſer les hauts cris dans cette circonſtance.

Lorsque la gonorrhée a été traitée dès ſon commencement, il eſt très-rare que les choſes en viennent-là, & principalement chez les Negres qui travaillent à l'habitation. D'ailleurs, toute inflammation produite par le virus vénérien, rentre dans la claſſe des fauſſes inflammations. Cependant la gonorrhée relativement à ſes accidens, peut être conſidérée comme une inflammation mixte, c'eſt-à-dire, qui participe autant de l'engorgement que de l'érétiſme, du ſpaſme & de la contraction des ſolides ; l'on doit diriger le traitement en conſéquence, & proportionner le nombre

des ſaignées à la violence des accidens dépendans de l'état de ces mêmes ſolides & du tempérament du malade.

Ainsi, une, deux ou trois ſaignées ſuffiſent pour l'ordinaire; on aide ce moyen par les boiſſons adouciſſantes, telles que les infuſions de graine de lin, de fleurs de guimauve, de bouillon-blanc, de violettes ou autres de ce genre, & par des bains tempérés au degré de chaleur vingt-quatre, vingt-quatre & demi, thermometre de Réaumur.

On fait auſſi uſage de lavemens émolliens, que l'on rend enſuite un peu laxatifs: on emploie même quelquefois, avec beaucoup de ſuccès le petit-lait nitré (28), mais ſeulement comme

(28) A cet effet, on met dix-huit ou vingt-quatre grains de nitre bien purifié ſur une pinte de petit-lait, & on ſe conduit de maniere que le malade n'en prenne pas au-delà de trente-ſix à quarante-huit grains; un gros tout-au-plus dans les vingt-quatre heures; à

tempérant. Il eſt inutile d'obſerver que les tiſanes apéritives, ainſi que celles des bois ſudorifiques, dont quelques praticiens font uſage, ſont abſolument contraires dans cette maladie, puiſqu'elles augmentent l'inflammation.

Le régime ne contribue pas peu à diminuer l'âcreté des urines; à cet effet on conſeille à dîner & à ſouper, les riz, le gruau, *&c.* le matin le lait; & à des intervalles un peu éloignés du déjeûner, tous les fruits qui fourniſſent des ſucs adouciſſans.

Le célebre M. Antoine Petit (29), dans ſes ſavantes leçons ſur la Médecine pratique, nous a conſeillé dans ce cas,

---

plus forte doſe, il fait un effet abſolument contraire à celui que l'on ſe propoſe.

(29) Je préviens le Lecteur, qu'ayant étudié les différentes parties de la Médecine ſous cet illuſtre Profeſſeur, je l'ai pratiquée dans les colonies d'après ſes principes, & j'oſe dire avec quelques ſuccès.

des injections avec des huiles douces récentes, telles que celles d'amandes, de lys, de lin ou autres ſemblables. Dans ces climats éloignés & brûlans, où il eſt difficile de s'en procurer qui ne ſoient point altérées par la décompoſition, je me ſuis permis de leur ſubſtituer les infuſions de guimauve ou de graine de lin, & le plus ſouvent d'eau végéto-minérale ; je commence d'abord par mettre ſur chaque pinte d'eau, pour ſervir d'injection, un gros d'extrait de ſaturne, que j'augmente par degrés juſqu'à trois gros, & même une demi-once ſans addition d'eau-de-vie.

De cette maniere on ne court point riſque de répercuter l'humeur, comme le craignent le plus grand nombre des gens de l'Art.

Dès que les douleurs ſont diminuées, dans la perſuaſion où je ſuis que la gonorrhée eſt un ſymptome de vérole,

j'adminiſtre le ſublimé, à la doſe d'une cuillerée à café dans les vingt-quatre heures, de la ſolution de douze grains dans une pinte d'eau : dans le cours du traitement, je me permets quelquefois, ſuivant les circonſtances, d'en augmenter la doſe ; mais cela eſt très-rare, attendu que la guériſon des malades, & principalement celle des Negres, n'eſt jamais mieux aſſurée que lorſque ce remede ne porte point à la bouche.

Lorsque j'ai commencé de pratiquer la Médecine, j'ai eu beaucoup de peine, je l'avoue, à me déterminer à employer le mercure dans le traitement des gonorrhées ; mais les exemples des véroles les plus opiniâtres & les plus difficiles que j'ai eu à traiter, étant ſurvenues à la ſuite des gonorrhées, dans le traitement deſquelles ce remede n'avoit point été adminiſtré, j'ai cru devoir m'en ſervir, ſans toutefois négli-

ger le traitement inflammatoire, & j'en ai obtenu les plus grands ſuccès.

Les injections employées de la maniere que je l'ai indiqué, loin de produire de mauvais effets, adouciſſent & temperent l'âcreté de l'humeur virulente, détergent & modifient les ulceres du canal de l'uretre, préviennent par-là leur agrandiſſement, & les ſuites fâcheuſes qui en réſultent. Ces ſuites ſont les brides des grandes cicatrices qui rétreciſſent le canal, & que la moindre irritation ne fait que trop ſouvent gonfler; les concrétions ſquirreuſes des glandes de l'intérieur de l'uretre, & même quelquefois de la glande proſtate; les grandes difficultés d'uriner, au point de ne pouvoir vuider la veſſie que par la ſonde; enfin les dépôts urineux, & les fiſtules au périnée, qui peuvent conduire les malades au tombeau : nous n'en avons que trop d'exemples, principalement dans quelques Hôpitaux où l'on

eſt malheureuſement trop attaché à l'ancienneté des méthodes, ou plutôt à la routine.

PARMI le grand nombre de Negres que j'ai traités de la gonorrhée dans les Colonies, il m'eſt arrivé de rencontrer un Propriétaire aſſez déraiſonnable pour agir de la maniere ſuivante : j'avois preſcrit à un de ſes eſclaves des injections faites avec un gros d'extrait de ſaturne ſur une pinte d'eau; au lieu d'un gros de cet extrait, on en mit une once; l'écoulement de la gonorrhée fut arrêté ſubitement; la choſe ſe paſſoit à une habitation éloignée de la ville, où j'étois obligé de reſter continuellement, parce qu'alors l'Hôpital dont j'étois chargé étoit rempli de malades. Cet habitant m'écrivit le fait & s'excuſa, en rejettant la faute ſur ceux qui avoient ſoin de ſes Negres; il m'a avoué depuis que la violence des douleurs dans les érections, avoit ſeule déterminé à mettre une ſi

grande quantité d'extrait de ſaturne ; d'un autre côté on avoit cru que dans cette circonſtance, la premiere doſe n'étoit pas ſuffiſante dans une ſi grande quantité d'eau.

Je preſcrivis au malade trois bols par jour, chacun de quatre grains de camphre, & huit grains de nitre ; l'on augmenta auſſi de la moitié la doſe de la ſolution mercurielle. Il eſt eſſentiel d'obſerver que les douleurs avoient entiérement ceſſé avec l'écoulement ; les bols & la ſolution furent continués, & le quatrieme jour l'écoulement reparut, mais ſans aucune douleur, ſoit dans les érections, ſoit en urinant : le malade prit encore le matin, pendant quatre autres jours, un bol de quatre grains de camphre, & huit grains de nitre : on le remit enſuite à l'uſage de la premiere doſe de ſolution mercurielle, & il fut entiérement guéri un mois & demi après.

Je ne me permettrai aucune réflexion ſur cette obſervation ; je ferai ſeulement remarquer qu'il eſt à préſumer que ſi l'on eût ſuivi mes conſeils, cette ſuppreſſion ſubite de l'écoulement ne ſeroit point arrivée.

Souvent on ne peut réuſſir à calmer la violence des douleurs que cauſent les chancres du prépuce & du gland, qu'avec l'eau végéto-minérale, dans laquelle on imbibe des plumaceaux & des compreſſes, ſuivant les circonſtances. On emploie même quelquefois cette liqueur en cataplaſme avec la mie de pain : l'obſervation nous apprend auſſi qu'avec des précautions cette lotion ne diminue point l'écoulement, qu'elle empêche l'agrandiſſement des chancres & leur élévation, en même tems qu'elle diſſipe les douleurs.

Dans la gonorrhée, il ſe forme *quelquefois* des ulceres dans le canal

de l'uretre ; celle qui a ſon ſiege dans la foſſe naviculaire, n'eſt même que l'écoulement d'un ulcere chancreux ; d'après cela, comment concevoir qu'un remede puiſſe être utile dans l'une de ces maladies, & contraire dans l'autre ? Encore une fois, les chancres ne ſont-ils pas eux-mêmes des ulceres ?

Ce ſont ces réflexions qui m'ont déterminé à employer les injections d'eau végéto-minérale affoiblie ; d'ailleurs, en ſuppoſant qu'elles s'oppoſaſſent à l'iſſue d'une portion de l'humeur de la gonorrhée, ſoit qu'elle fût errante dans la maſſe générale des liqueurs, ou, ſi l'on veut, fixée ſur quelques parties, la ſolution du ſublimé ou autres préparations mercurielles employées dans le même tems ſans négliger le traitement inflammatoire, empêcheroient très-certainement ces effets.

L'on emploie avec ſuccès ces mêmes

préparations mercurielles, ſur-tout la ſolution du ſublimé, pour détruire le virus qui reſte après l'écoulement de la gonorrhée. Avec de l'intelligence, dans des mains expérimentées, elles réuſſiſſent auſſi dans les caries vénériennes qui ne ſont que des ulceres des os, ſurvenues le plus ſouvent à la ſuite des gonorrhées mal traitées, & principalement lorſqu'on n'a point employé de mercure.

Je me ſuis encore mieux trouvé des injections d'eau végéto-minérale affoiblie, dans la gonorrhée chez les femmes que chez les hommes ; ſans doute, parce qu'il eſt plus aiſé de les appliquer ſur les parties malades, de les tenir humectées, & que cette maladie a ſon ſiege dans le tiſſu cellulaire & les glandes du vagin, parties qui ne ſont couvertes que par une membrane très-mince.

L'ENGORGEMENT inflammatoire que produit la gonorrhée, occupe encore quelquefois les grandes levres, l'uretre & autres parties ſur leſquelles il eſt très-aiſé d'appliquer le remede ; il arrive même que ces parties ſont ſi gonflées, qu'elles prominent en-dehors.

AU ſurplus, je n'ai jamais vu l'écoulement de la gonorrhée arrêtée chez les femmes, par les injections d'eau végéto-minérale, même lorſque l'on a augmenté la doſe preſcrite d'extrait de Saturne, peut-être parce que les parties affectées ſont plus relâchées que chez les hommes, qu'elles ont plus d'étendue, que les lacunes du vagin étant très-multipliées, préſentent une grande quantité de ſurfaces, & que l'écoulement eſt beaucoup plus abondant.

LE traitement de la gonorrhée chez les femmes doit être le même que pour les hommes, avec l'attention cependant

de ſuſpendre l'uſage de la ſolution du ſublimé, ou de toute autre préparation mercurielle pendant le tems des regles.

J'OBSERVE encore que principalement dans les climats chauds, où la fibre eſt très-relâchée, l'on doit avoir la plus grande attention pendant l'inflammation de la gonorrhée dans les deux ſexes, de ne pas trop relâcher l'eſtomac des malades par un trop grand uſage des boiſſons adouciſſantes, qui ſuſpendent très-ſouvent les digeſtions en jettant l'eſtomac & même les inteſtins dans l'atonie ; les ſaignées trop multipliées produiſent le même effet.

L'ON ne ſauroit trop ſe pénétrer de cette obſervation, elle eſt de la plus grande importance, ſur-tout pour les Gens de l'Art nouvellement arrivés dans les colonies. Le moyen de guériſon le mieux indiqué, le plus applicable à

l'état d'un malade, employé à trop petite doſe, manque ſon objet, tandis que trop long-tems continué ou adminiſtré en trop grande quantité, il met le malade dans l'état oppoſé où il étoit avant l'uſage du remede : combien de victimes dépoſent de cette triſte vérité !

D'APRÈS ces conſidérations importantes, je me ſuis permis de répéter dans cet Ouvrage, que le Médecin doit examiner le plus ſcrupuleuſement quel eſt le tempérament du malade, le climat qu'il habite, ſa maniere de vivre, en un mot, ſa poſition qui differe toujours de celle d'un autre.

EN conduiſant le malade de la maniere que nous venons de propoſer dès les premiers jours de la gonorrhée, les érections deviennent plus rares, elles ceſſent même d'être douloureuſes ; l'écoulement diminue ; les inſomnies ſont moins fréquentes ; il urine plus aiſé-

ment ; enfin trois ſemaines ou un mois après le traitement commencé, plus ou moins, ſuivant la nature de la maladie & du ſujet, l'humeur de la gonorrhée devient blanche, claire, peu conſiſtante, mais filant un tant ſoit peu : elle eſt alors ſur ſon déclin.

Depuis que j'ai adopté cette maniere de traiter la gonorrhée dans les colonies, je n'ai point été dans le cas d'employer les aſtringens. Dans le tems où je faiſois uſage de ces remedes, je n'ai point vu l'écoulement arrêté avec les tiſanes chargées des principes extractifs de l'ortie blanche, de la queue de cheval, la mille-feuille, l'herbe au charpentier, la biſtorte ou autres plantes toniques, auxquelles on attribue mal-à-propos la propriété d'arrêter l'écoulement de la gonorrhée, car l'expérience démontre tous les jours le contraire.

Il en eſt ainſi des pilules nommées

aſtringentes, dans leſquelles entrent le ſang de dragon, le bol d'Arménie, les yeux d'écreviſſe & autres terreux abſorbans, auxquels je n'ai point reconnu la propriété tant vantée d'arrêter ni même de diminuer l'écoulement de la gonorrhée ; je n'ai pas non plus éprouvé de meilleurs effets des balſamiques, tels que le baume de Copahu, la térébenthine, *&c.*

Sur la fin des gonorrhées, les malades ſe ſont infiniment mieux trouvés des eaux martiales & des préparations ferrugineuſes, ſans doute parce que l'eſtomac relâché par l'excès des boiſſons dont on faiſoit alors un trop grand uſage, avoit beſoin d'être ranimé & rétabli par les martiaux.

Quant à l'extrait de Saturne, de quelque maniere qu'il ſoit préparé, je n'ai jamais pu concevoir comment on a pu ſe déterminer à l'employer

intérieurement ; malgré l'autorité de ceux qui s'en ſervent, & ſon efficacité comme topique, je craindrai toujours ſes effets à l'intérieur.

Mon amour pour la vérité ne me permet pas de diſſimuler que malgré le grand nombre de boëtes de dragées de Keyſer que l'on a envoyé aux colonies, principalement à Cayenne, je n'en ai jamais vu recueillir de bons effets ; c'eſt peut-être parce que l'on ſuivoit trop exactement les conſeils de l'Auteur qui preſcrivoit d'augmenter la doſe juſqu'à ce que le mercure eût porté à la bouche.

J'ai annoncé que je ne traiterois point chaque ſymptome vénérien en particulier, parce qu'ils cedent ordinairement aux moyens que j'ai propoſés ; il n'en eſt pas ainſi de quelques accidens vénériens inflammatoires, ſoit qu'ils faſſent complication ou maladie principale.

Je vais en rapporter quelques exemples.

LORSQUE une portion, ou la totalité du virus vénérien abſorbé, au lieu de pénétrer dans le canal de l'uretre, s'arrête à la ſurface du gland, principalement aux glandes odoriférentes, & qu'il ſort du prépuce une humeur jaunâtre, la maladie eſt appellée *fauſſe gonorrhée ;* elle laiſſe aſſez ordinairement au gland des excavations qui ſont la ſuite des ulceres ; elle eſt quelquefois non vénérienne ; ainſi tout ce qui pourra y exciter inflammation comme l'application des matieres irritantes, la mal-propreté ſera capable de la faire naître ; mais cela eſt très-rare chez les Negres.

DANS l'état ordinaire, ces glandes ne paroiſſent point, au lieu que dans ce cas elles ſont très-bien exprimées ; on y apperçoit même quelquefois un

petit trou duquel ſort l'humeur, quand on comprime la partie.

La ſenſibilité eſt en raiſon du degré d'inflammation, & de la quantité de l'humeur qui en découle; de la même maniere que les glandes des paupieres fourniſſent la chaſſie lorſqu'elles ſont enflammées, & les glandes cérumineuſes du méat auditif la cire.

En Europe, cette eſpece de gonorrhée eſt le plus ordinairement de peu de conſéquence, parce que l'écoulement termine la maladie. Il n'en eſt quelquefois pas de même dans les pays chauds; l'humeur ſe répandant plus abondamment ſur le prépuce & le gland, y cauſe une inflammation très-vive, un gonflement conſidérable, la fievre eſt proportionnée à ces accidens, qui ne cedent pas toujours aux ſaignées répétées, aux lotions, ſoit d'eau végéto-minérale ou de décoctions mucilagineuſes, non plus

qu'à l'application de la pulpe des racines & des ſommités de ces mêmes plantes.

Dans ce cas, les ulceres chancreux qui ſont à l'intérieur du prépuce, & à l'extérieur du gland, font des progrès rapides ; le prépuce reſſerre fortement le gland, au point qu'il eſt impoſſible de le découvrir ; on ne peut appliquer aucun remede ſur les endroits malades : alors le phimoſis exiſte. Il arrive quelquefois que l'inflammation gagne la peau extérieure du prépuce, & qu'elle s'étend même ſur le corps de la verge.

Dans ces circonſtances, pour faire ceſſer l'étranglement qui menace de gangrene, il faut abſolument faire l'opération du phimoſis ; il n'y a point à balancer, ſans cela le malade peut perdre la plus grande partie de la verge.

Cette opération differe de celle du

phimoſis ordinaire. La précaution que l'on prend pour éviter que l'inciſion ne s'étende juſques ſur la peau qui couvre le corps de la verge, eſt impoſſible dans celui-ci, parce que la peau étant exceſſivement tendue, ne peut pas être retirée vers la racine de la verge : l'on a même beaucoup de peine à introduire, entre le prépuce & le gland, le biſtouri à plat, garni d'une petite boule de cire à ſa pointe ; alors on eſt forcé d'y ſuppléer, en introduiſant juſqu'au fond du prépuce, une petite ſonde canelée, bien huilée, dans laquelle on gliſſe la pointe d'un biſtouri juſqu'à ſon extrémité.

Il eſt eſſentiel que le dos de l'inſtrument ſoit bien appuyé ſur le milieu de la canelure de la ſonde, de maniere qu'en élevant la pointe & le retirant à ſoi, en baiſſant le poignet, l'inciſion de la peau intérieure du prépuce ſe trouve exactement placée vis-à-vis celle de

l'extérieur, & que leur ſection ſoit faite uniment & bien perpendiculairement.

Lorsqu'on n'a pas pris ces précautions, & que l'on a coupé en dédolant, l'un des bords de l'inciſion eſt renverſé en-dedans, & l'autre en-dehors, ce qui mettant les houpes nerveuſes à découvert, peut, dans certains cas, occaſionner des accidens.

Si l'on ne peut parvenir à introduire la ſonde juſqu'au fond du prépuce, on eſt obligé de faire l'inciſion en deux tems, en obſervant que la ſeconde inciſion commence bien exactement où la premiere finit.

Lorsqu'il n'y a point de dureté qui indique des chancres, quelques Auteurs preſcrivent de faire cette ſection du prépuce ſur les côtés de la verge; dans le cas préſent où il eſt eſſentiel de mettre le gland bien à découvert, il

vaut mieux faire l'inciſion à la partie ſupérieure du prépuce, ſans s'embarraſſer de couper quelques rameaux de la veine honteuſe, il en réſulte une eſpece de ſaignée locale qui opere un dégorgement favorable.

QUELQUES praticiens font cette inciſion avec des cizeaux mouſſes, peu matériels, en introduiſant à plat, entre le prépuce & le gland, la branche qui a un petit bouton à ſon extrémité; j'ai toujours préféré le biſtouri, qui coupe avec beaucoup moins de douleur que les cizeaux, & qui ne *mâche* point.

APRÈS que cette inciſion eſt faite, l'on découvre quelquefois des chancres conſidérables qui ont déja rongé une partie de la peau intérieure du prépuce, & même du gland; ce qui, pour les bien découvrir, met dans la néceſſité de faire pluſieurs inciſions; mais ces

ſections multipliées ſont un effet déſagréable, en rendant le prépuce abſolument difforme ; le traitement en eſt même beaucoup plus long, c'eſt pourquoi je me ſuis déterminé à faire l'opération de la circonciſion, dans laquelle il s'agit alors d'emporter le prépuce en entier : le gonflement des parties quelquefois exceſſif, rend cette opération douloureuſe, de quelque façon qu'elle ſoit pratiquée, & même un peu difficile, au moins de la maniere dont je l'ai faite, à deſſein d'épargner une partie des douleurs au malade, en évitant de me ſervir des cizeaux, le plus qu'il eſt poſſible.

Cette opération conſiſte d'abord à couper circulairement, avec un biſtouri, le prépuce à l'extérieur ſur la couronne du gland, de maniere pourtant que l'inciſion ſoit faite un peu plus près du gland que des corps caverneux, afin de couper en même tems, le plus qu'il

eſt

eſt poſſible, des deux peaux du prépuce, ſans endommager le gland.

On acheve enſuite l'opération avec les cizeaux : un ou deux coups de ce dernier inſtrument m'ont toujours ſuffi pour achever de ſéparer la peau intérieure du prépuce aux côtés du filet ; mais il faut être bien sûr de ſon malade, avoir un bon biſtouri, & ſur-tout une main bien exercée, habituée à ſe ſervir des inſtrumens.

On panſe avec de la charpie ſeche ; & s'il ſurvient hémorragie, on fait faire une légere compreſſion avec les doigts d'un aide, ſur les orifices des vaiſſeaux ouverts, on peut même y mettre un morceau d'agaric ; mais le premier de ces moyens m'ayant toujours ſuffi, je n'ai pas été dans le cas d'employer le ſecond.

Après que l'hémorragie eſt arrêtée,

on applique ſur la charpie une emplâtre de ſtyrax, & une compreſſe double en croix de malthe, percée dans ſon milieu pour laiſſer paſſer les urines, & imbibée dans une infuſion tiede de fleurs de ſureau & de guimauve, avec laquelle on arroſe & on humecte l'appareil, deux ou trois fois le jour, quelquefois même davantage, ſuivant l'intenſité de l'inflammation.

Les vaiſſeaux ouverts n'étant pas conſidérables, vingt-quatre heures après l'opération on leve l'appareil, avec attention d'ôter très-doucement la charpie, & de laiſſer même celle qui tient, juſqu'à ce que la ſuppuration ſoit établie; alors elle ſe détache facilement & tombe dans l'appareil : lorſque la ſuppuration eſt louable, je ne fais jamais ôter entiérement le pus de deſſus les plaies en les eſſuyant, parce que cette méthode retarde beaucoup la guériſon.

Jusqu'a ce que la ſuppuration ſoit bien établie, on panſe avec des plumaceaux garnis de digeſtif ſimple fait avec le jaune-d'œuf, la térébenthine & l'huile de lys à laquelle on ſupplée par toute autre huile douce ; on anime même les digeſtifs avec la teinture de mirrhe & d'aloës ; dans la ſuite, lorſque les chairs s'élevent, on y mêle la poudre d'alun calciné, le précipité rouge ; on les réprime auſſi quelquefois avec la pierre infernale pour faire une bonne cicatrice.

Dès que les accidens inflammatoires ſont diſſipés, on fait uſage de la ſolution de douze grains de ſublimé, ſur une pinte d'eau, à la doſe d'une cuillerée à café par jour ; on peut même preſcrire les frictions avec la pommade mercurielle à petite doſe, de la maniere qui a été preſcrite : on panſe alternativement les chancres avec le cérat de ſaturne & les digeſtifs eſcarotiques ; ils

achevent de ſe cicatriſer avec la pommade citrine.

Il arrive quelquefois que le prépuce n'eſt pas ſi ſerré qu'il ne puiſſe être ramené derriere la couronne du gland ; dans ce cas, il faut bien prendre garde de ne le pas forcer, car ſouvent il ſe reſſerre derriere la couronne du gland, où il fait pluſieurs bourlets très-douloureux, qui occaſionnent des accidens graves : la maladie eſt alors appellée paraphymoſis, c'eſt l'oppoſé de la précédente.

On fait uſage, comme dans le phymoſis, de ſaignées, de fomentations, de cataplaſmes, pour ramollir, relâcher & détendre, afin de pouvoir ramener le prépuce ſur le gland.

On fait toutes les trois ou quatre heures de douces tentatives, en changeant chaque fois les cataplaſmes ; &

ſi après quelques eſſais on s'apperçoit que l'on travaille en vain, on en vient enfin à l'opération; les ſcarifications, même profondes, étant toujours inſuffiſantes, le ſeul moyen ſûr de débrider l'étranglement, & de faire ceſſer les accidens, eſt de paſſer la pointe d'un biſtouri un peu courbe, ſous chaque bourlet, en appuyant le dos de l'inſtrument contre la verge, & de couper entiérement le bourlet en levant la pointe du biſtouri; il eſt encore plus ſimple de faire bien perpendiculairement l'inciſion par-deſſus.

S'IL y a pluſieurs bourlets, on les coupe tous de l'une ou de l'autre maniere, les uns après les autres, juſqu'à ce qu'il ne reſte plus de corde tranſverſale qui ſerre le col de la verge : on ramene enſuite le prépuce ſur le gland; on fait le premier panſement avec de la charpie ſeche, une emplâtre de ſtyrax, une compreſſe double, trempée

dans quelque infuſion de fleurs anodines ; enfin on ſe conduit ſuivant l'intenſité de l'inflammation, comme il a été expliqué pour le phymoſis.

DE LA GONORRHÉE
OU CHAUDE-PISSE,
VULGAIREMENT DITE
TOMBÉE DANS LES BOURSES.

IL s'en faut de beaucoup que cette dénomination ſoit exacte, je ne m'en ſervirai que pour me conformer à l'uſage.

CETTE maladie ſurvient le plus ordinairement, lorſque l'humeur de la gonorrhée diminue tout-à-coup conſidérablement, ou qu'elle ſe ſupprime en totalité ; alors le cordon des vaiſſeaux ſpermatiques ſe gonfle, ainſi que l'épididyme, & le teſticule de l'un ou des deux côtés ; ces parties deviennent douloureuſes, & s'enflamment en proportion de la quantité & de l'âcreté de l'humeur ſupprimée.

L'EXERCICE du cheval, les liqueurs fortes, les excès avec les femmes, & plus encore chez les Negres que chez les Blancs, la négligence de porter un ſuſpenſoir, ſont les cauſes qui déterminent le plus ſouvent la ſuppreſſion de l'humeur de la gonorrhée, le gonflement & l'inflammation de ces parties.

CETTE maladie eſt quelquefois très-ſérieuſe; l'inflammation fait alors des progrès ſi rapides, qu'elle peut ſe terminer par gangrene, mais cela arrive rarement, encore eſt-ce lorſque le malade n'a pas été ſecouru à tems. La voie de la réſolution eſt celle que l'on doit tenter; la ſuppuration ſe fait très-difficilement dans le corps du teſticule; elle eſt dangereuſe, mais heureuſement très-rare. Il n'en eſt pas de même du ſquirre de cette partie, ſur-tout ſi la maladie a été mal traitée; alors il n'eſt que trop commun d'être obligé d'en venir à la caſtration.

La fievre ſurvient ainſi que la ſoif, & la chaleur de la peau ; on ne doit pas dans ce cas ménager les ſaignées, que l'on fait cependant en proportion des accidens, de l'intenſité de l'inflammation, & du tempérament du malade.

On a pour objet de faire reparoître l'écoulement, de rappeller la gonorrhée à ſon premier état ; pour cet effet, on preſcrit des tiſanes adouciſſantes de graine de lin ou de fleurs pectorales ; on fait prendre auſſi, ſelon les circonſtances, deux ou trois bols par jour, chacun de quatre grains de camphre, & huit grains de nitre ; on applique ſur les parties, des cataplaſmes de farine de lin ou de pulpe d'herbes émollientes, à quoi on ajoute une poignée de camomille & de mélilot, afin de modérer un peu leur propriété relâchante ; le plus ſouvent, je donne même la préférence aux cataplaſmes de mie de pain

& d'eau végéto - minérale ; on a ſoin de les renouveller de trois en trois heures.

PAR ces moyens, les ſymptomes inflammatoires diſparoiſſent, & l'écoulement revient. Il ſeroit alors dangereux de continuer les cataplaſmes émolliens, qui pourroient faire dégénérer la maladie en ſquirre ; la texture du teſticule fait auſſi que l'on ne retire que peu ou point d'avantage des bains.

LES douleurs ceſſées, le malade prendra la ſolution du ſublimé à très-petite doſe, & avec les mêmes précautions que dans la gonorrhée ordinaire ; on fait auſſi de très-petites frictions ſur le teſticule, même ſur le périnée & les aînes, avec l'onguent mercuriel, qui augmente merveilleuſement l'écoulement. Il ne faut employer qu'un gros de pommade dans quatre ou cinq jours, de ſorte que ce ſoit plutôt des illinitions

que des frictions ; enfin, lorſque le teſticule eſt bien diminué, on y applique une emplâtre de diachylon & de devigo, à parties égales ; on l'enveloppe même quelquefois avec un morceau de peau de mouton, & le malade continue de porter pendant long-tems un ſuſpenſoir, afin de prévenir le ſquirre de cette partie.

Lorsque faute d'avoir pris ces précautions, ou par d'autres cauſes, le cordon des vaiſſeaux ſpermatiques eſt devenu variqueux, le teſticule & l'épididyme ſquirreux, & que l'on a épuiſé ſans ſuccès toutes les reſſources que l'Art preſcrit, on eſt forcé de faire l'opération de la caſtration.

Le poids du teſticule, l'engorgement du cordon, déterminent quelquefois des élancemens dans le ſquirre de cette partie, & font dégénérer la maladie en cancer ; dans ce cas, il faut abſolu-

ment faire l'extirpation du teſticule, encore faut-il bien prendre garde que les varices du cordon ne montent pas juſqu'à l'anneau de l'oblique externe, ou même juſques dans le ventre, car alors l'opération ne pouvant réuſſir, on eſt forcé d'abandonner le malade au progrès de ſes maux.

Ces diſtinctions faites, & la caſtration déterminée, on opere ſuivant la méthode enſeignée par M. Antoine Petit. Quoique les bornes que je me ſuis preſcrites dans cet Ouvrage ne me permettent pas d'entrer dans les détails que cette opération exige, je la rapporterai cependant ici en abrégé.

Après avoir pincé en travers les tégumens, un peu au-deſſous de l'anneau des muſcles du bas-ventre, on y commence l'inciſion, qui ſe diviſe de haut en bas, à droite & à gauche du teſticule, de maniere que les deux arcs

qu'elle forme ſe réuniſſent à la partie ſupérieure comme à l'inférieure. En ſuivant ces inciſions, on emporte toute la portion des bourſes qui recouvre le teſticule que l'on ſépare de la cloiſon du ſcrotum; & après avoir détaché le cordon, on le coupe deux travers de doigt au-deſſous de l'anneau de l'oblique externe, à moins que les varices ne s'étendent plus haut, car alors la ſection doit être faite au-deſſus.

Le célebre M. Antoine Petit a, le premier, démontré les inconvéniens de la ligature du cordon des vaiſſeaux ſpermatiques; il ſe contente de relever l'extrémité du cordon, de faire comprimer pendant quelques heures, par un aide, les orifices des vaiſſeaux, & de panſer mollement avec de la charpie; cette méthode eſt de lui, il a eu pluſieurs occaſions de la pratiquer, & toujours avec le plus grand ſuccès; on évite par ce moyen une foule d'acci-

dens occaſionnés par la ligature, & qui ne conduiſent que trop ſouvent les malades au tombeau. Il y a très-peu de parties dans l'art de guérir, que ce ſavant Médecin n'ait éclairées ou perfectionnées ; M. Antoine Petit eſt vraiment l'ami, le bienfaicteur de l'humanité.

DES DIFFICULTÉS D'URINER, produites par les ulceres & les brides de l'uretre à la ſuite des gonorrhées.

APRÈS la ſuppreſſion de l'écoulement de la gonorrhée, & principalement lorſque l'inflammation s'eſt étendue juſqu'à la glande proſtate, on éprouve quelquefois des difficultés inſurmontables de rendre ſes urines. Les efforts que l'on fait pour vuider la veſſie, donnent lieu à des extravaſations qui forment des dépôts, des fiſtules dans les parties voiſines; la fievre lente peut ſurvenir, conſumer peu à peu le malade, & le conduire au tombeau.

QUELQUEFOIS auſſi le canal de l'uretre eſt rétreci par les cicatrices d'anciens ulceres qui forment des brides, ou même par des ulceres calleux qui empêchent la verge de s'élever

dans le tems de l'érection; il arrive encore que le *vérumontanum* ſe tuméfie, & que la proſtate devient ſquirreuſe.

Les malades dans cet état, après quelques minutes d'efforts, rendent peu ou point d'urine, quelquefois elle ne ſort que goutte à goutte, ou ne forme qu'un petit filet; & lorſque le prépuce eſt retiré, elle ſe répand ſur le gland; d'autres fois elle ſe bifurque en ſortant; le canal de l'uretre s'affecte dans toute ſa longueur, il en ſort une matiere épaiſſe, jaunâtre ou verdâtre, à-peu-près ſemblable à celle de la gonorrhée, avec cette différence qu'elle n'eſt point brûlante comme dans cette maladie; on éprouve au périnée un ſentiment de mal-aiſe & de peſanteur, que l'exercice augmente.

Ces accidens arrivent le plus communément dans les gonorrhées qui occupent

occupent une grande étendue, & ſur-tout lorſqu'elles ont été mal traitées; d'où ſuivent des irritations, des congeſtions, des ulceres, des fiſtules; maladies très-difficiles à traiter.

La difficulté d'uriner peut venir auſſi d'une pierre dans la veſſie, alors le premier jet de l'urine ſe fait aiſément, mais elle ceſſe de couler auſſi-tôt; au contraire, dans les cas précédens, le premier jet ſe fait très-difficilement, mais enſuite l'urine coule avec une ſorte de facilité; dans le premier cas, les envies d'uriner ſont fréquentes; il ſort ſouvent du ſang avec les urines, ſur-tout ſi on s'eſt donné du mouvement, & que le corps ait été ſecoué: la même choſe n'arrive pas dans l'autre cas, où le jet de l'urine eſt très-fin, principalement s'il y a des carnoſités; alors l'écoulement eſt abondant, comme dans les maladies du pilore, chez les buveurs, qui devient ſquirreux, & enfin

carcinomateux ; il ſe forme de même au col de la veſſie, dans ce cas, des végétations charnues, d'où ſort une matiere purulente.

QUAND l'obſtacle eſt à trois ou quatre travers de doigt du bout de la verge, qu'on y reſſent de la douleur, & qu'il ſe fait un écoulement de matieres verdâtres, il exiſte alors un ulcere chancreux ; lorſqu'on ne reſſent point de douleur, & qu'il ne ſe fait aucun écoulement, c'eſt une ou pluſieurs brides qui font la maladie : enfin lorſqu'on ne peut paſſer le *verumontanum* avec l'algalie ſans faire ſortir du ſang, ce ſont des carnoſités.

IL s'agit dans tous ces cas d'introduire une bougie dans l'uretre, & de la pouſſer juſques dans la veſſie ; cela n'eſt pas toujours aiſé, principalement lorſque la maladie a pour cauſe l'engorgement de la proſtate, ou que les

cicatrices ſont des eſpeces de digues dans le canal ; alors on commence par introduire une bougie très-petite, on enduit ſon extrémité la plus grêle, d'abord avec un mêlange de ſuif & de cire blanche, ou avec le beurre de cacao & l'onguent de la mere ; enſuite avec l'égyptiac ou le cérat de Saturne ; on emploie même dans les carnoſités des onguents ſuſceptibles de réprimer doucement les chairs mollaſſes & fongueuſes.

On préſente d'abord la bougie toute droite, enſuite à meſure qu'on leve le gland, il faut élever auſſi le gros bout de la bougie, & faire quelques petits mouvemens à droite & à gauche, afin de rendre l'introduction plus aiſée ; lorſqu'on trouve des obſtacles ſuſceptibles de faire plier la bougie en la pouſſant, on s'arrête un inſtant ; on continue enſuite ces tentatives, juſqu'à ce que la bougie ait franchi la difficulté, &

que ſon extrémité ſoit parvenue dans la veſſie.

L'INTRODUCTION de la bougie ſe fait d'abord le matin & le ſoir, enſuite on la laiſſe pendant la nuit dans le canal qui s'accoutume ainſi peu à peu à la ſoutenir ; il ſe dilate, & on parvient à rendre le premier jet des urines plus aiſé ; elle ne ſort plus par filets, & ſon paſſage devient libre : on obſerve cependant que la glande proſtate ne ſe dégorge jamais entiérement.

LA glande proſtate ſe traite de la même maniere que les carnoſités ; dans tous ces cas, l'on prend garde de ne pas rendre cauſtiques les bougies, car on courroit riſque de faire dégénérer la maladie en cancer du col de la veſſie : je répete qu'il faut toujours que les bougies, à chaque fois qu'on les introduit, ſoient enduites de ſubſtances très-douces.

Il y a plusieurs especes de bougies : mais je crois que les meilleures sont celles de Goulard, dans lesquelles entrent l'extrait de Saturne, la cire blanche, le suif & la térébenthine ; on pourroit même y mêler le diabotanum ou autres substances, suivant le degré d'activité qu'on voudroit leur donner ; ces drogues mêlées & liquéfiées, de maniere que l'ensemble ne soit ni trop épais ni trop liquide, ni trop chaud ni trop froid ; on prend du linge fin que l'on trempe dedans, après quoi on le coupe en forme de pyramide que l'on roule en commençant par un de ces côtés ; ces bougies ainsi formées doivent être passées sur le porphire ou sur le marbre, afin de leur donner le poli nécessaire : les bougies sont bien faites dès que leur extrémité est bien lisse, & qu'elles augmentent par une gradation insensible dans toute leur longueur.

Si l'on juge que les accidens ſont en partie produits par le virus vénérien, le malade prendra, auſſi-tôt qu'il commencera à uriner librement, du mercure en très-petite quantité par les frictions, ou bien, comme nous l'avons expliqué ailleurs, il uſera, à la doſe d'une cuillerée à café par jour, de la diſſolution de douze grains de ſublimé dans une pinte d'eau.

Par ces moyens le malade va de mieux en mieux, à moins qu'il ne monte à cheval, ou qu'il ne faſſe des excès avec les femmes, car alors le mal revient, & il faut auſſi-tôt reprendre l'uſage des bougies bien enduites, & ſur-tout pendant la nuit.

Il arrive cependant quelquefois que les malades, ſans s'être livrés à aucun excès, voient leur mal revenir, mais cela eſt très-rare. A force de patience, avec l'adminiſtration des mêmes ſe-

cours réitérés , ils guériſſent de nouveau : on preſcrit un régime adouciſſant, en recommandant ſur-tout de prévenir le plus qu'il eſt poſſible les érections.

DES DÉPOTS

Qui ſe forment au périnée à la ſuite des gonorrhées.

LE dépôt eſt une tumeur chaude, tendue, qui excite la fievre, & cauſe des pointillemens douloureux, des élancemens très-vifs; ce mal ſurvenant au périnée, à la ſuite d'une chaude-piſſe mal traitée, revient ordinairement, pour peu que les malades s'expoſent de nouveau; il conduit même quelquefois au tombeau ceux qui ne font pas treve à leurs débauches.

LA cauſe prochaine vient de ce que l'urine ne pouvant paſſer dans le canal, irrite le col de la veſſie, & y forme des congeſtions inflammatoires; ſouvent elle produit de ſi grandes diſtenſions, que l'uretre ne pouvant plus prêter, eſt obligé de ſe rompre au-deſſus

de l'obſtacle, alors l'urine s'infiltre dans le tiſſu cellulaire de l'uretre ; elle paſſe d'une véſicule à l'autre, irrite les nerfs, produit des conſtrictions, des ſpaſmes, des inflammations, enfin des dépôts.

La chaleur & la peſanteur du périnée augmentent quand l'urine veut ſortir, elle coule par le petit trou qu'elle a formé à l'uretre ; les fibres ſe diſtendent par l'âcreté & l'abondance de l'urine ; la tumeur du périnée s'éleve, la peau devient d'un rouge cuivré chez les Negres, & on y apperçoit un petit cercle de la même couleur (30) ; la fievre qui a augmenté en proportion des autres accidens, eſt alors exceſſive. La fréquence & la dureté du pouls ſont conſidérables : dans les grandes douleurs, il eſt même enfoncé & ſerré en proportion de leur intenſité.

Vers le milieu de la tumeur on ſent

(30) Chez les Blancs la tumeur eſt rouge & le cercle blanchâtre.

une petite fluctuation, qui ſe manifeſte davantage quand on fait des efforts pour uriner ; le ſac ſe creve quelquefois de lui-même ; mais il eſt rare dans ce cas que l'ouverture ſoit aſſez grande pour laiſſer paſſer les matieres ſanieuſes qui ont ſouvent fuſé fort loin.

J'ai cependant vu des malades chez leſquels une grande ſuppuration détruiſoit quelquefois les brides & les digues qui s'oppoſoient à la ſortie des urines, par ce moyen les accidens diminuer peu à peu, & les malades uriner aiſément, le reſte de leur vie ; mais très-ſouvent les dépôts occaſionnent des fiſtules, il n'eſt même pas rare de voir le périnée ſe délabrer, & s'y former cinq à ſix clapiers, d'où l'urine ſort comme d'une eſpece d'arroſoir. Le paſſage continuel des urines entretient la ſuppuration ; le malade tombe dans le maraſme, dans une atrophie épouvantable, enfin il ſe conſume par la fievre lente.

Je diſtingue quatre cas dans ces ſortes de dépôts ; le premier & le plus favorable eſt celui où le dépôt commence ; le ſecond où il eſt formé ; le troiſieme eſt celui de la fiſtule ; dans le quatrieme enfin il y a pluſieurs clapiers.

Le premier de ces cas eſt une vraie inflammation ; il s'agit de s'oppoſer à la ſuppuration : à cet effet on ſaigne deux, trois, & même quatre fois le premier jour ; on preſcrit une diete humectante, l'application des cataplaſmes anodins, des veſſies remplies de lait, ou autres liquides adouciſſans. La ſituation la plus convenable au malade eſt d'être placé dans un lit, la tête baſſe, les reins un peu plus élevés, & les jambes écartées ; les boiſſons adouciſſantes, telles que le petit lait, *largiſſimo hauſtu*, l'infuſion de fleurs pectorales, *&c.* ſont les ſecours les plus preſſans & dont on doit attendre un bon effet ; l'on ſollicite par quelques légers laxatifs, des évacua-

tions par les ſelles ; & lorſque le malade ſe trouve preſſé par le beſoin de rendre ſes urines, il comprime doucement la tumeur ; ſi malgré tout cela l'abcès ſe forme, on en fait promptement l'ouverture (ce qui en général eſt le contraire des autres abcès), attendu que ces parties ayant beaucoup de tiſſu cellulaire, l'urine fuſe & diſſeque quelquefois juſqu'à l'inteſtin *rectum*.

Le centre de la fluctuation eſt preſque toujours vers le fondement ; & le trou par où ſort la matiere épanchée eſt ordinairement plus élevé & du côté du pubis. Faites une grande inciſion, n'épargnez pas les tégumens (31),

(31) En 1768, le vaiſſeau *la Paix* de la Compagnie des Indes, ſur lequel étoit embarqué l'équipage de l'*Adour*, autre bâtiment de la Compagnie, arriva à l'Iſle de France avec preſque ce double équipage ſur les cadres. Le vaiſſeau auroit péri à la mer, ſi la traverſée eût été plus longue. Ces malheureux étoient attaqués du ſcorbut qui leur avoit exceſſivement relâché les tégumens, & ſur-tout ceux de la verge & du *ſcrotum*.

panſez avec de la charpie ſeche ; & pour mieux découvrir le mal, le lende-

---

Pluſieurs d'entr'eux avoient les bourſes qui leur deſcendoient juſqu'au-deſſous des parties moyennes des cuiſſes ; la verge s'étoit auſſi infiltrée, & ſon volume étoit également exceſſif ; chez le plus grand nombre ces parties s'enflammerent, & il leur ſurvint des dépôts gangreneux qui détruiſirent toutes les membranes communes des teſticules : la plupart des eſcarres s'étendoient juſqu'au gland, au prépuce & à l'uretre : ces eſcarres ſéparées, l'urine ſortoit de ce canal comme d'une eſpece d'arroſoir, & s'épanchoit dans le tiſſu cellulaire ; ſon exceſſive âcreté faiſoit beaucoup ſouffrir les malades.

Les ſymptomes du ſcorbut céderent aux bouillons de tortue & des plantes cruciferes ; la grande propreté que j'avois ſoin de faire obſerver dans les panſemens, le renouvellement de l'air & tout ce qui pouvoit le rendre plus ſalubre, y contribuerent auſſi beaucoup.

Dès que les parties détruites furent ſéparées & les douleurs un peu calmées par la diminution de l'âcreté de l'humeur, je m'occupai de rétablir le cours des urines & de leur donner la direction qu'elles doivent avoir ; à cet effet, j'introduiſis des bougies creuſes juſques dans la veſſie ; il ſe fit des eſpeces de végétations ; les bourgeons ſe rejoignirent, & peu-à-peu nous eumes la ſatisfaction de voir nos malades guérir & uriner comme auparavant. M. Dépot, Chirurgien Aide-Major de cet Hôpital, homme très-inſtruit, m'aida

main, avant de lever l'appareil, j'engage le malade à retenir un peu ſes

---

beaucoup dans cette beſogne : le zèle, les ſoins & l'intelligence de M. Bécane, Chirurgien Sous-Aide-Major, nous furent auſſi fort utiles ; le nombre des bleſſés étoit ſi grand, que leur panſement duroit depuis le point du jour juſqu'au coucher du ſoleil, c'eſt-à-dire que le panſement de tous les bleſſés étoit à peine fini, qu'il falloit recommencer celui des bleſſés dont la ſuppuration étoit aſſez abondante pour exiger deux panſemens par jour ; enfin nous avions ſi peu de tems à nous, que pendant pluſieurs jours je fus obligé de prendre mes repas à l'Hôpital & de n'en pas ſortir.

Quelques-uns de ces malades, parmi leſquels ſe trouvoit un Boſſeman, avoient perdu la plus grande partie du gland & du prépuce, mais preſque tous d'un côté ſeulement, de maniere que la verge étoit fort inclinée d'un côté & même courbée à ſon extrêmité, ſur-tout dans les érections, ce qui rendoit la ſortie des urines difficiles & l'éjaculation impoſſible. Ces difformités ſont l'une & l'autre très-fâcheuſes, la derniere ſur-tout les affligeoit cruellement.

Je fis des inciſions tranſverſales ſur les parties qui, par leur contraction, faiſoient incliner la verge plutôt d'un côté que de l'autre. J'introduiſis dans l'uretre un morceau de bougie de quatre travers de doigt de longueur, dans le milieu de laquelle étoit placé un tuyau de plume à écrire ; je les leur faiſois garder jour & nuit, & maintenir la verge en ſituation.

urines, afin que lors du panſement, je puiſſe mieux découvrir les lieux où elle

---

Par ces moyens, la ſortie des urines & l'éjaculation ſe firent comme auparavant. J'avoue que ces ſuccès m'ont flatté infiniment. Ce n'eſt pas ici le lieu de parler de l'ordre que j'avois établi dans les panſemens des bleſſés de cet Hôpital, & de la maniere dont les Chirurgiens faiſoient leur ſervice. Je dirai ſeulement que l'humanité y étoit promptement ſecourue ; j'aurai occaſion de démontrer ailleurs les avantages que retirent les bleſſés d'être panſés en préſence du Chirurgien-Major.

Cette inflammation gangreneuſe du ſcrotum & de la verge n'eſt point un accident ordinaire dans le ſcorbut, maladie qui a pour cauſe principale une mauvaiſe nourriture, des alimens alkaleſcens, plutôt que l'air froid & humide, que le plus grand nombre des Auteurs regarde comme cauſe majeure du ſcorbut, ſans laquelle, diſent-ils, les autres cauſes reſteroient ſans effet.

Il faut que ces Auteurs aient toujours voyagé dans le Nord ; qu'ils n'aient pas eu occaſion d'obſerver le ſcorbut ſous l'équateur où il fait des progrès rapides, & parcourt très-promptement ſes périodes ; dans les mers froides au contraire il agit plus lentement, il y eſt même le plus ſouvent compliqué avec d'autres maladies qui l'empêchent preſque toujours de parvenir à ſon troiſieme degré : les deſcriptions qu'ils nous ont données de ce fléau des Marins, n'ont ſans doute été faites que d'après les courtes traverſées en-deçà

a fuſé ; elle ſort quelquefois par jets, à l'aide d'une ſonde cannelée ; on ſuit

---

de la ligne, pendant leſquelles les équipages éprouvent rarement le ſcorbut.

J'ai été chargé du traitement d'un grand nombre de ſcorbutiques dans des climats très-froids & dans les pays les plus chauds. Ce que j'avance eſt d'après ma propre expérience. Sous la ligne, l'air eſt exceſſivement chaud, comme tout le monde ſait ; malgré cela ceux qui y ont traité des ſcorbutiques, ne ſeroient pas plus fondés à regarder l'air chaud & humide comme cauſe majeure du ſcorbut, que ne le ſont ceux qui ont voyagé dans le Nord, à ſoutenir que c'eſt un air froid chargé d'une très-grande quantité de particules aqueuſes : l'une & l'autre de ces cauſes, différentes ſelon les climats, ne font que développer & mettre, plus ou moins promptement, en action l'alkaleſcence des humeurs, & leur dégénéreſcence produites dans le premier cas par des alimens ſalés, & dans le ſecond, par une nourriture inſuffiſante pour la réparation des pertes du corps & le renouvellement des humeurs.

En 1757, j'étois à l'Iſle Royale embarqué ſur le vaiſſeau *le Glorieux*, de l'eſcadre commandée par M. Dubois de la Mothe. L'équipage de ce vaiſſeau fut très-maltraité par le ſcorbut qui ſévit preſque ſur tous les Matelots & Soldats. Ceux qui purent ſe procurer des alimens frais, ſur-tout des végétaux, en furent exempts : il n'y eut pas un ſeul Officier, ni un ſeul Chirurgien ſcorbutique à bord de ce vaiſſeau,

facilement

facilement les endroits où l'urine s'eſt inſinuée, c'eſt preſque toujours en remontant vers la racine du ſcrotum. Si vous vous appercevez que les ſinuoſités

---

les maladies n'attaquerent ces derniers, que lorſque les fievres putrides & malignes ſe joignirent au ſcorbut, & que la contagion ſe répandit dans toute l'armée ; d'où l'on voit que la miſere, les alimens altérés, corrompus, & ſur-tout les viandes ſalées ſont les cauſes principales du ſcorbut.

La maladie terrible dont je viens de parler, & qui attaqua le double équipage du vaiſſeau *la Paix*, en eſt une autre preuve convaincante. Pluſieurs perſonnes de cet équipage m'ont aſſuré que cette maladie avoit pour cauſe l'uſage des eaux ſaumâtres des puits de Pondichéry, au lieu de celles d'Oulgaret que l'on a coutume d'embarquer, qui ſont bonnes & éloignées de trois quarts de lieues : on les fait venir moyennant 4 livres 16 ſols pour chaque piece d'eau, c'eſt-à-dire, quatre barriques : cette économie ayant manqué de faire périr ce navire à la mer faute de monde, l'on ne ſauroit trop recommander aux Capitaines des vaiſſeaux, de veiller exactement à ce que l'on embarque toujours les meilleures eaux.

J'aurois pluſieurs autres exemples ſemblables à rapporter ſur les cauſes du ſcorbut ; mais les bornes de cet Ouvrage ne me permettent pas d'en placer ici les détails ; j'en parlerai dans mes Obſervations ſur les maladies des Blancs dans les colonies.

s'étendent beaucoup plus loin, il eſt néceſſaire de prolonger l'inciſion; car il peut arriver que l'inflammation faſſe de ſi grands progrès, qu'elle gangrene ces mêmes parties, même juſqu'aux teſticules.

On panſe le malade avec le baume d'arceus, le jaune-d'œuf & la térébenthine; peu à peu on introduit dans l'uretre, une algalie qu'on y maintient pendant tout le traitement, & que l'on change de tems en tems. Lorſque le mal eſt nouveau, on peut eſpérer que tout ira bien : on commence par ſe ſervir d'une petite algalie flexible telle, par exemple, que celles dont on ſe ſert pour les enfans de ſix à ſept ans; quelquefois elle s'arrête, alors on examine quel peut être l'obſtacle, & il ſuffit le plus ſouvent d'incliner un tant ſoit peu l'algalie à droite ou à gauche pour la faire entrer, autrement on lui ſubſtitue des bougies creuſes. Quand on eſt

parvenu juſques dans la veſſie, on bouche l'algalie avec une éponge ou un petit morceau de liege fixé par le moyen d'un fil que l'on fait paſſer en ſous cuiſſe ; enfin on ſoutient les draps (32) avec des cerceaux, pour donner au malade la liberté de ſe retourner dans ſon lit.

Mais lorſqu'il arrive que l'algalie ne peut être introduite, parce que les calloſités ſont trop conſidérables, on travaille à les détruire, en y introduiſant une petite bougie ; on met

(32) Il eſt bon d'obſerver que quoiqu'il ne ſoit point d'uſage dans les Hôpitaux de donner des draps aux Negres malades, j'ai eu l'attention de leur en faire fournir malgré les contrariétés de quelques perſonnes mal intentionnées, bien perſuadé que cette portion de l'eſpece humaine, quoique d'une couleur différente de la nôtre, n'en mérite pas moins les ſoins & la vigilance du Médecin. Par ce moyen, j'ai eu la ſatisfaction de conſerver au Roi un grand nombre de Negres, principalement ceux dont les maladies ſe terminoient par la tranſpiration, & cela ſans qu'il en ait coûté un ſol de plus en frais d'adminiſtration.

enſuite le malade au lait pour toute nourriture ; & dès que le canal eſt libre , on ſubſtitue l'algalie à la bougie.

Après avoir bien examiné l'état du périnée , on détruit les *fungus* avec les eſcarrotiques , même avec la pierre infernale ; il faut chercher & ſuivre les clapiers qui ſe détruiſent par les cauſtiques. On fait un grand ulcere , & par ce moyen les calloſités diſparoiſſent , même celles des bords de l'ouverture du canal de l'uretre ; peu à peu il croît des bourgeons charnus qui ſe confondent avec la membrane de l'uretre régénérée , & il ſe fait une cicatrice.

Il faut uſer de bien des précautions pour conſerver cette cicatrice qui ſe rompt quelquefois , car les membranes lézées ne ſe conſolident jamais parfaitement ; le péritoine , à l'endroit de la gaſtroraphie , ne ſe trouve jamais bien

réuni ; c'eſt pourquoi il eſt abſolument eſſentiel d'obſerver le régime le plus ſcrupuleux ; le mal revient-il, vîte la ſonde dans l'uretre, pour conſerver toujours un paſſage aux urines.

Si l'on ſoupçonne qu'il exiſte encore un vice vénérien, on le détruit de la maniere & avec les précautions déja indiquées, en obſervant que le mercure doit être adminiſtré à très-petite doſe ; dans cette circonſtance, on a trop ſouvent paſſé les malades par les remedes. Les préparations mercurielles qui ne doivent point être négligées dans le traitement des gonorrhées, dès que les accidens inflammatoires en permettent l'uſage, ſont ſouvent inutiles dans ce cas ; elles ne peuvent en effet débarraſſer le canal des cicatrices & des brides que les gonorrhées laiſſent après elles, principalement lorſqu'elles ſont la ſuite du mauvais traitement.

DE L'OPHTALMIE *VÉNÉRIENNE.*

LORSQUE la gonorrhée ſe ſupprime ſubitement, il ſurvient quelquefois aux yeux un prurit qui bientôt ſe change en douleur inflammatoire très-marquée ; les paupieres s'épaiſſiſſent, il peut même arriver qu'elles ſe renverſent en-dehors, alors les vaiſſeaux répandus ſur le globe de l'œil ſont rouges & très-apparens ; la conjonctive devient inégale, excepté dans l'endroit de ſon union avec la cornée, ce qui fait paroître cette derniere comme placée dans un fond : on ne ſupporte la lumiere qu'avec peine ; quelquefois la douleur s'étend juſqu'à la tête, elle eſt même lancinante & ordinairement accompagnée de beaucoup de fievre.

ON diſtingue deux eſpeces d'ophtal-

mie vénérienne ; dans l'une la conjonctive ſouffre ſeule ; dans l'autre il n'y a que les paupieres de malades. La cauſe matérielle eſt le tranſport de l'humeur de la gonorrhée ; la cauſe prochaine eſt l'inflammation de la conjonctive ou des glandes ciliaires & lacrymales, quelquefois même des unes & des autres de ces parties en même tems, d'où la matiere découle principalement du côté du grand angle de l'œil.

CETTE matiere eſt d'abord très-abondante, un peu claire, enſuite elle s'épaiſſit & devient jaunâtre ou verdâtre, chaude, brûlante, comme celle qui ſort par la verge dans la gonorrhée.

L'OPHTALMIE vénérienne ne ſurvient pas ordinairement dans la vérole véritable, peut-être parce que le virus eſt répandu à-peu-près également dans toutes les parties du corps, au lieu que dans la gonorrhée ſupprimée, la ma-

tiere ſubitement répercutée peut ſe porter ſur les yeux & y cauſer une ophtalmie ; ce tranſport peut auſſi ſe faire quelquefois ſur l'articulation de la cuiſſe, principalement le long du nerf ſciatique, & y cauſer la goutte ſciatique.

CETTE ophtalmie vient plus promptement que le *chemoſis* ordinaire, & parcourt auſſi plus vîte ſes périodes ; dans le *chemoſis* les larmes ſont claires ; dans cette eſpece d'ophtalmie, au contraire, il coule une matiere très-abondante, épaiſſe & très-âcre.

CE mal eſt ſi grave & ſi opiniâtre, que pour le guérir, on eſt quelquefois obligé d'en venir à l'opération. Lorſque la maladie attaque les paupieres, il ſurvient quelquefois de petits ulceres aux tarſes, qui font tomber les cils, détruiſent même leurs bulbes, & les empêchent de revenir.

La premiere indication qui ſe préſente à remplir, eſt de rappeller l'écoulement des parties naturelles ; à cet effet, on preſcrit les ſaignées du bras & du pied, répétées dès les premiers jours de l'ophtalmie ; plus tard, elles ſeroient non-ſeulement inutiles, mais elles jetteroient encore le malade dans l'affaiſſement.

Dans les mêmes vues, on fait uſage de boiſſons adouciſſantes, telles que l'eau de veau, le petit-lait, & les infuſions de fleurs pectorales ; on preſcrit auſſi pluſieurs lavemens émolliens, afin de relâcher le ſphincter de l'anus ; je me ſuis auſſi très-bien trouvé de deux ou trois bols par jour, compoſés chacun de quatre grains de camphre & huit grains de nitre.

Les bains ſont contraires, parce que pendant l'immerſion il ſe porte beaucoup de ſang à la tête.

PARMI le grand nombre de collyres que l'on emploie dans l'ophtalmie, celui qui m'a conſtamment réuſſi (33) eſt fait avec huit grains de vitriol blanc, dans quatre onces d'eau ; il faut en laiſſer tomber pluſieurs gouttes dans l'œil, même le rouler dans une petite baignoire remplie de cette liqueur, & en imbiber des compreſſes doubles que l'on applique deſſus le globe dans les intervalles des panſemens.

DÈS que la fievre a ceſſé, & que les autres accidens inflammatoires ſont diminués, on adminiſtre le mercure, ſoit par les frictions, ou par la voie de la ſolution du ſublimé corroſif, de la maniere qui a été preſcrite plus haut, mais à une doſe très-foible, pour éviter que ce minéral ne porte à la bouche.

ON ne doit point employer les

(33) Excepté lorſque la maladie eſt dégénérée.

cataplaſmes & les décoctions émollientes (34) qui, en relâchant les vaiſſeaux

---

(34) A la Guyanne, en 1764, il y eut un très-grand nombre de perſonnes attaquées en même tems de l'inflammation des yeux. On confia leur traitement à un Oculiſte qui ne connoiſſoit d'autres remedes que les relâchans ; quelques malades en perdirent la vue, ce qui obligea les Chefs de l'adminiſtration à défendre à cet Oculiſte de traiter aucune ophtalmie.

L'inflammation ſubſiſta tant que l'application des émolliens fut continuée ; il y eut pluſieurs malades chez leſquels la conjonctive devint fort épaiſſe, & en quelque ſorte ſemblable à une chair rougeâtre aſſez conſiſtante. Cet Oculiſte avoit une bonne main ; il fit pluſieurs fois l'extirpation des vaiſſeaux variqueux de cette membrane qu'il détruiſoit en partie ; mais comme il n'avoit aucun principe en Médecine, il continuoit l'application des émolliens, & les accidens recommençoient comme avant l'opération.

Les Adminiſtrateurs firent aſſembler les gens de l'Art, je fus du nombre ; nous jugeâmes que l'on ſubſtitueroit aux émolliens ou l'alun battu avec le blanc d'œuf, ou le ſel de Saturne, mais ſur-tout le vitriol blanc, à la doſe de deux grains par once d'eau ; on augmenta même la doſe du vitriol, ſuivant les circonſtances, juſqu'à quatre grains par once.

Ces collyres produiſirent de ſi bons effets, qu'aucune inflammation des yeux ne leur réſiſta ; malgré cela, il faut que ces remedes ſoient employés par un homme inſtruit en Médecine ; car quelquefois

de l'œil, & particuliérement ceux de la conjonctive, augmentent en proportion leur engorgement, conſéquemment les autres accidens ; l'expérience a trop ſouvent démontré que cette claſſe de remedes eſt abſolument contraire dans toute eſpece d'inflammation des yeux.

Si malgré tous ces moyens la maladie dégénere, & que pluſieurs vaiſſeaux de la conjonctive deviennent variqueux, ſoit que l'on ait employé des relâchans ou autrement, il faut en venir à l'opération, après avoir détruit le vice de la maſſe générale des liqueurs ; à cet

---

l'inflammation de la conjonctive vient d'une très-grande quantité de ſang, & ſur-tout d'un ſang trop épais, qui n'a preſque point de ſéroſité : alors aucun collyre ne peut ſuppléer à la ſaignée que l'on eſt même quelquefois obligé de répéter, afin de rendre les molécules du ſang plus méables, c'eſt-à-dire, plus ſuſceptibles de circuler dans les vaiſſeaux du plus petit diametre. Quelquefois auſſi il ſuffit d'ajouter aux collyres l'uſage des délayans & des lavemens.

effet, on tiendra les paupieres écartées ; & au moyen d'une aiguille courbe, on paſſera un fil par deſſous pluſieurs des vaiſſeaux variqueux de la conjonctive, de l'un & de l'autre côté de la cornée tranſparente ; enſuite, ayant déſenfilé les aiguilles, on prendra de la main gauche les fils, à l'aide deſquels on coupera ces vaiſſeaux avec des ciſeaux convexes.

CETTE opération eſt la plus facile de toutes celles que l'on pratique ſur le globe de l'œil, elle peut ſe faire ſur toutes les parties de la conjonctive où il y a des vaiſſeaux variqueux, attendu que cette membrane ſe régénere facilement ; quelques praticiens font même avec un biſtouri quelques ſcarifications à l'intérieur des paupieres, & de petites mouchetures ſur les bords de la cornée, à ſon union avec la conjonctive. On baſſine l'œil avec un collyre dans lequel entrent quelques grains de vitriol blanc,

& on y applique des compresses imbibées de la même liqueur : par ces moyens le malade guérit en peu de tems, mais il est rare que l'on soit obligé de faire cette opération, lorsque la maladie a été bien traitée.

DU PIAN.

LE pian eſt une maladie que l'on a juſqu'à préſent regardée comme particuliere aux Negres, dans laquelle il ſurvient des ulceres à différentes parties du corps, mais principalement à celles de la génération; la ſanie qui en exſude eſt ſi virulente & ſi âcre, qu'elle corrode facilement les parties voiſines; les bords des ulceres s'enflamment, ſe durciſſent, & produiſent de promptes caries; ſi les malades ne ſont pas ſecourus aſſez-tôt, ils tombent dans un maraſme, accompagné de douleurs inouies qui ne ſe terminent que par la mort.

IL eſt à préſumer que le virus vénérien exerce principalement ſon activité ſur des corps mal nourris, fatigués & énervés, puiſqu'alors il produit des

accidens plus graves, plus meurtriers, & moins ſuſceptibles de curation.

Nous avons déja obſervé que dans les pays très-chauds, le virus vénérien eſt beaucoup plus actif, & ſes accidens plus funeſtes que dans les pays froids ou tempérés; c'eſt ſur-tout dans les Iſles de la Zone Torride qu'on obſerve cette maladie qui a les mêmes cauſes que la vérole & ſe communique de même, mais dont les ſymptomes différens annoncent une ſi grande intenſité du levain virulent, qu'on peut le regarder comme un virus parvenu au dernier degré d'acrimonie, conſéquemment preſque impoſſible à détruire lorſqu'on s'y prend trop tard.

Le pian eſt commun dans nos Iſles de l'Amérique, comme dans la plus grande partie de l'Afrique. Le docteur Smith (35) a obſervé dans ſes voyages, en

(35) Très-habile Médecin, Penſionnaire du Roi, ancien Chirurgien-Major de la Marine, &c.

1768 & 1769, que le pian eſt preſque inconnu aux Iſles de Java, Sumatra, & dans celles de l'Archipel des Moluques, dont les naturels ſont ſujets à la gale.

Cette maladie ne cede point ordinairement au mercure adminiſtré par les frictions : les affections vénériennes ordinaires réſiſtent même quelquefois dans les pays chauds aux frictions les mieux dirigées, tandis que les ſels mercuriels, principalement la ſolution du ſublimé, les guériſſent aſſez facilement: dans le traitement du pian, cette ſolution a des avantages encore plus marqués, aidée de l'infuſion du gayac (36) & du lait pour toute nourriture.

On adminiſtre la ſolution du ſubli-

(36) Il faut mettre une once de gayac rapé par pinte d'eau. On emploie par préférence la partie la moins réſineuſe, telle que l'écorce & l'aubier, parce que la réſine eſt inſoluble dans l'eau, & que la partie ligneuſe en contient beaucoup. Une pinte de cette infuſion par jour ſuffit ordinairement.

mé (37) à la même doſe & avec les mêmes précautions que nous avons

(37) Les premiers Médecins qui ont fait uſage de ce ſel mercuriel, en ont fait la diſſolution dans l'eſprit ardent de froment ; mais comme l'eau ſimple eſt le diſſolvant des ſels, on s'eſt ſervi depuis dans pluſieurs villes de l'Europe, principalement à Paris, pour cette diſſolution, des eaux diſtillées, telles que celles de plantin & autres ſemblables. Dans les colonies où il eſt quelquefois difficile de s'en procurer, je leur ai ſubſtitué l'eau commune diſtillée, & je m'en ſuis ſi bien trouvé, que je la crois auſſi bonne pour la diſſolution du ſublimé corroſif qu'aucune autre eſpece d'eau.

On fait auſſi la diſſolution de ce ſel dans de l'eau-de-vie de ſucre, appellée *tafia* ou *guildive*, pluſieurs Praticiens s'en trouvent très-bien ; mais ſi l'on ne ſe ſert point de liqueurs ſpiritueuſes, j'inſiſte ſur la néceſſité de diſtiller le fluide dans lequel on fera cette diſſolution, afin d'en ſéparer les particules terreuſes qu'il contient, parce que l'acide de ce ſel par ſon analogie s'unit à ces terres, & abandonne le mercure qui ſe précipite au fond du vaſe, en proportion de la quantité de terre contenue dans le fluide.

Comme l'on n'eſt pas encore entiérement revenu ſur les prétendus mauvais effets du ſublimé corroſif, je crois devoir rapporter ici qu'en 1768 un Matelot du vaiſſeau *le Beaumont*, de la Compagnie des Indes, s'étant embarqué avec pluſieurs ſymptomes de vérole, qu'il avoit cachés ſoigneuſement juſqu'à ce que le vaiſſeau

prescrites pour les maladies vénériennes. Il est quelquefois nécessaire d'ajouter

---

fût à la voile, M. Herga, Chirurgien-Major de ce vaisseau, fit mettre quatorze grains de sublimé corrosif dans une pinte d'eau-de-vie, qu'il lui fit administrer à petite dose. Le malade n'avoit pas encore pris les deux tiers de la dissolution, que les symptomes vénériens étoient entiérement dissipés: cet homme s'étant enivré, se saisit sans être apperçu, de la bouteille d'eau-de-vie qui contenoit le reste de la dissolution du sublimé, & le but d'un seul coup; il devint aussitôt furieux, au point que l'on fut obligé de le mettre aux fers, & de lui jetter sur le corps plusieurs seaux d'eau; par ce moyen, il se calma, & sur le champ fut changé de linge & couché sur un cadre garni; on le couvrit bien, il prit une boisson délayante; dès le lendemain il ne ressentit aucune incommodité de son ivresse ni du sublimé corrosif, & continua de se bien porter. Je tiens ce fait de M. Varnec, alors second Chirurgien sur ce même vaisseau.

Le sublimé corrosif est un sel mercuriel très-caustique; mais étendu dans suffisante quantité d'un fluide aqueux, il perd ses propriétés corrosives; il en est de même des acides vitriolique nitreux & marin, qui, dans l'état de concentration, sont aussi très-corrosifs, mais qui étendus dans de l'eau perdent cette propriété au point d'être employés avec succès en tisanes dans quelques maladies aiguës; souvent même on les substitue aux acides végétaux. Les acides minéraux & le sublimé ne sont donc des poisons que par la maniere

à ces remedes le mercure doux, à la doſe de quatre grains par jour, incorporé dans la premiere conſerve, en obſervant de ſuſpendre l'uſage de ce bol, ainſi que de la ſolution du ſublimé, dès que l'on s'apperçoit que ces préparations mercurielles excitent la plus légere chaleur à la bouche; on recommence leur adminiſtration auſſi-tôt que cet accident eſt ceſſé.

Il ne nous reſte qu'à nous occuper

---

de les adminiſtrer. Les préparations antimoniales, telles que l'émétique & le kermès qui rappellent tous les jours des malades à la vie, ne deviennent-elles pas auſſi des poiſons dans des mains inexpérimentées ?

On trouvera de plus grands détails ſur la diſſolution de ce ſel, dans l'*Expoſition raiſonnée des différentes méthodes d'adminiſtrer le mercure dans les maladies vénériennes*, par M. de Horne, Docteur en Médecine, ancien Médecin des Camps & Armées & en chef des Hôpitaux Militaires, Médecin de S. A. S. Monſeigneur le Duc d'Orléans, Cenſeur Royal, *&c.* Cet Ouvrage contient diverſes analyſes très-utiles ſur différens remedes employés pour le traitement des maladies vénériennes.

des moyens qui paroiſſent les plus propres, ſinon à prévenir & à détruire, du moins à rendre les cauſes des maladies des Negres plus rares & leurs effets moins funeſtes, en diminuant leur fréquence & leur intenſité.

MOYENS

De prévenir les maladies des Negres.

ON l'a déja dit au commencement de cet Ouvrage, la nourriture des Negres étant inſipide, uniforme & non fermentée, ne ſauroit produire dans les humeurs la réparation qui leur eſt néceſſaire, ce qui les fait dégénérer & les diſpoſe à la putréfaction qui en eſt la ſuite infaillible; délà la fievre putride & les autres maladies de ce genre; delà quelquefois la peſte que les vrais Médecins regardent comme le troiſieme degré d'un ſeul & même mal, dont la fievre putride eſt le premier, & la fievre maligne le ſecond.

En effet, il y a des exemples de maladies peſtilentielles produites uniquement par le défaut de vivres & par

la misere. L'épidémie que nous éprouvâmes en 1768, après nous être sauvés du naufrage du vaisseau du Roi l'*Aigle*, dans le détroit de Belle-Isle, & que nous communiquâmes aux habitans de la paroisse saint Barnabé, sur la rive gauche du Fleuve Saint-Laurent, étoit de ce genre.

Il est vrai que le plus souvent ce fléau terrible est la suite d'un trop long usage d'alimens salés, du défaut de subsistances fraîches, & sur-tout végétales. Le désastre se trouve même augmenté quelquefois par l'influence de l'air, la mal-propreté souvent occasionnée par le défaut de linge, *&c.* La contagion de l'Escadre de M. Dubois de la Motte, en 1757, & celle de la Guyane en 1764, sont deux exemples de ce dernier genre que j'ai encore éprouvés.

Qu'on ne s'y trompe pas, la nour-

riture purement végétale & fraîche, eſt propre, ſans contredit, à s'oppoſer à l'alkaleſcence & à la putréfaction des humeurs, ſi elle eſt ſuffiſante, variée, bien préparée, & de bonne qualité; mais le manioc (38) dont les Negres ſe nourriſſent continuellement, ne ſauroit, tel qu'il eſt préparé, produire cet avantage : ce n'eſt qu'une nourriture peſante, indigeſte, mal élaborée, dépourvue de principes ſalins, inca-

(38) Le manioc eſt une plante originaire d'Afrique, tranſportée par les Européens dans les colonies avec les Afriquains qui s'en nourriſſoient. Cet arbuſte vient de bouture, & s'éleve juſqu'à ſept pieds; ſon tronc eſt à-peu-près gros comme le bras, ſon bois mol & caſſant, ſes feuilles d'un verd brun, aſſez grandes, découpées profondément en maniere de rayons & attachées à de longues queues : ce ſont les racines de cette plante qui ſervent de nourriture aux eſclaves ; elles ſont communément plus groſſes que des betteraves, & viennent preſque toujours trois ou quatre attachées enſemble ; il s'en trouve des eſpeces qui mûriſſent en ſept ou huit mois de tems, mais la meilleure & celle dont on fait le plus d'uſage demeure ordinairement quinze ou dix-huit mois en terre avant de parvenir à une parfaite maturité.

pable, en un mot, de régénérer les humeurs, & de s'oppoſer à leur putreſcence.

Mais cette nourriture peut devenir par la préparation, très-propre à opérer ces effets eſſentiels ; il ne s'agit pour cela que de réduire le manioc en farine (39), de le faire ſuffiſamment fermenter avant de cuire, & d'enrichir ſes principes

(39) La racine de manioc rapée & réduite en petits grains par la cuiſſon, s'appelle *farine de manioc.* C'eſt cette farine que je propoſe de réduire en farine proprement dite, c'eſt-à-dire, en poudre impalpable, pour en faire une ſorte de pain qui aura ſubi le degré de fermentation néceſſaire. Ce n'eſt point une nouvelle découverte, en 1760 la récolte des grains ayant été inſuffiſante aux Iſles de France & de Bourbon, l'eſcadre commandée par M. le Comte d'Aché, & la garniſon y vécurent pendant quelques mois de ce pain de manioc ainſi préparé ; mais long-tems auparavant feu M. Figeac, habitant de l'Iſle de France, en avoit fait pluſieurs fois l'expérience avec ſuccès : cette même année, ſon habitation étant toute plantée de manioc, il fut chargé d'y faire préparer de ce pain avec lequel les Soldats & Matelots furent nourris pendant tout le tems de la diſette.

d'un peu de ſel marin ; ce ſel mis en petite quantité hâteroit la fermentation par ſes vertus inciſives, antiſeptiques, même un peu ſtimulantes, & s'oppoſeroit à la putréfaction des humeurs : d'un autre côté, la fermentation ayant développé les principes nutritifs, tant ſalins qu'acides & mucilagineux ; en les diviſant à l'infini par l'atténuation, la digeſtion en ſeroit plus facile, plus profitable aux Negres, plus capable de produire dans leurs humeurs cette réparation, ſans laquelle elles tombent en dégénéreſcence, & bientôt après en putréfaction.

Les vêtemens ſont encore un objet non moins digne de l'attention des Colons, puiſqu'ils ſont également propres à concourir au même but. On l'a déja obſervé, la tranſpiration de l'habitude du corps ſuſpendue, produit des effets terribles ; l'exercice violent, le travail auquel les Negres ſont aſſujettis, la

chaleur du climat, ouvrent les pores ; l'air ſe rafraichiſſant tout-à-coup, une pluie qui ſurvient, l'humidité ou une boiſſon froide, l'arrêtent & la répercutent, d'où ſuit un engorgement qui, ſelon la diſpoſition du ſujet, & la qualité de ſes humeurs, produit les différens accidens que nous avons remarqués.

Si les Negres étoient ſuffiſamment vêtus & couverts, s'ils avoient des rechanges, ils ne ſeroient preſque plus expoſés à cette répercuſſion, ſi funeſte par ſes ſuites. Une couverture de laine, une veſte de très-gros drap, deux gros bonnets, & quatre rechanges de toile, les mettroient à l'abri de ces accidens ; cette dépenſe faite une premiere fois, ne ſeroit renouvellée en entier qu'après un certain tems ; la couverture ſerviroit pendant dix ans & plus ; la veſte & les bonnets ne ſeroient néceſſaires que tous les trois ans : quant aux rechanges, il ſuffiroit d'en ajouter deux par année.

Mais il y a des Colonies où les habitans ſont ſi peu aiſés, que l'achat de ces articles feroit à la vérité un objet de dépenſe effrayant ; les Iſles de France & de Bourbon, plus qu'aucune autre, ſont dans ce cas ; cependant il eſt poſſible d'y établir cet uſage qui auroit par la ſuite autant de force qu'une loi ; le meilleur moyen à employer pour cela, eſt de procurer aux Colons les toiles, les couvertures, les veſtes & les bonnets, à ſi bon marché, que l'achat de ces objets ne puiſſe pas faire pour eux une charge trop peſante.

Je vais mettre ſous les yeux du Gouvernement, des objets qui méritent également ſon attention, & la ſurveillance du miniſtere public.

1°. La *guildive* ou *taffia* eſt une boiſſon âcre & malfaiſante (40), lorſ-

(40) Au moins en a-t-on pluſieurs fois éprouvé ces effets aux Iſles de France & de Bourbon.

qu'on en uſe peu de tems après ſa diſtillation, & ſur-tout avec excès : on conçoit aiſément que la plupart des Negres épuiſés par le travail & le libertinage, cherchant une réparation que leur nourriture ne peut leur fournir, ſe livrent ordinairement à cette boiſſon qui ſemble d'abord ranimer leurs forces, mais qui dans le fait, priſe en trop grande quantité, contribue à les diſſiper entiérement.

Il paſſe pour conſtant, aux Iſles de France & de Bourbon, que cette liqueur perd ſa mauvaiſe qualité par le laps du tems ; on y a obſervé qu'après deux ans elle n'eſt plus mal-faiſante. Dans quelques-unes de nos Colonies, il avoit été preſcrit de garder le *taffia* pendant un certain tems, en tonneaux, avant de le mettre en vente ; l'exécution de ce Réglement étoit facile, néanmoins il eſt reſté long-tems ſans effet ; il s'agit de le renouveller & d'en maintenir l'exécution.

2°. Toutes les rivieres de certaines Colonies ſont remplies d'une plante, connue ſous le nom de ſonge (41), & qui pouſſe de très-groſſes racines ; dans les tems de diſette quelques habitans y ont eu recours pour la nourriture de leurs eſclaves ; d'autres, ſoit pareſſe, défaut de prévoyance ou avarice, ont auſſi recours depuis à cet aliment bien plus mal-faiſant encore que ne l'eſt le manioc non-préparé ; les pertes qu'ils ont éprouvées, & qu'ils ont mal-à-propos attribuées à d'autres cauſes, ne les ont pas encore éclairés ſur leurs véritables intérêts ; il eſt donc eſſentiel dans ces Colonies, de faire entrer dans une Ordonnance de police, la défenſe la plus expreſſe d'employer le ſonge pour nourriture des Negres, & cela ſous des peines impoſantes.

S'il eſt étonnant que les Colons ne faſſent pas préparer & diſtribuer jour-

(41) Eſpece d'*arum*.

nellement à leurs Negres, des boiſſons fortifiantes, propres à les déſaltérer, il l'eſt encore plus que cette idée ne leur ſoit pas venue dans les travaux forcés de leurs eſclaves, & ſur-tout dans les mauvais tems, pendant leſquels les corroborans ſont indiſpenſables; la nature ſemble y avoir invité les propriétaires d'eſclaves, en plaçant avec profuſion, dans ces climats brûlans, les ſubſtances qui, exprimées & diſtillées, compoſent par leur mêlange ces boiſſons ſalutaires.

En effet, avec une pinte de *taffia*, quatorze pintes d'eau, une pinte de jus de citron, de limon ou de bigarrade, & une livre de ſucre brut ou groſſe caſſonnade, l'on fait une boiſſon très-fortifiante, dont l'uſage prévient pluſieurs maladies, celles ſur-tout auxquelles ils ſont le plus expoſés; on aromatiſe ce mêlange avec ſuffiſante quantité d'écorce de ces mêmes fruits, qui ſert de

correctif aux acides, & augmente le ton de l'eſtomac & des inteſtins.

Dans les Colonies où il n'y a point de *taffia* ou eau-de-vie de ſucre, on ſe ſervira d'eau-de-vie de riz; mais indépendamment de ces reſſources, on trouve par-tout des fruits ſuſceptibles de fermentation, qui donnent par la diſtillation des eſprits ardens leſquels ſuppléent très-bien aux eaux-de-vie de vin, de riz, de ſucre & de grain : tels ſont tous les fruits doux & ſucrés, les oranges douces, les ananas bien mûrs, & autres ſemblables.

Dans quelques Colonies, on fait même avec des oranges un vin très-agréable, & qui donne par la diſtillation beaucoup d'eau-de-vie; enfin tous les fruits ſéchés des différentes plantes légumineuſes, telles que les pois, les feves, les haricots, donnent auſſi des eſprits ardens, par la fermentation.

Ces

Ces boiſſons fortifient l'eſtomac, augmentent les forces digeſtives, & empêchent les grandes tranſpirations qui relâchent & affoibliſſent les parties ſolides à un point exceſſif : le plus ſouvent, ſans un petit verre de liqueur ſpiritueuſe, en ſe mettant à table, la foibleſſe de l'eſtomac ne permettroit pas de recevoir le quart des alimens néceſſaires à la réparation & au renouvellement des humeurs : il y a même des Colonies (42) dont les habitans ſe trouvent ſi fatigués par les tranſpirations, qu'au milieu du repas, & ſur-tout du dîner, ils ſont dans l'uſage de prendre un ſecond petit verre de liqueur ſpiritueuſe, qu'ils appellent *le coup du milieu.*

Les boiſſons ſpiritueuſes priſes avec modération, augmentent l'action de l'eſtomac, & font verſer une plus grande quantité de ſucs digeſtifs, ſoutiennent les forces, s'oppoſent à l'alkaleſcence

(42) A Cayenne, par exemple.

des humeurs & à leur putréfaction; ces avantages, inappréciables dans ces climats, doivent éclairer les Colons ſur leurs véritables intérêts, & leur faire adopter les moyens que je propoſe pour prévenir les maladies de leurs eſclaves. Je ſuis ſi perſuadé de ces vérités, que lorſque l'on a refuſé du vin aux Negres dans les Hôpitaux du Roi, où j'ai été chargé de la totalité ou d'une partie des malades, j'ai recueilli les meilleurs effets d'une eſpece de *punch* fait avec l'eau-de-vie ou le *taffia*, deſtinés pour les panſemens (43) des bleſſés, que je leur

(43) On fait un grand abus des ſpiritueux dans les panſemens des bleſſés. En général ils ſont ſi contraires à la guériſon des plaies, qu'il y a fort peu de cas où ils doivent être employés; j'excepte les plaies avec contuſion, encore fais-je mettre des corps gras ſur ces ſortes de plaies; & ſeulement ſur la contuſion, des compreſſes imbibées de liqueurs ſpiritueuſes. Cette exception porte auſſi ſur les ulceres des ſcorbutiques, chez leſquels il y a ordinairement un très-grand relâchement des parties ſolides. Dans les autres cas, l'uſage des ſpiritueux eſt, je le répete, abſolument contraire, parce qu'ils criſpent les orifices des vaiſ-

ai fait préparer & diſtribuer ſuivant leur état.

J'ai rencontré un Médecin qui ſoutenoit que les boiſſons ſpiritueuſes ne déſaltéroient pas dans les grandes chaleurs, mais il n'avoit jamais été aux Colonies, & la Médecine eſt une ſcience de faits & d'obſervations.

S'il ſe trouvoit encore des gens de l'Art qui ne fuſſent pas de mon avis ſur ce point important, à coup ſûr ce ne ſeroit pas ceux qui ont reſté pluſieurs années dans les Colonies.

Il ſeroit auſſi à ſouhaiter que le Gouvernement prît les meſures néceſſaires pour faire entrer une ſemblable boiſſon dans la ration des ſoldats ; quatorze pintes par jour ou à-peu-près ſuffiroient pour un ordinaire de ſept hommes ; on

---

ſeaux, & retardent beaucoup la ſuppuration qui ſeule fait la cicatrice.

préviendroit leurs maladies, on diminueroit leur mortalité exceſſive ; la modicité du prix de cette boiſſon ne peut être miſe en parallele avec les ſommes immenſes que coûtent leur traitement dans les Hôpitaux, & leurs remplacemens continuels ; d'ailleurs, quelle différence pour la guerre, d'un ancien ſoldat à un ſoldat de recrue ! j'ai vu M. Dumas, en 1768, pendant ſon commandement aux Iſles de France & de Bourbon, ſérieuſement occupé de cet objet important. Les troupes & le ſervice de Sa Majeſté étoient à la veille de jouir de ces grands avantages, lors du retour de ce Commandant en Europe.

Il eſt inutile de prévenir qu'il ſeroit dangereux de diſtribuer aux troupes, auſſi bien qu'aux Negres, les liqueurs ſpiritueuſes avec leſquelles on fait la boiſſon que je propoſe, & de s'en rapporter à eux pour en faire le mêlange ; cette boiſſon doit leur être délivrée toute faite.

La mauvaiſe qualité des eaux n'étant que trop ſouvent la ſource de pluſieurs maladies des Negres, rien n'eſt plus important que de reconnoître les qualités bonnes ou mauvaiſes de ce fluide, dans tous les lieux où il ſe trouve. Nous allons en donner les moyens :

Si l'eau court rapidement ſur un ſable très-pur ;

Si elle eſt ſouvent agitée par le vent ;

Si elle eſt tranſparente, ſans goût, ſans odeur ;

Si bue elle ne peſe pas ſur l'eſtomac, n'occaſionne ni coliques, ni diarrhées ;

Si la viande & les légumes s'y cuiſent avec facilité ;

Si le ſavon s'y délaye bien ;

Si une petite quantité d'alkali fixe de tartre concret ou liquide, jettée dans un verre de l'eau que l'on veut éprouver, ne la blanchit pas ou la blanchit très-peu ;

Si dix ou douze gouttes d'eau mercurielle, ou d'une diſſolution d'argent,

jettées dans un verre de la même eau, n'en troublent pas la tranſparence ou la troublent peu ;

On peut en uſer avec confiance, telles ſont les eaux des fleuves & de pluſieurs ſources, celles qui tombent ſur la fin des orages, & celles des petites pluies.

Les eaux qui blanchiſſent quand on y verſe de l'alkali fixe, ou de l'eau mercurielle, ont ordinairement une ſaveur crue, contiennent plus ou moins de terre, ou de ſélénite en diſſolution ; elles peſent ſur l'eſtomac, dérangent les digeſtions, produiſent des coliques, des diarrhées, engendrent des maladies chroniques ; telles ſont les eaux croupiſſantes des marais, des étangs, celles des neiges, & celles de la plupart des puits : on les corrigera en les agitant fortement, ou en leur faiſant ſubir quelques degrés d'ébullition.

Une eau trouble n'a beſoin que d'être filtrée.

Les boules d'amalgames que l'on met quelquefois dans l'eau, ne ſauroient l'améliorer.

Lorsque les eaux précipitent beaucoup, il faut analyſer ces précipités pour en reconnoître la nature : à cet effet, on prend trente ou quarante pintes de ces eaux que l'on fait évaporer juſqu'à ſiccité, à une douce chaleur, dans un vaſe d'argent, de verre ou de terre : alors on prend une partie du réſidu, que l'on expoſe ſur des charbons ardens ; & ſi en brûlant, elle répand une odeur d'ail, ces eaux contiennent des matieres arſénicales : l'on ne connoît point de moyen de les corriger ; l'uſage en eſt très-funeſte, heureuſement la nature en fournit peu de ce caractere.

Si ce réſidu s'enflamme facilement,

qu'il donne beaucoup de fumée, qu'il ſe raréfie & ſe réduiſe en charbon, les eaux d'où il eſt tiré contiennent des matieres bitumineuſes, elles ne ſont point dangereuſes, mais leur ſaveur déſagréable les fait ordinairement rejetter.

Si le même réſidu calciné dans un creuſet, blanchit, bouillonne, s'échauffe avec l'eau, comme la chaux vive, & qu'il faſſe efferveſcence quand on y verſe quelques gouttes d'acide, l'eau abonde en terre calcaire.

Si ces eaux contiennent quelques ſubſtances métalliques, on les reconnoîtra par le procédé ſuivant: on prend une partie du réſidu obtenu par l'évaporation de l'eau, on le mêle avec trois parties de flux noir (44) réduit en

(44) Le flux noir eſt compoſé de deux parties de tartre blanc, & d'une partie de nitre, brûlées enſemble & réduites en charbon.

poudre ; on met le tout dans un creuſet, avec la précaution de la couvrir d'un travers de doigt de ſel marin décrépité ou deſſéché ; le creuſet fermé, on le met dans un fourneau au milieu des charbons ; on échauffe peu à peu le creuſet, juſqu'à ce qu'il ſoit très-rouge, & que la matiere ſoit fluide : alors on retire le creuſet, & lorſqu'il eſt froid, on le caſſe ; & ſi ces eaux contiennent réellement quelque ſubſtance métallique, elle forme un culot adhérent à la maſſe ſaline qu'on retire du creuſet, & dont il eſt facile de le détacher.

Les eaux qui contiennent des particules cuivreuſes ſont ſur-tout à redouter : outre le procédé de la calcination, l'eſprit volatil de ſel ammoniac nous offre encore un moyen ſûr de reconnoître ce poiſon par-tout où il ſe trouve ; l'on verſe ſur un verre de l'eau que l'on veut éprouver, quinze ou vingt gouttes de cet eſprit ; ſi la liqueur ſe trouble à

l'inſtant, devient verdâtre, & qu'enſuite en continuant l'affuſion de la même liqueur, elle prenne une couleur de bleu céleſte, elle contient du cuivre, on n'a plus alors que deux partis à prendre, ou de la corriger, ou de la proſcrire.

POUR la corriger on prendra quarante ou cinquante pintes de ces eaux, ſur leſquelles on jettera deux livres de limaille de fer; on les fera bouillir dans un vaſe de fer ou de terre pendant une heure, & repoſer pendant vingt-quatre; après quoi on tranſvaſera doucement la liqueur, & alors ſi l'alkali volatil ne la colore plus, c'eſt une preuve qu'elle a dépoſé ſon cuivre, en ſe chargeant d'un peu de fer qui n'empêche pas qu'on n'en puiſſe uſer à l'intérieur. Pour être bien ſûr du ſuccès, cette opération devroit être faite ſur une grande quantité d'eau, mais alors elle ſeroit trop diſpendieuſe; c'eſt pourquoi il eſt encore

plus prudent, à l'exemple de M. de la Bourdonnois (45), d'en faire venir d'ailleurs, ou de changer le lieu de l'établiſſement.

Si en verſant dans un verre d'eau quelques gouttes d'un acide foible,

---

(45) Le Port-Louis de l'Iſle de France eſt entouré de hautes montagnes à une certaine diſtance. On trouve dans ces montagnes des eaux très-pures à leur ſource, qui, en parcourant le court eſpace qui les conduit à la mer, acquierent des qualités malfaiſantes en paſſant ſur des couches de terre chargées de particules cuivreuſes. Sous le gouvernement de M. de la Bourdonnois, l'uſage de ces eaux ayant occaſionné une épidémie dyſſentérique qui enleva un grand nombre d'hommes, il prit le parti de faire venir au port, des eaux de la grande riviere par un long canal bien pratiqué, dont la maçonnerie n'eſt pas encore finie; elle eſt ſuppléée dans un long intervalle par un ſimple foſſé.

Cette partie de l'Iſle étoit alors couverte de bois impénétrables. Il étoit impoſſible de remonter juſqu'à la ſource des eaux. M. Dumas forma depuis le projet d'abreuver le port avec celles des ſources de la riviere des Lataniers & celles de l'enfoncement du port, afin de ſouſtraire en tems de guerre aux attaques du dehors ce beſoin de premiere néceſſité.

comme de l'eſprit de vitriol, & même le vinaigre diſtillé, il s'en exhale une odeur d'œuf couvé, cette eau contient du ſoufre ; & ſi en même tems elle devient laiteuſe, le ſoufre y eſt en grande quantité. Ce même moyen de reconnoître le ſoufre dans une eau, ſert auſſi à l'en ſéparer ; à cet effet, on verſe dans une quantité donnée de cette eau quelque acide doux, tel que celui du citron, de la crême de tartre ; on filtrera la liqueur : l'eau qui paſſera ne ſera pas pure, à la vérité, elle ſera un peu acide ; mais cette qualité ne la rendra que plus ſalutaire dans les Colonies, où la chaleur du climat n'indique déja que trop l'uſage des tempérans.

QUANT à la doſe de l'acide qu'il faut employer pour corriger une quantité donnée de cette eau, on ne ſauroit la fixer ; c'eſt à celui qui ſera chargé de l'épreuve, à tâtonner ; il en verſera peu d'abord, & ainſi ſucceſſivement juſqu'à

ce que la liqueur ſoit filtrée claire, & que les acides n'en élevent plus d'odeur; alors elle ſera ſuffiſamment corrigée.

Les eaux qui impriment ſur la langue une ſaveur plus ou moins ſenſible, contiennent des ſels en diſſolution; on ne peut les en dépouiller que par deux moyens, le mêlange de l'eſprit-de-vin à ces eaux (46), très-diſpendieux à la vérité, & la diſtillation (47).

---

(46) Si on verſe quinze à vingt gouttes d'eſprit de vin ſur un verre d'eau ſalée, on voit le ſel ſe précipiter ſous la forme d'une poudre blanche; on filtre, & la liqueur qui paſſe n'eſt plus de l'eau ſalée, ni même de l'eau ſimple, c'eſt une eſpece d'eau-de-vie; ſi on la fait chauffer, l'eſprit s'évapore, & ce qui reſte eſt de l'eau pure.

(47) La voie de diſtillation pour ſéparer les ſels contenus dans ces eaux, ſeroit peut-être trop aſſujettiſſante dans les colonies, elle n'eſt d'ailleurs ni difficile ni nouvelle. Le Pere Paulian, à l'article Mer de ſon *Dictionnaire de Phyſique*, rapporte que M. Gautier, Médecin de Nantes, en fit ſur l'eau de mer, en 1717, au Port de l'Orient, à bord du vaiſſeau de guerre *le Triton*, des expériences qui lui réuſſirent parfaitement, c'eſt-à-dire que l'eau qu'il en retira ſe

L'EAU, qui retenue quelque tems dans des bouteilles de verre, les briſe avec éclat, ou qui, lorſqu'on les débouche, s'élance impétueuſement en écume comme les vins mouſſeux, contient beaucoup d'air fixe entre ſes parties ; elle eſt acidule & quelquefois ferrugineuſe, c'eſt ce qu'on nomme *eau gazeuſe* ou *aërée*, telles ſont celles de Pougues (48) à Nevers. On corrigera ces eaux par la ſeule expoſition à l'air libre, l'agitation & la chaleur les diſſipent encore plus promptement : d'ailleurs quand il y reſteroit encore quelques principes ferrugineux, l'eau n'en ſeroit pas plus mal-ſaine (49).

---

trouva auſſi douce, auſſi légere que celle des meilleures fontaines & propre aux mêmes uſages. Le Pere Paulian a tiré ce fait des regiſtres des Procès-verbaux tenus au contrôle de la Marine au Port de l'Orient.

(48) En 1768, feu M. de la Planche fit une analyſe très-exacte de ces eaux. Je fais ici avec reconnoiſſance l'hommage de mes principes en Chymie à la mémoire de ce ſavant Démonſtrateur en cette partie.

(49) On en a la preuve dans la bonne ſanté des

La plupart de ces eaux compoſées, quoique moins funeſtes à la ſanté que déſagréables au goût, ne ſauroient être cependant employées comme boiſſon ordinaire. Les Médecins, à qui l'expérience a découvert leur véritable propriété, ſavent les appliquer avec avantage au traitement des maladies, ſous le nom d'*eaux minérales*.

Il ſe rencontre quelquefois des eaux naturellement chaudes, quoique pures dans leur eſſence. On peut les rafraîchir, ſoit en les plongeant dans une diſſolution de nitre ou de ſel ammoniac, ſoit en les agitant par la ſuſpenſion ſous les équipages, ou par tel autre moyen qu'on pourra imaginer. Les Marins rafraîchiſſent quelquefois leurs eaux en mettant les bouteilles qui les contiennent dans des ſacs de toile qui les enveloppent exactement, ils les humectent

habitans de l'Iſle de France, qui ne ſont abreuvés que par des eaux plus ou moins ferrugineuſes.

de tems en tems avec de l'eau de la mer ; & les ſuſpendent à l'air libre. Elles ſont agitées par le mouvement du vaiſſeau, & acquierent par-là une fraîcheur agréable.

ENFIN une eau mauvaiſe dans ſon principe devient bonne, lorſque, par les moyens que nous indiquons, elle a recouvré les qualités que nous avons aſſignées à ce fluide pour être ſalutaire.

CONCLUSION.

CONCLUSION.

Nous avons décrit dans cet Ouvrage les différentes maladies dont les Negres ſont communément attaqués ; nous en avons recherché les cauſes, indiqué les ſymptomes, ſuivi la marche & les progrès, & établi la méthode curative d'après les principes généraux de la Médecine, ſuivant les différences que la maniere de vivre & le climat font remarquer, ſoit dans les cauſes, ſoit dans les effets.

On a vu que le traitement des maladies des Negres eſt trop ſouvent mal entendu.

Les gens de l'Art dans les colonies conduiſent chaque jour les maladies les plus aiguës, telles que le *phrénitis*, le *gaſtritis*, l'*hépatitis* & les maladies chroniques ; la cachexie, les obſtructions, l'hydropiſie, qui ſont ſouvent

la terminaiſon des premieres mal traitées. Il ne ſuffit donc pas que les ſujets deſtinés à exercer l'Art de guérir dans ces poſſeſſions éloignées reconnoiſſent les fractures, les luxations ; qu'ils ſachent pratiquer des opérations qui ſont infiniment rares ; ils doivent être encore inſtruits de la Médecine-Pratique proprement dite, qui enſeigne à connoître les maladies & les moyens d'y remédier ; de la matiere médicale ou ſcience des médicamens, qui donne la connoiſſance de leur nature, de leurs vertus, de leurs propriétés.

À CET effet, aucun ſujet ne devroit être admis à l'exercice de cet Art qu'il n'eût étudié les trois parties qui le compoſent, & qu'il ne fût en état de ſubir ſur l'une comme ſur les autres l'examen le plus rigoureux. L'exacte obſervation de cette regle produiroit le bon effet qu'on en doit attendre ; l'on ne verroit plus ſi ſouvent la fievre maligne

être la ſuite du mauvais traitement de la fievre putride ; les fievres doubles, tierces, dégénérer en fievres malignes ; l'on ne feroit plus un uſage inconſidéré de la ſaignée, ſur-tout dans de tels climats & ſur des individus qui réparent difficilement ; on n'adminiſtreroit plus dans les maladies aiguës des purgatifs violens, qui cauſent des ſuperpurgations ſouvent ſuivies de fievres très-violentes, d'élévations au foie, & même d'inflammations gangreneuſes à l'eſtomac & aux inteſtins, qui conduiſent les malades à la mort.

Dans les maladies aiguës où l'action des vaiſſeaux eſt montée trop haut, on ne ſe permettroit que l'uſage des purgatifs mineurs dans leſquels le principe actif diviſé & étendu eſt encore bridé par un mucilage ; & non les purgatifs majeurs réſineux, dont le principe rapproché irrite, ſtimule, fond, atténue, & qui ſont conſacrés pour les mala-

dies chroniques, telles que l'œdeme, les infiltrations, les épanchemens, les obſtructions dans leſquelles il eſt néceſſaire non-ſeulement d'évacuer les humeurs, mais encore de s'oppoſer à leur formation en rappellant le ton & le reſſort des parties relâchées.

La louange, le blâme, le degré d'eſtime, de conſidération, l'excluſion ou la participation aux bienfaits du Gouvernement, ſont autant de reſſources à mettre habilement en uſage pour parvenir à faire adopter univerſellement les moyens que je propoſe.

L'ADMINISTRATION peut encore efficacement concourir par la ſageſſe de ſes vues, par ſa fermeté pour le maintien des loix de Police, à la diminution des cauſes des maladies des Negres, & arrêter, ou au moins réduire la dépopulation parmi eux.

Cet Ouvrage contient des vérités que l'on ne ſauroit trop répéter aux habitans des colonies, des ſoins qu'on ne ſauroit trop leur recommander. Avec la ſatisfaction réelle de ſoulager la malheureuſe humanité, d'adoucir la rigueur du ſort de leurs eſclaves ; ils auront l'avantage de conſerver plus long-tems des ſerviteurs qui leur deviendront toujours plus utiles par l'attachement & la fidélité que cette ſollicitude de leur part doit infailliblement inſpirer à ces êtres infortunés.

COMME cet Ouvrage eſt fait principalement pour les Colonies, j'ai cru devoir placer ici un *Précis d'Analyſe ſur les Eaux Minérales*, d'après les Chymiſtes modernes qui ont traité *ex profeſſo* de cette partie.

PRÉCIS
SUR
L'ANALYSE DES EAUX MINÉRALES,

Pour ſervir de complément à ce que nous en avons déja dit.

LEs eaux minérales ſont d'une utilité reconnue en Médecine pour le traitement des maladies chroniques ; ces maladies ſont plus dangereuſes encore, & plus opiniâtres dans les pays chauds que dans les autres climats : il eſt donc eſſentiel, dans les colonies, que les gens de l'Art connoiſſent les moyens d'analyſer ces eaux, pour être en état d'éprouver toutes celles qui s'y rencontrent.

TOUTE eau qui en traverſant les

entrailles de la terre en a pris différentes ſubſtances étrangeres à ſa nature, eſt appellée *eau minérale*.

Les ſubſtances dont l'eau ſe charge le plus communément ſont l'air, le feu, la terre, le ſoufre ; & parmi les ſels, l'alkali fixe végétal, l'alkali fixe minéral ou *natrum*, la ſélénite, l'alun, le ſel marin calcaire, le nitre calcaire, le ſel d'epſom, le ſel de Glaubert, le ſel marin, le nitre, le vitriol martial.

Parmi les ſubſtances métalliques, le fer, le cuivre, l'arſenic, le zinc ; enfin des enduits gras & bitumineux.

Si ces ſubſtances exiſtoient d'une maniere bien diſtincte dans les eaux minérales, l'analyſe en ſeroit très-facile ; mais elles s'y trouvent ſouvent en ſi grand nombre, qu'il eſt très-mal-aiſé de les obtenir chacune ſéparément pour en conſtater l'exiſtence, & dans des

proportions ſi variées, qu'il n'exiſte peut-être pas dans la nature deux eaux abſolument ſemblables.

Enfin ces combinaiſons naturelles ſont toujours ſi parfaites, que la plupart ſont inimitables.

L'Art mêle bien des ſubſtances ſemblables à celles qu'il obſerve dans les réſultats des analyſes, mais il ignore les proportions que la nature obſerve dans ces mêlanges ; eh ! qui ſait s'il n'altere pas les produits par les inſtrumens mêmes qu'il emploie pour les découvrir ! qui ſait ſi l'on calcule exactement ces produits ! qui peut apprécier l'eſſence & la quantité préciſes de ces émanations ſubtiles que la moindre chaleur évapore !

Quelque difficile que ſoit l'analyſe des eaux minérales, l'obſervation & l'expérience ne laiſſent pourtant pas de

nous fournir d'excellens moyens pour les connoître.

Il ne faut que les ſens pour découvrir ſi une eau eſt froide ou chaude ; ſi elle eſt onctueuſe, trouble ou diaphane ; ſi elle coule ou ſi elle croupit ; quelle terre elle traverſe, & quel limon elle dépoſe ; quels animaux la fréquentent, & quels ſont ceux qu'elle abreuve ; ſi ſon odeur eſt piquante, fétide, ſuffoquante ; ſi elle eſt douce, acidule, ſtyptique, âcre, amere ou ſalée.

On apprécie ſa chaleur par le thermometre ; ſa peſanteur ſpécifique par la balance hydroſtatique ; ſa denſité par le peſe-liqueur. On l'éprouve ſur la viande, ſur les légumes, ſur le ſavon ; on en fait boire aux animaux.

Enfin on a recours aux combinaiſons chymiques, dont le détail va ſe trouver dans l'expoſé ſuivant.

Les eaux chargées d'air ſont appellées *aërées*, *gazeuſes*, ou *ſpiritueuſes*; telles ſont celles de Pougues, du mont d'Or, de Buſſans, *&c.*

Elles ont plus ou moins les caracteres ſuivans : ſortir en bouillonnant de leur ſource ; avoir la ſaveur piquante & acidule, ſans rougir le ſyrop de violettes ; exhaler un air ſubtil & quelquefois piquant ; s'élancer avec impétuoſité hors des bouteilles où on les a tenues quelque tems enfermées, les briſer quelquefois, ſi on ne leur donne iſſue : tous effets de l'air fixé, dont ces eaux ſont plus ou moins imprégnées.

Les eaux chargées de fer ſont appellées *chaudes* ou *thermales* : telles ſont celles de Bourbonne.

On en eſtime la chaleur en plongeant deux thermometres égaux, l'un dans l'eau commune, & l'autre dans

l'eau minérale, & cela à différentes heures du jour & dans différentes saisons de l'année (50).

QUOIQU'INSOLUBLE dans l'eau, la terre s'y trouve quelquefois en dissolution ; mais cet ouvrage est celui de la Nature. Celles qui, en filtrant à travers les voûtes & les parois des cavernes, s'y figent en larmes transparentes & calcaires ; qui déposent dans leurs canaux des croûtes de même nature ; qui changent en pierres les substances végétales & animales qu'elles pénetrent ; tiennent de la terre en dissolution : on les nomme *eaux terreuses* ; leur saveur est crue ; elles pesent sur l'estomac ; elles cuisent mal ; le savon s'y coagule ; elles laissent, par l'évaporation, des pellicules blanches terreuses que le feu change en chaux vive.

---

(50) On en rencontre de chaudes & insipides ; de chaudes & martiales ; mais le plus grand nombre des eaux chaudes sont sulfureuses.

Le ſoufre n'eſt jamais diſſous dans les eaux minérales qu'à la faveur d'une ſubſtance alkaline ou calcaire : ainſi leur odeur eſt toujours celle d'un foie de ſoufre.

Le ſol qui les entoure & celui qui leur ſert de lit, ſont ordinairement pleins de ſoufre ; un peu de cette terre miſe ſur les charbons ardens exhale l'odeur d'acide ſulfureux.

Les fleurs de ſoufre nagent ſur les eaux, ou s'amaſſent ſur la rive.

L'argenterie expoſée près de ces eaux devient noire.

L'acide le plus foible les blanchit, en fait un lait de ſoufre (51) ; ces eaux

(51) Le lait de ſoufre ordinaire ſe fait en jettant un acide quelconque ſur la diſſolution du foie de ſoufre dans l'eau ; cette diſſolution s'obtient en faiſant

ſe nomment *ſulfureuſes*. On appelle ſimplement *hépatiques* celles qui, comme les précédentes, noirciſſent l'argenterie, ſentent l'œuf couvé, mais dont l'odeur eſt fugace, & qui ne donnent dans toutes les expériences aucun veſtige de ſoufre : telles ſont celles de Montmorenci, près Paris ; l'eau qui croupit ſous les pavés des grandes villes a l'odeur de foie de ſoufre, quoiqu'elle n'ait en elle rien de ſulfureux.

Les eaux alkalines ſont ordinairement graſſes au toucher ; quelquefois aërées, comme à Pougues ; elles verdiſſent le ſyrop de violettes, font effervescence avec les acides, forment avec eux des ſels neutres ; & ſi on y fait bouillir du ſoufre, elles prennent une odeur hépatique.

Ce que nous avons dit des eaux ter-

---

bouillir du ſoufre en poudre dans de l'alkali fixe en liqueur.

reuſes, doit s'appliquer aux eaux chargées de ſélénite (52), qui ſont beaucoup plus communes que les premieres, & où elle ſe trouve diſſoute en beaucoup plus grande quantité.

Les eaux alumineuſes (53) ſe diſtinguent par leur ſtypticité, elles ne ſont pas acidules comme les eaux aërées; les alkalis y excitent un précipité blanc, qui, pouſſé au feu dans un creuſet, ne ſe change pas en chaux, mais s'y durcit plus ou moins : ce ſont les mêmes caracteres des argilles.

L'eau évaporée laiſſe un réſidu très-ſtyptique chargé de véritable alun, &

(52) La ſélénite eſt définie un ſel neutre terreux compoſé de craie unie à l'acide vitriolique. Les couches tranſparentes, triangulaires, que l'on trouve dans toutes les carrieres de pierre à plâtre, ſont des cryſtaux naturels de ce ſel.

(53) L'alun eſt un autre ſel terreux formé par l'union de la terre glaiſe ou argilleuſe à l'acide vitriolique.

qui par la cryſtalliſation donne, ſi on opere en grand, des cryſtaux en forme de pyramide quadrangulaire dont les angles ſont tronqués.

Si on les calcine parfaitement, ils donnent de l'acide ſulfureux, & ſe réduiſent en une maſſe ſpongieuſe, légere, qui fait ſur la langue l'effet d'une terre ſeche & inſipide (54) : d'ailleurs elles ſortent d'un terrein alumineux ; indice preſque certain de leur nature avant l'épreuve qui ne ſert plus qu'à fixer les proportions.

Le ſel marin calcaire fait partie des ſubſtances contenues dans les nouvelles eaux de Paſſy ; on le reconnoît avec peine ; comme deliqueſcent, il reſte dans l'eau après qu'on en a ôté

(54) Si l'on ſe contente de ſécher le ſel, il conſerve une ſaveur très-aſtringente ; il n'eſt inſipide que quand il a été calciné juſqu'à ce qu'il n'exhale plus d'odeur d'acide ſulfureux.

tous les ſels, & lui donne une ſaveur fort dégoûtante.

On deſſeche les eaux rapprochées juſqu'à ce qu'elles ne fourniſſent plus de ſels par la cryſtalliſation ; on verſe ſur la maſſe qui en réſulte, de l'acide vitriolique, qui éleve auſſitôt des vapeurs d'eſprit de ſel, & forme une ſélénite avec la baſe calcaire.

Un autre moyen de reconnoître ce ſel, c'eſt de verſer de l'alkali fixe ſur ces eaux-meres ; il produit un précipité terreux ; on recueille ce précipité ; on le lave, on le calcine ſeul ou mêlé avec du ſoufre.

Seul, il ſe convertit en chaux vive ; dans le ſecond cas, il ſe forme un foie de ſoufre calcaire.

Quant à la liqueur, on la filtre, on la fait évaporer juſqu'à pellicule ; on met enſuite le vaiſſeau dans un

lieu frais ; & ſi on a des cryſtaux d'un goût ſalé & amer, qui décrépitent au feu, c'eſt du ſel fébrifuge de Sylvius (55) : ainſi on connoît tout-à-la-fois l'acide & ſa baſe.

Le nitre à baſe calcaire (ou à baſe de terre abſorbante) exiſte plus rarement dans les eaux minérales, il ſe reconnoît comme le précédent ; de plus, ſi le réſidu des eaux-meres deſſéchées eſt mis ſur les charbons ardens, il fuſe à la maniere du nitre.

La baſe eſt une terre calcaire, ſi le précipité terreux obtenu par l'affuſion de l'alkali fixe ſe change par le feu en chaux ; s'il ne le peut, on pourra le regarder comme une ſimple terre abſorbante, il exiſte un ſemblable ſel dans les eaux-meres dont on a retiré le ſalpêtre à l'Arſenal de Paris ; on éva-

(55) Ce ſel eſt formé par l'union de l'alkali qu'on ajoute avec l'acide qui conſtituoit le ſel marin calcaire.

pore ces eaux jusqu'à siccité ; on les calcine parfaitement, & il ne reste plus que la base de ce sel. Cette base est une terre blanche, qui ne durcit pas au feu comme l'argille, & n'y devient pas chaux vive, comme la terre calcaire (ou craie), mais paroît tenir le milieu entre ces deux terres ; elle est connue sous le nom de *terre absorbante ;* quelques Chymistes croient qu'elle approche de la nature des alkalis fixes ; c'est pourquoi ils la nomment aussi *terre alkaline.*

Le véritable sel d'epsom est un sel vitriolique à base de terre absorbante ; la fontaine d'epsom en Angleterre, & de Sedlitz en Boheme, sont celles qui en contiennent le plus.

Les eaux qui contiennent ce sel sont ameres & purgatives ; elles le fournissent assez aisément par l'évaporation. Ce sel est d'un blanc matte, ne s'effleurit pas à

l'air comme le ſel de Glaubert, & eſt ſous la forme de petites aiguilles fines, comme le faux ſel d'epſom du commerce (56).

Le ſel de Glaubert, le ſel marin, le nitre, ſe reconnoiſſent par leur ſaveur & leur maniere de ſe cryſtalliſer ; par leurs propriétés, le premier, de s'effleurir à l'air ; le ſecond, de pétiller au feu ; le troiſieme, de détonner ſur les charbons, de les allumer fort vîte & de les conſumer rapidement.

Les deux premiers ſe trouvent abondamment dans les eaux de la mer & des fontaines ſalées ; le nitre ſe trouve répandu, mais en très-petite quantité dans les autres eaux minérales.

---

(56) Ce qu'on débite dans le Commerce ſous le nom de *ſel d'epſom*, n'eſt rien moins que ce ſel ; c'eſt un vrai ſel de Glaubert mal cryſtalliſé, parce qu'il l'a été précipitamment ; il vient des eaux des fontaines, dont on a retiré le ſel marin, par le moyen des *bâtimens de graduation* dans la Lorraine & la Franche-Comté.

Le fer eſt quelquefois diſſous dans les eaux minérales dans ſon état métallique, comme à Spa, à Forges, à Paſſy, dans les lieux où ſe forment journellement les mines de ce métal; leur ſaveur eſt acidule & ſtyptique; leur limon eſt ocracé (57), elles dépoſent par le laps du tems un ſédiment ſemblable, & le fourniſſent en plus grande quantité par l'évaporation.

Si on y verſe l'infuſion d'une plante aſtringente, comme le chêne, la noix de galle, l'écorce de grenade, la garence, le ſumac, la rhubarbe, le quinquina, *&c.* le fer ſe précipite avec la terre aſtringente à laquelle il s'attache, & rend la liqueur brune ou noire ſous différentes nuances, à raiſon de la quantité de fer contenu dans l'eau.

La plupart de ces eaux ſont froides,

(57) L'ocre eſt une terre martiale qui a été unie à quelque acide, & dans cet état diſſoute dans l'eau, puis ſéparée de ce fluide à meſure que ſon acide s'eſt diſſipé.

mais aërées ; il paroît même que c'eſt à cette derniere qualité qu'eſt dûe la diſſolubilité du fer dans l'eau.

Les eaux chargées de vitriol martial contiennent plus de fer à raiſon de l'acide auquel il eſt joint.

L'infusion ou la poudre aſtringente d'une des ſubſtances ci-deſſus les rend beaucoup plus noires.

L'alkali fixe verſé ſur ces eaux y excite un précipité verdâtre.

L'alkali fixe phlogiſtiqué (58) en précipite un véritable bleu de Pruſſe (59).

---

(58) L'alkali phlogiſtiqué eſt celui qui a été calciné avec des matieres animales, comme la graiſſe, le ſang de bœuf deſſéché, *&c.*

(59) Le bleu de Pruſſe eſt un précipité d'un très-beau bleu produit par l'affuſion ou le mêlange d'une diſſolution d'alkali phlogiſtiqué ſur une diſſolution de vitriol martial.

Un alkali ſimple décompoſeroit cette diſſolution,

ENFIN ces eaux évaporées fournissent des cryſtaux de vitriol verd.

LES eaux cuivreuſes ſont rares, on en rencontre dans les environs des mines de Saint-Bel, dans le Lyonnois ; on y plonge des lames de fer bien ſéchées ; elles ſe recouvrent d'un enduit cuivreux.

ON y verſe de l'alkali volatil ; il occaſionne d'abord un précipité verdâtre ; puis, en continuant de verſer la même liqueur, on voit l'eau s'éclaircir & prendre une belle couleur de bleu céleſte.

VALERIUS parle d'une eau qui tient en diſſolution du vitriol blanc (60), il

---

mais il ſépareroit le fer ſous une couleur d'encre ; & l'alkali phlogiſtiqué donne à ce précipité la couleur bleue.

(60) C'eſt un ſel neutre métallique, formé par l'union d'un demi-métal, appellé *zinc*, à l'acide vitriolique.

dit qu'elle a une ſaveur ſtyptique, & que ſi on précipite le zinc en verſant de l'alkali fixe, le précipité jaunit le cuivre, ſoit qu'on en frotte ce métal, ſoit qu'on l'expoſe ſur un creuſet, dans lequel on calcineroit ce précipité : ces eaux ſont d'ailleurs fort rares.

A CES notions particulieres ſur chacun des principes qui conſtituent les eaux minérales, il eſt à propos d'en joindre de plus générales.

TOUTE eau minérale qu'on veut analyſer, doit être employée autant claire que ſa nature le comporte ; ſi elle ne l'eſt pas, il faut la filtrer ; il faut auſſi tenir compte de ce qu'elle perd par le repos ou la plus foible évaporation, ainſi que des dépôts métalliques ou terreux qui ſe précipitent par ces ſeuls moyens.

EN continuant l'évaporation, il faut retirer les vaiſſeaux du feu à chaque

pellicule qui ſe forme à la ſurface, pour laiſſer les ſels ſe cryſtalliſer dans leur ordre ; la ſélénite, s'il s'y en trouve, ſera la premiere, le ſel marin enſuite, puis le ſel de Glaubert, le ſel d'epſom ; enfin les ſels déliqueſcens reſtent dans les eaux-meres.

On diſtingue ces ſels les uns des autres, & chacun en particulier, par leur ſaveur, leurs propriétés, leur maniere de cryſtalliſer, par l'analyſe, en y verſant des acides ou des alkalis.

On reconnoît l'acide de ces ſels en verſant de la ſolution d'argent, par l'acide nitreux, ſur l'eau à examiner.

Elle y occaſionnera un précipité ; ſi ce précipité étant calciné ſe réduit en un petit culot d'argent, c'eſt du vitriol de lune, ce qui démontre que l'acide eſt vitriolique ; ſi au contraire la calcination le change en une maſſe dure, & d'une tranſparence de corne, c'eſt de

la lune cornée, ce qui annonce que l'acide que l'on cherche eſt l'acide marin.

Une diſſolution de mercure dans l'acide nitreux, peut nous conduire au même but; car s'il y a un ſel dans l'eau minérale, cette diſſolution s'y décompoſera, comme fait la ſolution de lune; elle fournira un précipité dont on connoîtra la nature par le procédé ſuivant.

On fera bouillir l'eau minérale, & pendant l'ébullition on y verſera la ſolution de mercure; ſi le précipité eſt jaune, c'eſt du turbith minéral, ce qui prouve que l'acide qu'on cherche eſt vitriolique; ſi le précipité eſt blanc, s'il produit ſur la langue un chatouillement qui excite une grande quantité de ſalive; ſi ſa ſaveur eſt âcre & rongeante; ſi mis dans une phiole à médecine ſur un bain de ſable à feu doux, il s'y ſublime, c'eſt du ſublimé corroſif, dont l'acide eſt marin.

L'ACIDE du ſel à analyſer eſt connu; cherchons ſa baſe : elle doit s'être emparée de l'acide nitreux des ſolutions ajoutées, & avoir formé avec lui, ou du nitre, ou du nitre cubique, ou du nitre terreux, ou du nitre de fer, *&c.* ce qui donne à connoître que cette baſe eſt de l'alkali fixe (61), végétal, minéral, une terre, du fer, *&c.*

ENFIN, pour bien connoître une eau minérale, il faut l'analyſer ſur de très-grandes maſſes, calculer exactement les produits, réitérer l'analyſe en différens tems; eſſayer ſi l'on peut en faire d'artificielles, ce qui ſera une preuve ſynthétique, d'autant plus forte, que l'on aura mieux imité la nature.

IL ſeroit à ſouhaiter pour l'heureuſe application des moyens qui viennent

(61) Après avoir évaporé, pour obtenir tous les ſels, on calcine le réſidu, & l'on en tire les inductions que nous avons indiquées en parlant de l'évaporation des eaux juſqu'à ſiccité. *Voyez page 279.*

d'être propoſés, que les gens de l'Art qui doivent les mettre en pratique, fuſſent un peu verſés dans le manuel des expériences chymiques.

Il ſeroit encore à deſirer, qu'après avoir reconnu les principes dont une eau minérale eſt compoſée, ils puſſent par des épreuves ſagement conduites, rechercher dans quels cas elle peut être utile ou nuiſible.

Enfin, dans les Colonies où l'on n'a quelquefois pas à choiſir entre pluſieurs eaux, il faut employer les moyens ſûrs, faciles & peu diſpendieux que nous avons propoſés, pour rendre à celles qui s'y rencontrent les qualités d'une boiſſon douce & ſalutaire. Ces moyens peuvent être perfectionnés, & même multipliés par les reſſources de la chymie : les découvertes les plus glorieuſes ſont celles qui intéreſſent vraiment l'humanité.

F I N.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un manuſcrit ayant pour titre : *Obſervations ſur les maladies des Negres, leurs cauſes & leurs traitemens ;* & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, le 26 Février 1776.

DEHORNE, *Cenſeur Royal.*

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le ſieur *Dazille* Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Obſervations ſur les maladies des Negres, leurs cauſes*, &c. s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement

traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns Extraits, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; A LA CHARGE que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine

de déchéance du préſent Privilege ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL ; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chancelier de France le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL : le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant, & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le dix-ſeptieme jour du mois d'Avril l'an de grace mil ſept cent ſoixante-ſeize, &

de notre regne le deuxieme. Par le Roi en ſon Conſeil,

LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 554, *fol.* 148, *conformément au Réglement de* 1723, *qui fait défenſes, article IV, à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs, ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre huit Exemplaires preſcrits par l'article CVIII, du même Reglement. A Paris, ce 14 Mai 1776.*

HUMBLOT, Adjoint.

ERRATA.

Page 14, *lig.* premiere, Chinſuras, *liſez*, Chinſurat.

Page 49, *lig.* 14, l'éther nitreux, *liſez* l'éther vitriolique.

Page 54, *lig.* 4, d'éther nitreux, *liſez* d'éther vitriolique.

Page 75, *lig.* 9, de ſueurs, *liſez* des ſueurs.

Page 87, *lig.* 20, pilules de cynogloſe, *liſez* les pilules de cynogloſe.

Page 196, *lig.* 10, arrêtée, *liſez* arrêté.

Page 257, *lig.* 16, du gayac, *liſez* de gayac.

Page 259, ſecond paragraphe de la note, *lig.* 4, vitriolique nitreux, *liſez* vitriolique, nitreux.

De l'Imprimerie de STOUPE, rue de la Harpe.